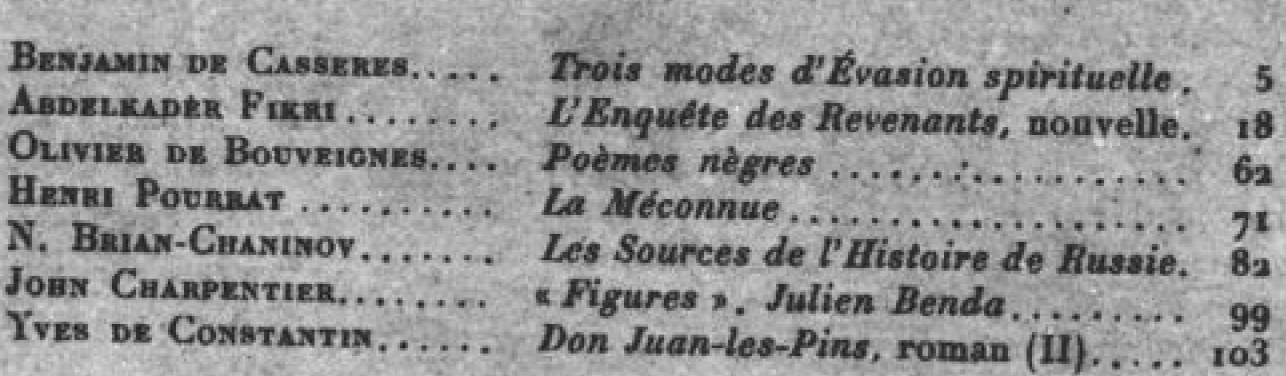
N° 772 44e Année Tome CCXXII 15 Août 1930

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, **5 fr. 75 ;** plein tarif **6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE donne dans les 24 livraisons **d'une seule année** la matière de **cinquante volumes** in-16 ordinaires, qui, au prix de 12 francs l'un, coûteraient 600 francs.

Le *Mercure de France* a publié au cours de l'année 1929 :

Plus de 100 études, essais, longs articles, contes, romans, nouvelles et fantaisies;

des poésies;

environ 500 articles dans la " Revue de la Quinzaine ", sous les 69 rubriques suivantes :

Archéologie.
Art.
L'Art à l'étranger.
Art ancien et Curiosité.
Bibliographie politique.
Chronique de Belgique.
Chronique de Glozel.
Chronique des mœurs.
Chronique de la Suisse romande.
Echos.
Ethnographie.
Félibrige.
Folklore.
La France jugée à l'étranger.
Gastronomie.
Géographie.
Graphologie.
Histoire.
Histoire des Religions.
Indianisme.
Les Journaux.
Lettres allemandes.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres antiques.
Lettres brésiliennes.
Lettres catalanes.
Lettres chinoises.
Lettres dano-norvégiennes.
Lettres espagnoles.
Lettres hispano-américaines.
Lettres italiennes.
Lettres japonaises.
Lettres néo-grecques.
Lettres portugaises.
Lettres russes.
Lettres suédoises.
Linguistique
Littérature.
Littérature comparée.
Littérature dramatique.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Notes et Documents artistiques.
Notes et Documents d'histoire.
Notes et Documents littéraires.
Notes et Documents scientifiques.
Ouvrages sur la guerre de 1914.
Philosophie.
Les Poèmes.
Poétique.
Police et Criminologie.
Préhistoire.
Publications d'Art.
Publications récentes.
Questions coloniales.
Questions économiques.
Questions juridiques.
Questions militaires et maritimes.
Questions religieuses.
Les Revues.
Les Romans.
Science financière.
Sciences médicales.
Science sociale.
Théâtre.
Variétés.
Voyages.

Envoi franco d'un spécimen

sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT VINGT-DEUXIÈME

15 Août – 15 Septembre 1930

15 Août — 15 Septembre 1930 Tome CCXXII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXX

TROIS MODES D'ÉVASION SPIRITUELLE

—

On peut distinguer trois catégories de renégats de la réalité : donquichottistes, bovaryques et poitémistes. Cervantes, Jules de Gaultier et James Branch Cabell sont les pères des trois philosophies qui ont découvert ces modes d'évasion hors du microcosme. Transvaluations du réel, à la manière de Prospero : donquichottisme, bovarysme, poitémisme.

L'évasion par le donquichottisme hors du train de la bassesse et de la vulgarité est la plus répandue. C'est le sens commun métamorphosé en folie pour l'avilissement du sens commun et la glorification de la folie. Le fou avéré est une espèce assez rare. Mais il est une espèce de fous plus commune et qui court les rues. En tout être humain entre une pincée de l'essence qui fait les don Quichotte. Et, en fait, il arrive souvent que notre don Quichotte tourne au Sancho Pança.

Le donquichottisme implique une sorte d'enfantillage et d'innocente niaiserie. Il est foncièrement sentimental. Il récuse le fait et la réalité, il est aveugle à l'obstacle. Non seulement il refuse de voir les choses telles qu'elles sont, mais il nie le plus souvent que les choses aient une réalité. Il est incurablement optimiste et d'un aveuglement qui tient du sortilège. Il est marqué du sceau d'une délicieuse insanité. Un donquichottiste inguérissable doit finir comme Brand, comme Jean Gabriel Borkman. Sa

tentative d'évasion de la réalité est basée sur une invincible hallucination qui détermine la crédulité. Il n'a le pouvoir ni de critiquer, ni de nier ses images.

Si le donquichottisme relève d'une fatalité organique, le bovarysme relève d'une volonté d'illusion plus ou moins consciente. L'hallucination est de nature pathologique; l'illusion est un phénomène universel. Sans l'illusion, il n'est pas de vie possible. Bovarysme est un mot inventé par Jules de Gaultier, le grand écrivain français qui a inscrit la sérénité et l'ironie dionysienne de sa pensée en un prolongement et un raffinement de la philosophie nietzschéenne. Il inventa le mot bovarysme d'après Madame Bovary, le Don Quichotte féminin de Flaubert. Madame Bovary, c'est l'illusion romantique se heurtant à la réalité. Elle a conçu sa vie selon les seules exigences de sa propre sensibilité. Sa tragédie est celle aussi de Salammbô et de saint Antoine.

Dans la philosophie du bovarysme, l'homme est donné pour le seul être vivant doué du pouvoir de se concevoir lui-même autre qu'il n'est. Il acquiert par là même le pouvoir de concevoir la vie et l'univers autrement qu'ils ne sont. La conscience de soi est le voile éternellement tendu entre l'homme et le réel. Les êtres inférieurs du monde n'ont pas de moyen d'évasion. Ils vivent dans la dure réalité. Ils n'ont pas d'illusions, d'idéals, ni de moyens d'auto-suggestion. Privez l'homme de ses illusions, de ses idéals, de son adoration de lui-même, et il mourra d'horreur. Tel est le sens des fables de Méduse et d'Isis. Celui qui regarde en face le visage de Méduse sera changé en pierre et celui qui soulève le voile d'Isis mourra. Méduse et Isis dévoilée sont la réalité. Mais la réalité et l'imagination ont toujours été en lutte. Toute vie dans le monde humain est une réalité qui se développe selon le rythme du bovarysme. Maya, maîtresse de l'illusion, est l'unique Déité. Le mensonge, l'Idée, le Mythe sont les seuls refuges de l'âme humaine contre les

serpents de la tête de Méduse. Une perpétuelle volonté de mensonge opposée à la réalité nous délivre. La Vérité, c'est la mort, — fuyez-la. L'homme crée sa propre réalité exactement dans la mesure où il persévère dans la volonté d'illusion. Il crée de nouvelles réalités et des valeurs nouvelles, bonnes pour lui, au moyen de son pouvoir de se mentir à lui-même, sur lui-même, et de se mentir à lui-même sur l'univers, de se mentir à lui-même sur la vie.

La fiction, selon Jules de Gaultier, est l'unique substance du réel. Le mathématicien est un aussi grand créateur de fictions que Mahomet. Les formules où il croit atteindre la vérité définitive sont seulement les fictions romantiques de la logique. Il se bovaryse lui-même, car, tandis qu'il croit poursuivre la vérité, il ne fait pas autre chose qu'inventer un moyen de s'évader lui-même dans une forêt de symboles. Le Bertrand Russell de la première manière est un pur spécimen de bovarysme mathématique. Il déclare qu'il se retire des illusions de la réalité dans la vérité des mathématiques; à vrai dire, il s'évade de la vérité du réel dans le royaume fantastique des mathématiques.

L'homme, toujours, est contraint de se concevoir autre qu'il n'est, en fonction et dans la mesure de la conscience qu'il prend de lui-même. Les enfants, sitôt l'apparition de la conscience, et cela prouve la vérité profonde de la philosophie de Jules de Gaultier, bovarysent le monde et eux-mêmes. Et que l'homme soit né avec ce pouvoir spontané de s'évader de la hideuse vérité du réel que nous distinguons encore vaguement dans sa nudité à travers le voile scintillant de l'illusion, c'est la grâce suprême de la Nature. Elle nous a conféré le don de nous magnifier au miroir de la conscience d'une exaltante et grandiose conception de nous-mêmes. Et cette altération de nous-mêmes par le fait de conscience n'intervient pas avec moins de force quand nous nous fla

gellons nous-mêmes, et même quand nous en venons au suicide par honte de nous-mêmes, ou pour on ne sait quel motif. Alors encore, nous nous concevons autres que nous ne sommes. L'éternel menteur, l'orgueil, est l'impresario de toutes ces comédies et de toutes ces tragédies de l'âme, de même qu'il est l'inspirateur de la stupéfiante tragi-comédie dont l'âme du saint Antoine de Flaubert est le théâtre. L'orgueil est le Prospero qui nous incite toujours à nous évader de nous-mêmes, fût-ce par le suicide. Le bovarysme est la loi qui gouverne quelque être que ce soit qui a pu s'élever à la conscience de soi. La conscience de soi est l'imagination de l'instinct. Elle partage en deux l'âme humaine. Elle est alors l'universel narcotique. La fraude à l'égard de soi-même est pour les hommes le mode universel d'évasion du réel, de Néron au Bouddha, au Christ ou à Napoléon.

L'originalité de la pholosophie du bovarysme de Jules de Gaultier consiste en l'affirmation et en la glorification du principe d'un universel processus d'altération. Il l'a nommé, dans le *Génie de Flaubert*, l'erreur créatrice. Tandis que, dans le système métaphysique de la Maya hindoue, la déesse de l'illusion est le principe de tout le mal, tandis que Schopenhauer fait écho en Occident au pessimisme de la doctrine orientale, Jules de Gaultier, affirmant de nouveau la doctrine de Spinoza, de Gœthe et de Nietzsche, salue la déesse comme l'artisan supérieur du mensonge de l'univers et appelle l'avènement d'illusions plus fortes et plus efficaces. Avec Nietzsche, il s'élève au delà du bien et du mal et distingue la valeur de la vie dans le fait qu'elle est une guerre entre des illusions qui s'opposent les unes aux autres sans commencement ni fin, sans autre but et sans autre signification que d'engendrer les éléments de la terreur ou de la comédie pour la joie du spectateur ironique et contemplatif qui est l'homme parvenu à l'apothéose. La vie est bonne parce qu'elle est une tragie-comédie. Tout individu qui y par-

ticipe porte dans son sein et dans son cerveau son propre conte de fée et son Iliade.

§

J'en viens maintenant à James Cabell et au Poitémisme. Poitémisme, je tire ce terme, comme tout lecteur de Cabell le sait, de la ville de Poitème, cette Troie édifiée par l'ironie d'un moderne Homère. Qu'est-ce que Poitème?

Poitème n'exista jamais en aucun temps. Mais elle est. Elle est située entre la terre du *Prêtre Jean* et le royaume de Micromicon. C'est une contrée soumise à des lois d'immigration rigoureusement prohibitives. Les contingents autorisés à y accéder ne forment qu'une parcelle infinitésimale de l'ensemble de la population de la terre. Tous les passeports doivent être signés par Jurgen (1) et la reine Freydis. Ils doivent être revêtus du sceau de don Manuel et porter sa devise : *Mundus vult decipi.* Il n'y a pas de voies, même aériennes, pour pénétrer dans Poitème. Aucun Lindberg ne peut y atterrir. Votre radio qui fait le tour du monde ne pourra jamais vous faire entendre un son venu de Poitème. Vous entendrez plus aisément les roues du char d'Ulysse, les soupirs de Narcisse ou le jeu rythmique des aiguilles des nornes sous l'arbre Ygdrasil.

Poitème néanmoins est un endroit réel, tout juste de la même façon que tous les endroits réels sont des mythes. Elle a la réalité des dieux de la Grèce et d'Homère, des Walkyries et des héros des Nibelungen et

(1) Personnage principal du roman qui porte ce titre. *Jurgen* est l'ouvrage de Cabell, qui a eu le plus de retentissement en Amérique et auquel se réfèrent la plupart des allusions de cette étude. C'est le récit servant de trame à une satire philosophique d'une aventure survenue entre l'aurore et le lever du soleil dans l'esprit d'un dormeur à demi éveillé, doué par le rêve du pouvoir de vivre dans tous les temps avec tous les personnages de la légende, du mythe et de l'histoire et disposant d'eux à sa fantaisie dans un univers façonné à sa guise, dont la capitale est Poitème. Principaux ouvrages de Cabell : *Jurgen*, *The silver stallion*, *Figures of earth*. Robert M. Mc Bride, éditeurs, New-York.

d'Asgard, qui ont survécu aux pierres et à l'airain et à toutes les œuvres serties dans la matière par la main de l'homme. Ainsi adviendra-t-il que Poitème et tous ses mécréants épiques et les êtres façonnés par l'esprit qui la peuplent auront une durée plus solide que l'Amérique elle-même. Et parmi ces perspectives l'ironie du grand impresario ne nous serait-elle pas révélée selon sa nature essentielle si, après cinq mille ans écoulés, Poitème se voyait identifiée avec ce qui fut l'Amérique, tandis que Georges Washington n'aurait plus d'autre réalité que celle de don Manuel? Tant est grande la supériorité de cette forme du réel que nous appelons mythe et fiction sur cette forme du mythe et de la fiction que nous appelons réalité.

Tout ce qui est évolue vers la fiction. La distance et le temps effacent le solide et le substantiel et n'épargnent que l'essence imaginaire des choses. « Le temps, dit Emerson, dissout dans l'éther diaphane les arêtes anguleuses des faits. » Considérez sous ce jour la formule de Jules de Gaultier, « l'homme seul est doué du pouvoir de se concevoir autre qu'il n'est », et l'affirmation pleine de profondeur de don Manuel Cabell: « *mundus vult decipi* », « le monde veut être trompé », et vous aurez découvert les raisons de la persistance de l'homme sur la planète malgré une suite d'épreuves et de catastrophes auprès desquelles les tortures de l'Enfer catholique sont tout au plus comparables aux sensations d'une douche écossaise. Le mythe sauve l'homme et le préserve jusqu'à la fin de son aventure terrestre. Le mensonge éternel lui tient lieu de vérité éternelle. Et malheur aux destructeurs de mythes! Malheur aux individus et aux peuples qui n'ont pas inventé leur Poitème! C'est en vain d'ailleurs que les savants réalistes et matérialistes s'efforcent de détruire les mythes. Tout voile dont les savants dépouillent le mystère des choses retombe sur leurs propres yeux. Leur matière et leurs faits sont eux-mêmes des mythes. Sans

qu'ils le sachent, leur Poitème est impliquée dans leur œuvre. Ils sont au nombre des innombrables bâtards de don Manuel. Ils sont les Jurgen aveugles de l'atome et de l'électron. C'est la loi de la vie que toute réalité extérieure ou intérieure à l'homme soit convertie en fiction.

Le donquichottisme est la déformation inconsciente de ce que nous appelons réalité. Le bovarysme est la perpétuelle transformation en partie consciente, en partie inconsciente, et les deux à la fois, de soi-même et du monde en images. Le poitémisme est toujours l'invention consciente d'un monde qui nous appartient en propre dans le but de nous élever au delà du monde où nous vivons et de nous évader. Le poitémisme tend à convertir graduellement en fantômes le monde extérieur. Nos images y deviennent finalement plus réelles que nos perceptions et notre propre vie. Le pouvoir de se créer soi-même aux dépens et au-dessus du monde extérieur comporte une infinie variété. En voici, avec une anecdote qui a trait à Emerson, un exemple humoristique. Un ami l'entretenait de spéculations de Bourse. Après l'avoir écouté quelques instants, Emerson lui dit en toute sincérité : « Maintenant, permettez que je vous entretienne de quelque chose de réel... le transcendantalisme. » Un cas suprême de poitémisme se rencontre chez John Keats. Je ne connais pas d'homme qui ait tourné le dos plus consciemment et délibérément au monde dans lequel il était né que ce fils du mythe. Détruisez tous les documents relatifs à sa vie et au siècle dans lequel il a vécu, et il ne restera rien dans ses poèmes qui puisse renseigner en aucune façon la postérité sur la vie quotidienne de Keats ni sur le dix-neuvième siècle. Il s'est lui-même retiré dans l'Eternité. Il s'y est lui-même séquestré en la compagnie d'Endymion, de Calidore, de Lamia, d'Hypérion, de Porphyre et de Madeline. Et il n'y a ni brèche ni fissure dans les murs de l'enceinte où il s'est retranché. Plus complètement que Cabell dont la Poitème offre en-

core un reflet des choses qui se passent sur la terre, Keats a renié toute réalité et s'est évanoui en lui-même. Consciemment, et délibérément aussi, car il écrivait dans une de ses lettres de jeunesse qu'il ne savait encore à cette époque quel choix prononcer entre une vie vouée aux plaisirs des sens ou à la création poétique. Un cas fantastique de poitémisme a été rapporté par les journaux concernant Otto Braun, ce superbe héros, tué par un obus dans sa vingt et unième année en France, quelques mois avant l'armistice. Il avait été détaché une nuit à la tête d'une compagnie pour brûler une centaine de cadavres en putréfaction. La puanteur était si forte que les soldats se révoltèrent. Braun tira de sa poche une Iliade et, d'une voix haute et dramatique, à la lueur d'une torche, il déclama devant ses hommes les hauts faits et les morts héroïques des demi-dieux d'Homère. Et ses hommes achevèrent leur lugubre tâche à moitié dans la réalité, à moitié dans l'atmosphère plus haute de la fiction.

§

Quelques années après la lecture du *De Kant à Nietzsche* (2), de la *Fiction universelle* (2), du *Génie de Flaubert* (2), de Jules de Gaultier, qui sont les ouvrages philosophiques les plus originaux qui aient paru depuis *le Monde comme volonté et comme représentation* de Sehopenhauer et les ouvrages de Nietzsche, je rencontrai l'*Au-delà de la vie* de James Branch Cabell, un écrivain dont je n'avais jamais entendu parler jusque-là. Je fus immédiatement frappé par l'étonnante ressemblance entre les philosophies de ces deux hommes, l'un profondément français et l'autre profondément américain. Mais Jules de Gaultier et Cabell ne connaissaient rien l'un de l'autre. Jules de Gaultier m'informa de son ignorance par une lettre, et Cabell m'écrivit de son côté : « J'ai entendu

(2) « Mercure de France », édit.

parler de Jules de Gaultier abondamment certes par vous-même, mais je n'ai jamais eu entre les mains aucun de ses écrits. » Je pense donc qu'aucun des deux n'a pu être influencé par l'autre.

Quoi qu'il en soit, ces deux hommes se complètent et se suppléent merveilleusement. Car le poitémisme est impliqué dans le bovarysme, et le bovarysme est le sol où germe le poitémisme. Jules de Gaultier n'a-t-il pas donné à sa *Fiction universelle* ce sous-titre : *Deuxième essai sur le pouvoir d'imaginer,* signifiant par là que l'imagination est le véritable objet qu'il n'a cessé de considérer dans son œuvre et qui est au cœur humain comme un nouveau pouvoir créateur entrant en conflit avec le texte de l'histoire que nous connaissons, qui n'est peut-être, celle-ci, qu'une réalisation provisoire et une ébauche? Ce que Jules de Gaultier a fait dans le domaine de la philosophie, Cabell l'a fait dans le domaine du roman. Tous deux ont tiré la vie de la fange de la matière et du fait brut, et, imposant à cette argile l'onction d'un chrême magique, ils l'ont fait resplendir de l'éclat d'une transfiguration magnifique.

Jules de Gaultier dans sa *Sensibilité métaphysique* (3) a doté l'homme avec le sens esthétique, comme d'un nouvel organe, lui conférant le pouvoir de convertir les choses en images, de jouir d'elles sans les posséder, et de les éterniser, les ayant retirées du flux du temps où elles s'écoulent et s'abolissent, aussitôt qu'apparues, dans le vide du passé. Cabell s'est emparé comme de son bien du monde énorme de la fiction créé au cours des siècles antérieurs par l'imagination des poètes, des croyants et des historiens. Il l'a déraciné de l'humus de la terre où il s'était développé et, comme si cette terre était devenue inhabitable, il a émigré lui-même avec ce monde libéré vers une autre planète. Quelque différentes qu'aient été les routes sur lesquelles ils ont cheminé et

(3) Alcan.

les méthodes spirituelles qui les ont guidés, tous deux ont réduit aux dimensions de l'ironie les événements du monde, et sur ses travaux de Sisyphe et ses comédies enfiévrées, ils ont fait flotter le sourire d'Aristophane et de Rabelais.

L'Au-delà de la Vie (4) de Cabell est l'introduction à son aventure personnelle de Poitème. C'en est, sur un cri de fanfare, un prélude avant que Prospero ne lève le rideau sur la comédie fantastique de sa vie. Personne, même parmi les privilégiés de Bedlam, ne souhaiterait que lui fût rappelé ce qu'il est en fait, à supposer qu'il fût possible, par un miracle désastreux, de dissiper le brouillard dont la fiction a enveloppé tous les êtres humains. Le sens commun finit en banqueroute. On doit faire le singe en face de son propre idéal. Rien ne finit bien qu'en rêve. C'est pourquoi Cabell a voulu un rêve. Il a fait un pied de nez à l'Amérique utilitaire dénuée de fantaisie, réaliste et cupide. Il s'est retiré dans ses domaines parmi la société joyeuse de ses pairs, de ses moines athées, de ses courtisanes ensorceleuses, avec ses codes personnels du bien et du mal et ses trésoriers en guerre avec l'arithmétique, — à Poitème, non à Richmond. Il est le plus exubérant et le plus prodigue des hôtes... à Poitème. Cabell tient maison ouverte à Poitème, non à Richmond. Il est avec délices l'hôte le plus blasphémateur, le plus riche en truculents paradoxes et le plus largement rabelaisien, à Poitème, non à Richmond. C'est le miracle et le prodige engendré par le poitémisme, que son corps puisse être à Richmond ou en n'importe quel autre lieu, tandis que son esprit prend le chemin de Megaris avec Mélicent, se promène et s'entretient avec Jurgen dans le Bas-Morvan, rencontre mille et une aventures à Bellegarde, à Saint-Didol, à Aigremont ou à Naismes. Comme Félix Kennaston dans *La Crème de la plaisanterie*, Cabell, selon les guises de tout

(4) *Beyond the life*, Robert M. Mc Bride, New-York.

bon poitémiste, mène une double vie. L'une est la vie prosaïque et quotidienne; l'autre évolue hors des atteintes et des incessantes piqûres de puces de la réalité, dans son domaine privé de Poitème, dont il a soigneusement dessiné la carte, accompagnée d'un relevé généalogique complet des types dont il a peuplé cette principauté. Et, en vérité, cette carte d'Aradal au golfe du Lion, de Montpellier à Saint-Aunès, est devenue pour moi plus réelle que celle de ces Etats-Unis cossus et confortables, mais quelque peu dépourvus d'éclat et d'une singulière vanité. Cabell a superposé exactement Poitème à l'Amérique, et de sa cachette invisible, il lui crie : « Coucou et pouah! pouah! voilà pour toi. »

En fait, je ne connais pas d'homme qui ait vévu d'une façon plus complète et plus inexorable dans la Poitème de son rêve et de sa création que Cabell. Lui-même est en train de devenir un mythe. Son sens énorme de l'humour est, sans aucun doute, l'unique raison pour laquelle, jusqu'ici, son œuvre n'a pas été traduite.

William Blake a édifié dans ses « Livres prophétiques » une Poitème de valeur originale, de sens cosmologique et titanesque, mais ce ne fut qu'un incident dans sa vie. Et cette fantaisie était trop au-dessus de sa tête pour qu'il pût d'une façon durable y loger son cerveau. Edgar Lee Masters inventa une Poitème ironiquement terrestre, et ce fut une des grandes révélations de la littérature moderne. Mais il avait trop d'autres affaires en tête pour qu'on puisse voir en lui un poitémiste cent pour cent. Lord Dunsany a créé de toutes pièces un magique univers spirituel. Mais cet univers est plus fragile que Poitème. Il y manque et la fantaisie effrénée des détails topographiques et des pièces généalogiques et l'ironie de ces « sources historiques » qui faisaient sursauter, parmi d'autres doctes esprits, un Maurice Hewlett et le blessaient au vif de ses habitudes et de ses méthodes lourdement documentaires. Thomas Hardy s'appropria le

pays de Wessex, l'éleva de la réalité commune à la réalité plus solide de la fiction. Et si complètement a été accompli cet acte de naturalisation poitémiste que Wessex n'est plus généralement désigné que comme le Wessex de Hardy, et que seuls survivront dans la mémoire du monde ceux qui n'y ont jamais vécu d'une existence réelle et, entre tous, Tess, Eustacia Vye, Michael Henchard, Clem Yobright et beaucoup d'autres encore.

Bien que je ne doute qu'il n'en existe, je ne puis découvrir ni les ancêtres du génie de Cabell, ni les sources auxquelles il s'est alimenté. Son originalité foncière consiste en ce qu'il nous a donné la première utopie comique dont, du moins, j'aie connaissance. Un rire profond, énorme et qui menace de tout dévaster, s'élève de Poitème. Cabell a fait du rire une lumière. Ses dieux, ses rédempteurs, ses fabricants d'illusion, ses chevaliers, ses courtisanes, ses prêtres, ses philosophes se meuvent au son de la musique, parmi les symphonies les plus denses et les plus soutenues de rires étouffés qui soient en toute littérature. C'est le grondement du tonnerre de l'esprit qui roule dans les cavernes où les gnomes forgent la joie. Tout est comédie sur la terre, tout est comédie au ciel, tout est comédie aux enfers. Tout est comédie à Poitème, qui est une photographie fantastique de ces divers lieux.

La genèse du poitémisme est en cette révélation que les enfers de la vie eux-mêmes sont de la nature de la farce. Nous découvrons nos Poitème après le martyre. Je regrette que Jurgen retourne chez le prêteur sur gages après ses merveilleuses aventures entre l'aurore et le lever du soleil. C'est la chute après la révélation, ce qui n'est ni biblique, ni darwinien. Mais dois-je donc demander d'être logique au grand poitémiste? Pourtant, il y a une logique de l'absurde, du grotesque et de l'inversion. C'est pourquoi je déplore que Jurgen abandonne son Eden de scepticisme pour les certitudes du tiroir de

caisse. Certainement Kublaï Khan Cabell lui-même, après avoir décidé de faire construire sa magnifique maison de plaisance, et l'avoir occupée pendant plusieurs années, n'a pas la pensée de reprendre le métier de reporter de faits divers au *New-York Herald,* de mécanicien dans les presses de Richmond ou de mineur dans la Virginie occidentale. « Nous ne reviendrons jamais, devrait être le cri de tout parfait poitémiste, non jamais, fût-ce pour voter humide. »

Quoi qu'il en soit, en ce temps où la magie du verbe est toute entière asservie à célébrer sur le même ton d'emphase outrecuidante nos inventions mécaniques, la vulgarité de nos plaisirs et la façade puritaine de nos vertus de parade, où la beauté n'est conçue qu'en termes de chromo, l'épopée poitémiste de Cabell, en tant qu'aventure littéraire ou personnelle, est la plus remarquable qui soit, depuis le temps ou Edgar Allan Poe, enjambant le cadavre de son époque, pénétra dans son ultime Thulé au bras de son Ulalume.

BENJAMIN DE CASSERES.

L'ENQUÊTE DES REVENANTS

L'histoire qui suit est absolument vraie et date de deux cents ans, car nous sommes au vingtième siècle de l'ère chrétienne correspondant au quatorzième de l'ère musulmane.

Le savant Hadj Zoubir habitait une belle villa entre El Djezaïr (1) et Sidi Fredj (2). Il avait deux femmes, mais une seule l'aimait; c'était celle pour qui il n'avait aucune tendresse, la plus jeune, la brune Zahilla. Elle l'aimait parce que lettrée; elle le comprenait et tous deux avaient le culte des beaux livres. Zahilla était remplie pour Zoubir de prévenances de toutes sortes. Quand il rentrait, elle courait pour le désarmer, lui enlevait la djebira, s'enquérait de sa santé.

— Il fait bien chaud aujourd'hui, changez-vous, sidi Zoubir; votre santé est délicate et des génies comme vous sont rares. Le sultan a tellement besoin de vos services. Les jurisconsultes vous écoutent si attentivement!

— Certes, mais il a fait plutôt froid, ce matin, et j'ai bien faim.

— Reposez-vous vite, ici, près de la grande fenêtre. La mer est si belle!

— J'ai faim!

Il n'avait pas du tout l'envie de manger, mais il taqui-

(1) Textuellement : Les Iles. En français : Alger; Zaïr a disparu en français par abréviation.

(2) Sidi Ferruch en français. Lieu de débarquement des Français en 1830.

nait ainsi Zahilla pour l'éloigner. Zahilla était l'artiste, la femme cultivée. Il ne fallait pas lui parler de cuisine. Elle avait honte de son ignorance en la matière. Sa mère n'avait pas pensé qu'une femme devait d'abord être un cordon bleu en prévision d'un mari au palais très sensible.

— Cela viendra vite, pensait-elle; ma fille est intelligente.

Zahilla apporta une assiette de gâteaux délicieux. Zoubir remarqua que le feuilleté de la baklawa n'était pas assez mince. Zahilla répéta comme toujours que Zoulikha, le deuxième épouse, avait encore mangé la consigne.

— J'espère que, répondit pour la première fois le savant, lorsque la semaine prochaine tu m'en feras, la baklawa sera meilleure.

Mebarka fit irruption, selon son habitude. La négresse était très agitée. Elle venait se plaindre avec force gestes et cris assourdissants. L'esclave Salem, son mari, tenait à singer ses maîtres malgré la résistance et l'opposition héroïques de Mebarka.

— On m'a encore battue, lella (3) ! cria-t-elle en tournant le dos à Zoubir.

Par pudeur, elle ne prononça pas le nom de Salem en présence du vénérable cheikh; mais l'hypocrisie ou la politesse des coutumes savait que ce *on*, c'était l'époux ou l'épouse suivant le cas.

— Et pourquoi cette fois-ci? questionna Zahilla, amusée, les mains jouant derrière le dos.

Elle avait cependant tout dit avec tous ses nerfs, la jolie Soudanaise; l'escalier et toute la maison avaient entendu des syllabes rapides qui s'entrechoquaient, se dévoraient dans un fracas inintelligible. C'était un orage avec beaucoup de tonnerre.

(3) Madame ou mademoiselle.

— Sidi est ici, je ne puis parler; qu'il sorte! ordonna la fille du Soudan en étendant le bras vers la porte.

La turbulente et vive esclave était d'une plaisante ingénuité. Son mari, l'esclave Salem, lui reprochait de n'avoir pas encore mis sa table. Il avait une faim d'ogre. Chez eux, au Soudan, ils étaient habitués à manger même des enfants, malgré les cheikhs de l'Islam.

— Qu'on appelle le chef des gardiens! ordonna Zoubir.

Le pauvre Salem fut condamné par Zoubir à recevoir dans l'écurie dix coups de verge sur la plante des pieds, lui qui en donnait tant à sa Mebarka chaude et nerveuse, lui qui calmait l'ardeur et la furie bestiale de la Soudaniya.

— Le chef des gardiens, répondit Zahilla, n'est pas là. Il est à la poursuite d'une bande armée qui nous a pris deux chevaux et trois bœufs.

— Encore! protesta Zoubir debout.

Mebarka attendait sur la galerie. Ayant pensé que le maître lui ordonnait de sortir, Mebarka effrayée disparut comme une djenniya (4).

— Tant qu'ils n'auront pas organisé la sécurité, expliqua Zahilla. On ne se croirait pas en pays d'Islam.

— Lorsque les chefs eux-mêmes les encouragent en partageant avec eux, ça ira de mal en pis jusqu'au jour où Dieu voudra nous délivrer de leur anarchie.

— Taisez-vous, sidi, conseilla la douce Zahilla. Vous n'êtes pas sans savoir ce qui pourrait nous arriver si l'on nous entendait. Il suffit d'un mouchard et il y en a même chez nous. Notre voisin a été tué par ordre du bey, et sa femme, vous vous en souvenez, a eu les seins coupés.

— Sans jugement et par lettre du bey, je le sais; la jeune fille a subi les violences de deux bourreaux.

(4) Lutin, farfadet, génie.

— Un rapt et un mariage forcé suivirent le meurtre de l'une des deux brutes.

— Mais, Zahilla, une puissance chrétienne viendra bientôt nous délivrer de ces potentats sanguinaires et de ce désordre inouï.

— Qui vous l'apprit, seigneur?

Elle ferma sans bruit la porte de la pièce.

— On en parle à voix basse, chuchota Zoubir.

— Mais nous serions chrétiens et ce ne sera pas beau, riposta la jolie femme. Rappelez-vous ce que firent les Espagnols en Andalousie.

— On parle justement des Espagnols. Ils ne seront pas si bêtes de nous mettre en demeure de suivre leur religion. Nous leur démontrerions, puisqu'on affirme qu'ils sont devenus sages, que les Musulmans sont tolérants.

— Vous m'avez souvent assuré que les Espagnols étaient restés fanatiques.

— Zahilla, écoute. Admettons qu'on fasse de nous des chrétiens par la force des armes.

— L'enfer nous attendrait.

— Point! Erreur! Dieu ne condamne pas comme nos beys et nos pachas, sans procédure. Il sait tout, voit tout. Je me ferai chrétien, chère Zahilla, Juif même pour fuir l'injustice des hommes. Dieu n'aime pas l'autocratie et Mahomet — « Allah lui accorde bénédiction et salut! » — n'a même pas voulu choisir son successeur afin de laisser le peuple libre de choisir. Il pouvait cependant désigner son cousin et gendre Sidna Ali.

Zahilla approuva de la tête et deux larmes brillèrent sur deux roses couleur de feu, ses joues.

— Pourquoi pleures-tu, Zahilla?

— J'ai approfondi votre pensée et découvert que nous ne sommes pas sur une terre islamique. Les Chrétiens suivent leur religion et appliquent peut-être leur droit. Nos émirs ne font que ce qui leur plaît et méprisent,

sans le dire, le Grand Livre apporté par l'homme le plus grand, — « Allah lui accorde bénédiction et salut! »

— Crois-tu, chère amie, que je puis dire tout cela à mes auditeurs de la Grande Mosquée? Il nous est défendu d'enseigner librement le Coran. Le peuple doit rester ignorant. Le peuple sera ainsi entraîné par le premier prétendant, le premier marabout venu, et les trônes moqueurs regardent défiler les sultans. Sèche tes larmes, Zahilla bien-aimée, car Allah nous conseille l'espérance. Jamais les règnes autocratiques n'ont duré trop longtemps. L'histoire est là pour nous enseigner que les empires les plus immenses se sont divisés, affaiblis, puis ont été civilisés... Ouvre la porte maintenant et changeons de conversation.

Zoulikha, la seconde femme de Hadj Zoubir, était blonde. Ses yeux étaient bleus. Elle était originaire de Miliana, des montagnes neigeuses du Zaccar. Les hautes altitudes et le froid sont créateurs des cheveux blonds et des yeux bleus après quelques siècles, quelques générations. Zoulikha n'aimait guère son mari, par envie et jalousie. Zoubir la chérissait plus qu'il n'aimait l'autre, mais elle se sentait délaissée. Elle dirigeait la maison en perfection. La faïence et le marbre étaient toujours irréprochables de propreté. Le linge et les habits étaient en ordre. Chaque chose avait sa place qu'elle reprenait toujours. La salle des grands coffres recevait constamment air et lumière. Le cuivre des hauts flambeaux luisait sans la moindre tache. Dans la longue et haute salle de bain, les deux lampes de terre cuite ne changeaient jamais de place. Lorsqu'on se trouvait dans cette jolie salle de transpiration, souvent chauffée, on souhaitait d'y rester le plus longtemps possible. Aucune toile d'araignée dans les coins élevés de la maison. A peine les yeux bleus de Zoulikha avaient-ils trouvé un peu de poussière dans un coin de la cuisine aux nafekhs d'argile cuite qu'elle appelait Berkana, la fille de la négresse Mebarka, pour lui

faire entendre un long et désagréable discours plein de reproches et de conseils.

Lorsque la blonde Zoulikha entra au bureau du maître, celui-ci écrivait :

Aucune civilisation n'a pu changer le caractère humain; aucune religion n'a réalisé ce miracle; nos vices sont immuables. L'homme malin entoure les siens d'un bouquet de fleurs aux parfums captivants...

Zahilla cherchait dans la vaste bibliothèque les Prolégomènes d'Ibn Khaldoun.

Zoulikha eut un serrement de cœur. Elle pâlit. Hadj Zoubir était assis sur un matelas près d'un mur; à sa droite, une fenêtre à colonnettes; devant lui, une table basse; à sa gauche une pile de livres dont deux étaient ouverts. Une chatte apparut à la porte; elle vit un instant Zoulikha, puis entra, se caressa aux jambes de Zahilla, frôla le maître, lui monta sur l'épaule, redescendit, se posa sur la table, regarda un instant Hadj Zoubir, puis sauta, se révolta. Elle ne comprenait pas ce retard à se mettre à table. Elle miaula doucement, puis recommença ses caresses suppliantes. En se frottant le corps à un flambeau de cuivre, elle le renversa. L'huile se mit à couler sur la faïence du parquet et sur un tapis de laine aux teintes bariolées. Hadj Zoubir leva enfin la tête; Zahilla tourna la sienne, un livre ouvert dans les mains. L'un et l'autre se réveillèrent. Zoulikha n'avait pas bougé, ayant gardé une attitude de sphinx au sourire énigmatique. Au réveil des deux amis, elle se mit à arranger son foulard de soie aux franges bleues. Elle avait la réputation de se coiffer à merveille. Elle était ravissante. Le plus petit mouvement de Zoulikha était plein de grâce.

La chatte était déjà dans la cuisine près d'un fourneau d'argile. Avait-elle voulu faire du bruit? L'animal avait-il eu une intention de mal faire? Certes, puisque la

chatte prit la fuite. Zahilla en était à ces réflexions, lorsque le chikh Zoubir demanda, sans se préoccuper de ce que faisait l'huile; — la chose devait arriver; pourquoi s'attarder dans le passé? —

— Que veux-tu, Zoulikha? Viens donc t'asseoir là!

— Vous devez avoir faim, seigneur, répondit-elle avec un ton de reproche.

— Que Zahilla mette la table, alors, ordonna-t-il. Pendant ce temps, tu resteras avec moi, Zoulikha.

— Je n'ai jamais fait le travail des esclaves, riposta la femme lettrée qui remit nerveusement Ibn Khaldoun sur un rayon où l'historien n'avait aucun droit.

— Tu es bête! répondit le maître souriant, pour s'excuser.

Zahilla fondit en larmes, eut mal à la tête et alla se coucher. Elle n'avait plus faim. Zoulikha était indemnisée. Elle descendit l'escalier, joyeuse, en fredonnant un air andalou, fit mettre la table au jardin, près de la vasque et des canaris. Elle déjeuna avec plaisir en face de son mari, près de ses enfants. Le reste de la famille fut servi dans la vaste salle des métiers à tisser. Les esclaves se restaurèrent dans leurs chambres et les gardiens dans leurs gourbis ainsi que les khammés, ces manants d'une cinquième part imaginaire.

Un rossignol égaya le repas, caché dans un dattier géant aux palmes pleines de majesté. Les branches de tous les arbres dansaient lentement sous le souffle de la brise et la chanson monotone des vagues. Il pleuvait des fleurs rouges, blanches et violettes. La taille élancée du palmier excusait son infécondité.

Zahilla cachée derrière un rideau regardait rire son mari et parler Zoulikha. Son cœur battait bien fort. Les gestes des enfants l'agaçaient. Elle était stérile. Elle courut remettre en place le flambeau pour s'amender. Elle nettoya même le tapis et le parquet après avoir essuyé

ses larmes. Elle se fit apporter des fleurs qu'elle plaça dans un vase devant le bureau de Hadj Zoubir.

Le savant ne voulait plus remarquer toutes ces prévenances pour en tenir compte à Zahilla dans son amour. Il tenait au traitement égal, jugeait que Zoulikha était plus femme. Le tapis qu'achevait celle-ci l'émerveillait. Le dessin en était d'une originalité admirable.

Un mois passa; toute une lune avec son plein ravissant. Hadj Zoubir et l'esclave noir Salem étaient à Alger. Vendredi, jour de la grande prière hebdomadaire de midi. Salem était à la mosquée au même rang que son maître, tout près de lui. Grands ou petits, riches ou pauvres, il n'y a pas de hiérarchie, pas de supériorité dans les temples de l'Islam. La première place, le premier rang, au premier arrivé dans les maisons d'Allah. Le mendiant et le sultan peuvent se coudoyer. Mais en fait?... Hadj Zoubir respectait les fondements de l'Islam. Il avait fait une longue prière à la Grande Mosquée d'Alger après le sermon du muphti. Il s'adressa, les mains jointes levées au ciel, à ce Maître Suprême que nous appelons Allah et à qui rien ne ressemble de ce que peut concevoir l'esprit humain :

« Maître des Mondes, supplia-t-il, tu nous recommandes par la voix de Mahomet de rechercher la science même jusqu'en Chine. Tout savant est curieux. Tu offres aux gens de science le rang de vicaires des prophètes et tu les préfères aux ascètes. J'implore de ton omniscience en même temps que le Paradis que tu provoques pour moi un miracle : je voudrais, d'ici deux siècles, reprendre vie et revenir parmi les vivants. »

Sidi Hadj Zoubir portait une gandoura et un burnous de soie blanche, aussi blanche que la chaux, plus blanche que la neige; sa djebira de cuir rouge était retenue à l'épaule par un cordon soyeux écarlate. Sa haute taille, sa barbe ronde et blanche, son visage aux joues de coquelicot, ses mains délicates de femme complétaient la rai-

son de l'admiration populaire. Chaussé de boulghas au cuir jaune citron, il ne faisait guère de bruit en marchant sur les faïences de son palais au dôme éclatant; ses deux gilets garnis de passements de soie avaient la couleur de la Mer du Milieu (5) aux beaux jours d'hiver.

Lorsque, à Alger, Hadj Zoubir et Salem se chaussèrent à la porte de la mosquée, Zahilla, à des kilomètres plus loin, remettait son guerguef (6) en place et Zoulikha soignait des fleurs dans le jardin clos. Lorsque Hadj Zoubir pria Salem de lui amener la mule, un bandit venait de s'emparer en plein jour d'une jeune esclave noire qui s'était aventurée au delà du bosquet qui faisait suite au jardin; les gardiens poursuivaient alors quatre cavaliers armés qui venaient de rafler un troupeau de moutons; les pillards avaient tué deux petits bergers et un vieillard.

— Qu'as-tu, Salem? Tu ne bouges pas. Que regardes-tu?

— Je me demande si la police ne va pas encore me rouer de coups, saisir la mule et vous appeler pour me délivrer et vous remettre la bête.

— On te connaît maintenant; mais voici de l'argent pour ces gardiens de la paix qui n'inquiètent que les gens paisibles. Va vite! Il ne faut pas arriver la nuit. Il y a trop de fourrés d'Alger à notre demeure. Nous sommes bien loin et la région que nous traversons est désertique. Pas âme qui vive, mon enfant! Je crains que mon frère Sid Ali ne subisse encore la ruse des ravisseurs.

— On ne touche pas aux savants, sidi. Votre savoir les fera fuir. Vous n'aurez qu'à réciter une prière.

— Qu'as-tu à me regarder maintenant sans faire le moindre mouvement? Es-tu fou? Va chercher la mule, te dis-je! Tu nous fais perdre du temps, Salem!

(5) La Méditerranée.
(6) Métier portatif pour broder.

Le nègre s'affaissa. Il tremblait. Il était devenu muet. Il tenta de se relever, puis, réflexion faite, il préféra s'adosser contre le mur ensoleillé de la ruelle tortueuse.

— Laissez-moi prendre un peu de soleil, répondit-il difficilement.

Salem parlait l'arabe comme un Soudanais, très mal.

— Retournons chez nous, mon fils. On commence à être inquiet là-bas.

A ce moment, Salem portait le yatagan et le pistolet à la façon d'un ivrogne; il semblait fatigué; il sourit et remua enfin.

— La police va te prendre pour un homme qui s'est enivré chez les Juifs. Gare la bastonnade! Tiens-toi droit, mon fils. Si un agent du bey passait, tu passerais la fin de tes jours oublié dans un cachot plein de rats et de serpents.

Deux crieurs publics passèrent, l'un annonçant un enterrement, l'autre une noce. Les deux voix, l'une aiguë, l'autre basse et nasillarde, firent rire deux enfants. La musique passa derrière des étendards de marabouts, précédant une foule de dévots.

Salem, comme tous les esclaves, comme tous les hommes à qui on a ravi la liberté, réagissait, se révoltait souvent, à sa manière, comme un âne rétif accablé de coups. Il faisait sou[illegible]lade pour éviter les coups de Sid Ali. Jamais Hadj Zoubir ne l'avait battu. Mais Hadj Zoubir protégeait Mebarka, la femme de Salem, contre les coups de celui-ci.

Ni le bruit de la rue, ni la musique ne plurent à Salem. Rien ne l'intéressait plus, lui qui adorait le bruit et la danse des nègres. Il eût peut-être fallu la derdba des noirs. Mais elle se trouvait aux Aioun ce jour-là.

Menacé du cachot beylical, frère de la mort, menacé des rats qu'il avait en horre[illegible] des serpents dont les mou-

vements seuls le pétrifiaient, il pensa longtemps sur la décision à prendre, se mit debout adossé au mur et continua de trembler.

— Vite, la mule, ô mon frère! Un chenapan ne fait pas toujours du sentiment; l'or lui plaît mieux que le savoir qui ne lui est d'aucune utilité.

Hadj Zoubir perdait son temps. Salem n'écoutait pas. Ce n'était pas la célèbre colère nègre appelée bouriet-el-ouesfan. Ce n'était pas de la révolte passive. Il était réellement indisposé. Malgré tous ses efforts, il n'en pouvait plus. Il avait peut-être trop cru qu'il avait bien faim alors qu'il était gavé. Il s'était bourré outre mesure en dévorant deux poulets rôtis et trois gros morceaux de viande froide à lui seul. Un rayon de soleil le punit sévèrement à la sortie du temple.

— Je ne puis accompagner mon maître, affirma-t-il vaincu par le mal. J'ai trop mangé; il fallait m'arracher le deuxième poulet des mains. Je souffre, sidi, et j'ai besoin de me reposer. Ma tête tourne et vous aussi vous tournez ainsi que tout ce que je vois. Est-ce un tremblement de terre? Je n'en sais rien. J'ai sommeil.

— Qu'à cela ne tienne, brave Salem. Tu pouvais le dire plus tôt. Tu monteras sur la mule et j'irai à pied.

— Vous moquez-vous de moi, seigneur, ou voulez-vous que tout Alger me lapide? Si le bey le savait, en un clin d'œil, mon corps, jeté dans un v[illegible]in sac, serait lancé à la mer et aux méchants poissons.

— En effet, cette administration que nous subissons depuis plus d'un siècle juge les gens sans s'embarrasser de la procédure et sur simple rapport policier.

Il se souvint d'avoir failli être condamné à mort, lui le savant sidi Zoubir, le brillant professeur, pour ne s'être pas prêté à la volonté d'un émir qui avait voulu décréter avec l'approbation des savants l'abolition d'un enseignement plein de lumi[illegible] celui de l'exégèse coranique. La caste noble, mar[illegible]tique et privilégiée, esti-

mait que le commentaire du Coran au peuple devait faire renoncer à toute croyance à l'occultisme et aux saints. Le peuple éclairé vivement, mal guidé, allait détruire toute autorité. C'était le retour à la sauvagerie, à l'impiété, à l'athéisme. Les marabouts vivaient et s'étaient enrichis au moyen des offrandes. Les maîtres recevaient leurs parts sous des formes déguisées. Pour Zoubir, l'explication du Coran ouvrait un horizon sans limites vers la Vérité lumineuse.

— Sidi vénéré, l'esclave doit suivre la monture de son maître. On n'a jamais vu un seigneur suivre à pied son serviteur dressé sur la selle; ce serait comme si un chameau logeait sur un toit et un canari sous les fondations avec les souris.

Le pauvre esclave, content de l'image dont il était l'auteur, partit en rires; il rit si abondamment, si longtemps, que sa souffrance disparut comme par enchantement et que son âme s'envola, laissant froid comme glace le corps du nègre. Tous les amis du grand Zoubir assistèrent à l'enterrement du lendemain. Le crieur public avait annoncé :

« Demain, après la prière du Dzohr, Salem, l'esclave du savant sidi Zoubir, sera porté au cimetière de Sidi Bouchems, face à la mer. Allah vous bénisse; amin! »

Salem était dans son étroite tombe, attendant le long Jour du Jugement. Zoubir s'en fut seul chez lui, malgré l'offre de deux amis. Il quitta Alge[illegible], moment où le soleil réchauffait encore la surface des mers. Sur sa mule, loin de la ville, il méditait; il était à mille mètres de la capitale, en pleine forêt.

— Pauvre Salem, pauvre chameau! Pourquoi, diable maudit, a-t-il fait de moi un canari enfoncé sans lumière dans les égouts, sous les décombres?

Arrivé à une clairière, Zoubir descendit. Il fit la prière du Asr; sa grosse montre marquait trois heures. Il faisait délicieux près des arbres, non loin de l'immensité

des eaux bleues. Il entrava sa bête. Un rossignol chantait follement. La quiétude invitait à l'extase et à l'adoration d'Allah dans la nature.

— Dieu, je t'adore, et glorifie ta miséricorde. Que la mer serait merveilleuse sans tempête; mais qu'elle serait monotone et sans beauté! Tu noircis le ciel pour te faire aimer dans le bleu de l'infini bleu. Les oiseaux chantent ta magnanimité. Pauvre rossignol! Pauvre rossignol! Qui t'a tué? Quel mal as-tu fait?

Zoubir prit une pâquerette, puis se mit à examiner les nervures d'une feuille minuscule et frêle. Il suivit les manœuvres de deux fourmis qui s'entr'aidaient.

— Toi qui t'occupes des choses d'importance et des futilités, daigne, Allah généreux, exaucer mon deuxième vœu : Je serais heureux que Salem aussi retourne à ce monde matériel le même jour que moi, d'ici deux cents ans, pour assister à ta victoire, celle de la Vérité. Tu es le Tout-Puissant, l'unique Créateur, la seule Force.

Zoubir se leva, fit quelques pas. Une panthère en décomposition. « Dieu juste! » s'écria Zoubir. Plus loin un cheval sans vie, à moitié dévoré. « Pauvre bête inoffensive! » Voici un chêne déraciné. « Le bel arbre! » La voix d'un autre rossignol chanta l'hymne à l'amour et à la vie. « Dieu, que tu es beau! »

Deux hommes s'avançaient vers les grands arbres. L'un bâillonna fortement Zoubir, l'autre désentrava la mule et partit, le premier déshabilla le vieillard qui ne protesta même pas; il se défendit cependant dès qu'on porta la main à sa djabira contenant un manuscrit dont il était l'auteur et qui avait pour titre :

La vérité sur les religions. — L'inexistence de toute-puissance humaine occulte. — Il n'y a qu'une force, qu'un Dieu.

Par crainte que ce livre en feuilles ne tombât entre les mains d'un confrère jaloux, d'un coup de force héroïque, il tira la sacoche de filali couleur de sang et l'inconnu

tomba les jambes bien haut. Le bandit, sûr d'y trouver un trésor, se releva, et, avec son yatagan qui brillait comme l'éclair, égorgea d'un seul coup le modeste penseur. Rouge comme le filali de la djebira, un sang abondant et utile coula et Zoubir n'était plus. La bête se rencontra avec l'autre bête, sur le bord de la mer, près des escarpements rocheux. Elles se rendirent compte de la démence du vieillard qui tenait davantage à du papier sans valeur qu'à ses armes. La soie qui l'habillait lui importait peu et il leur avait gaiement abandonné la mule qui le portait.

— Le sot n'avait qu'à m'indiquer qu'il tenait à son écriture.

Il lança les papiers aux vagues qui se chargèrent de transformer en papier selon le sens des coupeurs de route les pensées oiseuses.

— Tous ceux qui écrivent perdent un temps précieux.

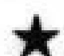
— Ils feraient mieux de travailler, tous ces paresseux. Ils appellent cela de la science pour nous éblouir.

— Ah! les brigands!... Tiens bien la mule!

Les deux vauriens étaient d'une puissance herculéenne et ne craignaient personne. La soldatesque du pacha avait l'ordre de les éviter. Ils étaient au-dessus de la loi, puisqu'ils payaient au grand chef une somme mensuelle pour l'exercice, dans une quiétude absolue, de leur métier honoré de détrousseurs. L'un s'appelait Aissaoui, l'autre Moussa ben El Hadj Chaffar. Un cultivateur de la région, ignorant la protection dont ils jouissaient en haut lieu, rendit compte au caïd Hammidou de la terreur qu'ils plantaient dans tous les cœurs. Le caïd Hammidou avait payé fort cher le poste dont il était pourvu et les deux bandits le narguaient impudemment et ne lui faisaient de loin en loin qu'un cadeau peu important, par pitié. Il les dénonça donc et fut, pour cela, révoqué. Aissaoui et Moussa ben El Hadj Chaffar furent deux can-

didats à la caïdature. L'un d'eux enleva le poste, bien que tous deux eussent abondamment graissé le marteau.

Seul, le cultivateur qui payait avait droit à la protection du caïd. Personne ne voyageait en ce temps-là au déclin du soleil s'il n'était en forte compagnie armée de la ceinture aux dents. Un an après, le candidat évincé assembla au nom de la guerre sainte de l'Islam une armée de mécontents et de partisans, ceux qu'il terrorisait, et fit le siège d'Alger. Devenu pacha, il fut détrôné six mois après par le plus redoutable des pirates...



Aux environs de la Pointe Pescade, à quelques kilomètres de la capitale blanche aux bruits de fer et d'enfer, des terrassiers creusaient patiemment, en vue de faire demeurer des hommes dans des nids d'aigles, plus haut que les arbres, des arbres que des siècles ont vu s'élever. Nombreux étaient les terrassiers et nombreux les manœuvres. Ils creusaient près d'un rocher qui surplombait la mer. Alger s'étend maintenant sur des kilomètres de long sur la large baie. Les forêts, la jungle qui l'étouffaient se sont transformées en larges avenues, en immeubles à cinq étages, en villas et vergers splendides. Partout des roses, des lilas, des mimosas, des jasmins. Les sentiers sont devenus de larges routes goudronnées et luisantes ou pavées. Toutes les rues sont éclairées au gaz ou à l'électricité. Là où ne passaient que des cavaliers ou des piétons armés, vont et viennent des trains glissant sur du fer et des autos aux nerfs de nègres. Alors que du temps de Hadj Zoubir on dormait à la tombée de la nuit, bien barricadé chez soi, même en ville, la vie s'est allongée par les veillées tardives dans les villages et les campagnes et par le travail au moyen d'équipes de nuit, fortement éclairées. Magasins et cafés sont fermés bien tard, la nuit. On peut aller seul, même à deux heures du matin et sans lune, d'Alger à l'ancienne pro-

priété de Hadj Zoubir devenue musée des Beaux-Arts.

— Eh! dis donc, Marius, je sens du creux là-dessous;

— Té! mon bon, un trésor, pardi!

— Diable! c'est dur à soulever.

— T'en fais pas; on l'aura! répondit Marius.

— La vie chère, une chimère, mon vieux!

— Oui, ma chère, comme disent les dames de la haute!

— Du bruit?... J'ai entendu du bruit, Marius!

— Les Parisiens sont froussards. Pousse-toi de là, sacré Dieu, fit le Marseillais en retroussant davantage ses manches. Tu vas voir le trésor! Je te le ferai passer sous le nez, enfant de Montmartre!

Marius souleva une grosse dalle, doucement, avec une précaution effarante. Il tremblait. La sueur se refroidit sur son front. Il lâcha la dalle, sortit précipitamment du trou, et s'essuya le front avec une manche tremblante. Il avait un commencement de colique. Ses dents claquaient dans sa bouche difficilement fermée. Ce bruit sourd vraiment inexplicable fit entrer deux autres hommes dans la tranchée, un Arabe et un Italien; les deux, croyant à la magie, ne résistèrent pas; ils s'évadèrent. Un Parisien et un autre Arabe soulevèrent la grosse pierre non sans difficulté en raison du bruit souterrain.

Marius comprenait l'arabe et avait nettement entendu : « Ouvre vite! Je ne te mangerai pas! » C'était à ces mots qu'il avait failli mourir de peur.

« Une voix humaine, pensait-il, et dans un endroit où il n'y a pas de tombe? Une voix d'homme, ici? Pourquoi? »

Marius était petit-fils d'Algérien, et jamais il n'apprit l'existence d'un cimetière en ce lieu. Son grand-père fut forgeron à Alger et son père maçon à Guyotville. Il fut élevé avec des indigènes qui fréquentèrent l'école française avec lui.

Un homme était couché tout habillé de blanc, sous la dalle.

— Que faites-vous ici? questionna l'homme mystérieux, les yeux ouverts, le regard plein d'étonnement.

— C'est à toi que nous le demandons, malin brigand, interrompit Marius en arabe. Suis-moi vite chez le commissaire de police de St-Eugène.

— Parle comme tout le monde.

— Je ne sais ni le kabyle ni l'anglais; je te parle l'arabe et tu es vêtu en arabe.

— Chez qui m'as-tu invité à te suivre?

— Ne fais pas l'imbécile! Chez le commissaire de police de St-Eugène. Ne fais pas le sourd, ça ne te va pas.

— Que Salem m'apporte alors mon pistolet, ma mule et ma djebira.

— Salem?... Pas de manœuvre de ce nom, ici!

— Il est fou, remarqua un Arabe.

— Il simule la démence, objecta Marius.

— Ça doit être l'un de ces bandits internationaux que les plus grands détectives ne trouvent jamais, ajouta celui qui n'allait au cinéma que pour les films policiers.

— Parlez comme tout le monde, voyons! fit le mystérieux inconnu. Je suis bien sur la terre, cependant!

Le vieil homme se dressa, se leva, sortit du trou, s'essuya les yeux, regarda. Il regarda longtemps et de tous côtés.

— Dieu! Où suis-je? Quel est ce beau pays? Que de jardins! Que de maisons! Que ce sentier est large! Les chemins sont pavés dans ce pays; c'est bien. Voyons? C'est bien la baie d'Alger, pourtant! Mais toutes ces maisons qui m'encerclent de toutes parts n'ont pu être construites dans une nuit. Là, il y avait hier une immense forêt. Rêvais-je? ou rêvé-je?

L'inconnu continuait à penser. Il observait, faisant

appel à sa mémoire. Une motocyclette passa à une allure vertigineuse, suivie d'une assourdissante pétarade. L'inconnu faillit tomber à la renverse; il la suivit d'un regard curieux, puis regarda les terrassiers en pantalons européens. La machine et le voyageur de la moto avaient la couleur du charbon. Lui était tout de blanc habillé

— Où suis-je, mon frère? demanda le revenant inquiet.

— Chez nous, répondit Marius.

— Dans quel pays?

— Trêve de plaisanteries, hé!

— Par Allah, je suis sincère.

— Vous êtes dans la commune de Saint-Eugène, près de la forêt de Baïnem, non loin de la grotte du Grand Rocher. La commune de Saint-Eugène et celle d'Alger se touchent la main par leurs morts ou, si vous voulez mieux, l'un de leurs cimetières. Alger et Saint-Eugène, c'est la même ville jusqu'à Guyotville.

Les compagnons de Marius comprenant l'arabe étaient rares; ils riaient d'entendre Marius dire des choses que tout le monde sait. Quelques manœuvres indigènes allèrent raconter l'histoire du revenant au café maure voisin. Marius continuait son discours moqueur :

— Ici, à deux pas, voici la mer; là-bas, à l'horizon, le cap Matifou et puis toute la ceinture des villages qui font de nombreuses communes une même ville : Alger, la capitale de l'Afrique du Nord. (Ici, Marius ne put s'empêcher de dire la phrase suivante en français) « Une ville qui se pose là! Pige donc ce panorama qui est unique au monde, mon vieux, comme dit Ernest de la Butte. » C'est la plus belle capitale du monde. Du Pôle Nord au Pôle Sud il n'y a pas la pareille. Et puis, c'est à Maison-Blanche que vous prendrez votre place, si vous voulez aller au Sénégal à travers le Sahara, comme les oiseaux.

Un hydravion, — le courrier de Paris, — passa bien bas.

— Tenez, vieux, voilà justement un oiseau là-haut qui vous attend!

« Fait-on dans ce monde des voyages inter-planétaires, pensait l'homme blanc, de la Terre au Paradis? Hier, heureux était qui possédait un coursier rapide ne butant pas. Ma mule faisait ma joie. Où est-elle? Où est Salem? Que de bruits dans l'air et partout!

De temps à autre, un souvenir s'estompait : l'Au-delà inconcevable, des délices immatérielles, des joies intenses, des beautés merveilleuses, irradiantes, des chants ineffables, des airs captivants. Impossible de les exprimer, de les évoquer en pensée.

Un soupir de dépit : « Pauvre incapacité de mon cerveau! Pauvre mémoire malade! »

Un sifflement de machine fut tôt suivi par le grincement du train de Castiglione qui passa à deux pas du revenant, rempli de voyageurs européens et indigènes. Des chants et de la musique passèrent à toute vitesse. Des visages gais derrière des vitres. Des personnes debout sur les plates-formes. Toute une tribu, tout un peuple emporté avec ses meubles et sa subsistance. Une tribu dans une longue maison mobile, roulante.

« Disparition de la nuit de rêve au Paradis d'Allah ». — La réalité moderne.

Deux autobus des plus confortables filèrent à la vitesse de l'éclair; ils se concurrençaient l'un l'autre et chacun voulait arriver avant le train à Staouéli.

— Nous ne sommes pas méchants, mon ami, prononça Marius, les poings aux hanches. On vous pardonne pour cette fois-ci. On ne vous mènera ni au commissariat, ni à la gendarmerie. Mais tâchez d'opérer plus loin à l'avenir. Vous deviez savoir que nous travaillons depuis quelques jours à un grand hôtel ici.

Maçons, terrassiers et manœuvres s'en furent déjeuner. Ils abandonnèrent le travail après un coup de sifflet. Ils

mirent leurs vestes et quittèrent le chantier. Un ensemble mécanique qui fit sourire le cheikh.

Hadj Zoubir resta seul, bouleversé. Il reprit peu à peu conscience, et pour mieux comprendre il s'isola sur la plage. Près de la grotte qui avale les années et les siècles dans sa gueule béante, il fit ses ablutions et une prière.

« Loué sois-tu, Allah! Tu as réalisé l'un de mes vœux. Je voudrais bien savoir si les pachas gouvernent avec le même arbitraire que de mon temps ou s'ils sont revenus aux prescriptions de l'Islam... Qu'est-ce que toutes ces choses qui marchent toutes seules?... Des hommes volent dans les airs... Ces hommes étranges ne peuvent être que des Marsiens ou les habitants de Vénus. Dieu! qu'il est beau de savoir!... Tiens?... Un calendrier! Lisons : 1930. Qu'est-ce donc? J'ai passé huit siècles dans l'autre vie? Mais non! Voici une autre date : *Mois de Mouharram 1349 de l'Hégire*. C'est bien deux siècles. Gloire à toi, Allah! »

Hadj Zoubir se souvenait par instants de sa vie dans l'autre monde, sa vie immatérielle. Rien pour l'exprimer. Absence de vocabulaire. Malgré toutes ses tentatives de concevoir l'Au-Delà, il n'y parvint que pendant une seconde, la seconde de notre temps. Il sentit que sur la terre les sens sont bien faibles, à capacité limitée. L'Au-Delà est inconcevable, comme Allah dit l'Islam. Le savant se souvint seulement de joies intenses qui variaient à l'infini. Aucune souffrance, là-haut... Là-haut? Pourquoi là-haut? Là-bas? Mais non! Défaut de mémoire et d'imagination?

Un navire à quatre cheminées apparut à l'horizon.

— Plus de voiles!

Entre deux vagues se montra soudain une tête aux cheveux crépus; deux yeux étonnés, à cornée rouge, se fixèrent sur Hadj Zoubir; c'était Salem. Tout habillé et sec, l'esclave noir surgit de la mer.

— D'où viens-tu, Salem?

— Est-ce que je sais?... Tiens? Je ne suis pas mouillé! Il faisait bien chaud là où j'étais et je dormais bien, sidi!... Qu'est-ce? demanda-t-il tout à coup, surpris, en montrant une maison de quatre étages et un avion.

— Tu n'as pas fini d'ouvrir grande ta bouche, mon ami! Et d'abord, regarde! fit observer le maître en montrant du doigt la ville qui tranquillement voguait dans le saphir mouvant.

— Des corsaires, sidi! cachons-nous dans ce trou!

— Je ne pense pas qu'il existe encore des pirates dans les mers, après ce que j'ai déjà vu, Salem.

— Mais il n'a pas de voile, sidi! Il approche. Que de fumée derrière lui! Ce n'est pas un bateau, c'est un ogre sénégalais. Cachons-nous!

— C'est une ville qui marche!

— Jamais les villes n'ont marché; elles n'ont pas de pieds.

Hadj Zoubir expliqua avec toutes les précautions nécessaires la réalisation du miracle. Il conseilla à Salem de faire tout son possible pour ne rien dire s'ils se trouvaient en public.

— Lorsque tu sauras, Salem, que maintenant les hommes voyagent dans les airs, notre résurrection t'apparaîtra chose simple, ordinaire, banale, surtout si les progrès scientifiques sont venus du seul génie humain. Dieu peut l'impossible et les hommes de ce temps veulent faire comme lui. Tu as deux cents ans de plus que le jour où tu es mort.

— Sidi, pourquoi parlez-vous ainsi? Je me suis couché hier soir seulement, après avoir corrigé ma femme, et je ne suis jamais mort. Où est Mebarka? Votre frère Sid Ali m'empêche de la battre alors qu'avant-hier je l'ai surprise avec Mahmadou sous les étoiles. Il faut que ça cesse! Mahmadou s'est sauvé et je le cherche en vain.

Je boirai son sang! Et si vous m'y autorisez, je tuerai Mebarka qui me prend pour un vieillard usé.

Hadj Zoubir jugea bon de ne plus insister. Salem avait eu, grâce à son maître, une instruction primaire. L'un des aïeux de Salem avait bien été poète célèbre et ivrogne incorrigible, mais lui, Salem, avait dégénéré. Le savant se tut et invita seulement son nègre à ne pas s'étonner de tout. Il lui défendit formellement de prendre la parole à tout moment. Salem détourna brusquement la tête en signe de protestation.

— Sache surtout que Dieu est Tout-Puissant, qu'il peut tout. Suis-moi.

— A pied?

— Oui.

— Jamais. Je vais chercher la mule.

— On nous l'a volée.

Une force invincible, une musique lointaine, enfermée, poussa les deux hommes dans la grotte. A trois cents mètres de profondeur, Salem demanda où on allait dans cette obscurité. Il s'arrêta, refusant de continuer plus avant. La grotte s'éclaira soudain. Elle était couverte d'épais tapis, ornée de lustres, meublée de tables basses et sculptées et de coussins brodés, en fil et en soie. Au fond, de nombreuses stalactites cachaient les sources lumineuses; çà et là quelques stalagmites ressemblaient à des cierges blancs éteints.

— Sidi, voici votre djebira!

Le nègre décrocha la sacoche de cuir rouge. Hadj Zoubir y chercha son manuscrit. Autant de feuilles, autant de billets de mille francs de la Banque de l'Algérie. Ce fut Salem qui, par mégarde, avait donné de la lumière; à un tournant, il avait touché un « interrupteur » électrique. Ce fut encore lui qui, en décrochant la djebira de feu dans ce salon de pourpre, avait manœuvré un récepteur de T. S. F.

— Sidi, nous nous sommes introduits dans l'empire

du diable. Sortons vite avant qu'il ne nous arrive un malheur.

— C'est la mille et deuxième nuit que nous vivons. Shahrazade va venir. Ecoute le bruit enchanteur de ses kholkhals (7) d'or et de diamant... Silence! Je te recommande le silence!

Deux jeunes filles apparurent, radieuses, féeriques, souriantes. L'une était blonde, l'autre brune.

— Allah! Démons! Protégez-moi! s'écria Salem fasciné, les mains sur les joues.

Elles portaient le costume des mauresques de nos jours, mais pas celui que connaissaient Hadj Zoubir et Salem. Il était gracieusement francisé et ne perdait point son allure exquise, ni son délicat cachet d'Orient. Les deux jeunes apparitions étaient séduisantes. La brune avait la grâce et l'adorable candeur des Musulmanes qui habitent les cités; potelée, elle semblait fière de sa peau plus blanche et plus fine que le sissene (8) et de ses petites dents de perles, ses joues, deux roses enflammées. L'autre avait la sveltesse de la gazelle; sa chevelure abondante jetait des reflets d'or; elle séduisait par un seul regard lourd de baisers, par son sourire qui enveloppait doucement le cœur; elle était captivante; ses mains mignonnes ne remuaient pas comme d'autres; elles dansaient; ses yeux bleus comme l'azur, bleus comme la mer, tenaient des astres et de la magie. Deux diadèmes, où alternaient les perles et les diamants, rutilaient sur leurs chevelures soyeuses devant des raâchetes (9) en oscillations rapides; deux ferronnières éblouissantes de diamants couvraient avec quelle élégance deux fronts divins! Il est surhumain de décrire le goût avec lequel les deux hourietes (10) s'étaient parées. Les parfums enivrants qu'elles exhalaient sont peut-être

(7) Anneaux creux que portent les femmes au-dessus de la cheville.
(8) Le lis.
(9) Bijoux pour la tête : fleurs, oiseaux, papillons.
(10) Féminin pluriel de houria, en français houri.

inconnus sur la terre. L'une et l'autre se reconnaissaient à l'odeur suave dont elles embaumaient l'air.

— Voici vos deux femmes, sidi! Voici lella (1) Zahilla et voilà lella Zoulikha!

A ce pénible souvenir, deux larmes brûlèrent les joues du cheikh : « Dieu! Que n'ai-je sollicité la résurrection de mes deux compagnes! Dieu, combien elles me manquent et combien ces deux déesses leur ressemblent! Je mérite de toi ce châtiment. Dieu de Beauté! Je ne me doutais même pas que mes vœux devaient être exaucés!»

Les yeux de Salem et sa bouche étaient démesurément grands. Etait-ce possible?

— J'ai senti tout à l'heure le passage de la tienne, Salem. Comme il faisait très noir, nous n'avons pas vu Mebarka; mais je l'ai sentie passer. Peut-être reviendra-t-elle.

Les jeunes filles éclatèrent de rire et Salem se fâcha. Sa femme, en effet, avait le magnifique noir du geai et des eaux couvertes d'ombre, le soir. Elle était luisante comme un ciel de nuit d'été, ravissante comme le mystère des grottes et il l'aimait.

— Que faut-il vous servir?

— Du thé, commanda Hadj Zoubir, sans faire paraître de l'étonnement.

Un éclat de rire féminin, bien doux, très clair, un rire semblable au bruit des coupes de cristal, fit rougir de honte le savant, pour la première fois. Avait-il mal parlé? Il sortit l'une des feuilles bleues qui se trouvaient dans sa djebira, pour l'examiner, pour cacher sa méprise.

— Meriem, observa l'une des houris, ce seigneur est riche. D'où viens-tu, sidi?

— De loin, lella!

Elle rendit des billets plus petits et de diverses dimensions.

(11) Madame ou mademoiselle. Féminin de sidi.

Il comprit que la feuille bleue était la monnaie de l'époque. Il distribua entre les deux femmes toute la monnaie reçue.

— N'avez-vous pas de louis? risqua Hadj Zoubir.

Salem, qui ne comprenait plus rien, gardait enfin le silence prudent tant conseillé par le cheikh. Meriem sourit :

— Que voudriez-vous en faire, seigneur?

— Vous le savez, bel ange du Paradis!

Hadj Zoubir ne savait plus dans quel monde il se trouvait, dans le haut ou sur le bas. Il commençait, malgré sa vive intelligence, à avoir du doute sur sa position. Il tâta à plusieurs reprises les deux femmes. C'était bien de la chair vivante, souple, ferme et fraîche. Il se toucha lui-même pour vérifier sa vitalité matérielle. Salem aussi fut palpé; mais comme notre nègre était aussi chatouilleux dans son caractère que sur son épiderme, il rit longtemps, tous nerfs dehors; il rit si bien que ni Hadj Zoubir, ni, à plus forte raison, les deux femmes, ne purent se retenir de faire comme lui. Le silence suivit, inquiétant. Le savant rêvait. Il se souvint que la nuit, quand on rêve, on se demande aussi si l'on ne dort pas et qu'on est convaincu en plein sommeil qu'on est dans la réalité. Cette pensée le mena bien loin. Il en arriva à douter de tout. Cela dura quelques secondes.

De temps à autre, il posait courageusement une question pour avoir le pied plus sûr dans notre monde, pour se rassurer et avoir confiance.

— Où mène cette grotte de ce côté-ci, derrière ces tentures de velours?

— Près de la gare.

Encore un mot inconnu.

— D'où venez-vous, lella?

— D'Alger, sidi. Je suis arrivée ici à minuit plein.

— Seule, lella?

— Certainement, sidi.

Salem ne put pas se retenir. Il bouillonnait depuis un instant. Il se leva, et avec force gestes et grosse voix il expliqua comment il était impossible — à moins d'avoir Satan pour ami, — surtout à une femme, de quitter seule Alger le soir pour venir jusqu'à la propriété de Sid El Hadj Zoubir. Pour lui, on se trouvait sous le palais de son maître, dans un labyrinthe. Les yeux de l'esclave noir étaient rouges, sa bouche ruisselait, il bavait.

— Vous n'êtes pas venue seule d'Alger; le soir personne ne sort de chez soi, même en ville. Vous êtes ici chez vous, sous votre demeure, lella Zahilla vénérée. D'ailleurs, hier, mon maître a été assassiné en plein jour après ma mort parce qu'il n'a pas voulu attendre le retour de son esclave fidèle. Personne ne peut sortir d'une ville s'il n'est armé et en forte compagnie. On n'a pas attendu la nuit pour tuer Sid El Hadj Zoubir. N'est-ce pas vrai, sidi?... Mais où sommes-nous?... Dans ce monde ou dans l'autre?... Vous n'êtes pas mort, sidi, puisque je vous vois!...

— Alors, tu mentais, interrompit la jeune blonde.

— Jamais je n'ai menti, lella Zoulikha.

— Tu parlais de l'assassinat de ton maître et tu lui parles.

— Mais nous sommes dans l'Autre Monde; et c'est après ma mort que j'ai appris ici le meurtre dont fut victime sidi. Dites-moi seulement, mesdames, si Mebarka est morte après ou avant vous... C'est bizarre!... Nous sommes tous ensevelis sous le palais... Sidi, me permettez-vous de monter vers Mebarka? Car elle ne m'aime plus; elle me trompe et je l'adore comme mes yeux!... Je cours la tuer pour qu'elle vienne avec nous, dans l'Autre Monde, près, tout près de moi!... Non, non, non! J'y renonce! Je crains les coups de Sid Ali, votre frère!

— Seigneur, votre compagnon ou domestique est fou, prononça gaiement l'une des deux femmes.

Ces deux jolies Psychés couvertes d'émeraudes, de

diamants et de saphirs luisaient des babouches aux foulards et de la tête aux pieds. Leurs doigts brillaient, leurs corsages parsemés de perles étaient riches de vie et de splendeur. On entendit plus haut un concert céleste. Les houris disparurent et une obscurité de tombe s'abattit sur les revenants. Le rire amusé des deux amies indiqua la farce.

Le lendemain, Zoubir logeait avec son esclave dans un riche hôtel, sur les grands boulevards d'Alger. De leurs chambres, ils dominaient toute la baie. Le savant, ayant fait une enquête discrète, se persuada, sans plus de doute, qu'il était âgé de près de trois cents années.

Au moment où il poussa Salem dans l'ascenseur de la gare, celui-ci, effrayé par une vie collective et intense, et abasourdi par tout le bruit de l'acier vivant, plein de nerfs et de cris, par toutes ces choses grosses ou minuscules qui s'agitent toutes seules, soufflent, grincent, râlent et font du fracas, du tumulte, sifflent, ronflent et tonnent, — Salem, s'écria affolé :

— Merci, sidi. Retournons au ciel. Il vaut mieux. Que de monde! D'où sont-ils sortis? Il y en avait très peu, hier! Ah! Je comprends! Ça doit être les djinns, tous ces gens à pantalons en forme de ciseaux! Soyez cléments pour nous, djinns, maintenant que vous consentez à nous apparaître sous des figures d'hommes et de jolies femmes malheureusement blanches!... Ils étaient hier seulement invisibles et méchants. Ce sont eux qui ont couvert de chaux les pauvres blancs.

Avant d'entrer dans un magasin de plusieurs étages dans la rue d'Isly, Salem se déchaussa à la porte.

— Il y a une semaine à peine, notre auguste pacha a fait pendre un esclave parce que le malheureux nègre était entré en boulghas dans ce palais où habite Sa Majesté.

— Il n'y a plus de pachas, lui glissa Zoubir dans l'interminable tuyau de l'oreille.

— Pardon, sidi, j'oubliais que nous sommes au Paradis. De notre temps, en effet, ça ne remuait pas tout seul. Ici on monte, et les véhicules courent plus vite que des gazelles, et devant eux pas un cheval. La ville s'éclaire toute seule et d'un seul coup.

Quelque temps après, Salem, dans un tram électrique, alors qu'il faisait nuit, eut l'impression qu'on retournait à l'endroit d'où on était venu. « C'est bien la peine! C'est bien la peine! grognait-il sans cesse. » Les lumières filaient, innombrables, les unes derrière les autres. Le tram descendait du Bois de Boulogne, et avait l'Opéra pour point terminus. Pourquoi cette marche en arrière? Son estomac en fut bouleversé. Lorsqu'il descendit lentement près du square Bresson ou square de la République, derrière le cheikh, il constata qu'on était à quelques pas de l'hôtel, que, tout en ayant fait marche arrière, on avait avancé. Fait inexplicable. En de pareilles circonstances, Salem était vaincu par le rire. Avancer en reculant était inadmissible, mais il l'avait constaté. Il éclata donc puisqu'il ne comprenait pas, puisque le fait était stupide, ridicule. Son plaisir hilarant était spasmodique et communicatif. Deux jeunes filles passèrent. Elles rirent de bon cœur en même temps que trois petits cireurs indigènes, trois gavroches de la Casbah.

Salem avait arrêté son maître pour se livrer à sa gaîté bruyante. Il se tint les côtes, eut mal, injuria ce monde étonnant qui lui donnait les larmes de la douleur après celles de la joie.

— Et puis, sidi, fit-il observer une autre fois en descendant de l'autobus qui relie le faubourg de Saint-Eugène à celui de Belcourt, on sent partout l'odeur de l'huile qui brûle. Ne mangent-ils que du poisson?

— Sens l'odeur de cette femme qui passe et dis-moi si elle ne grise pas!

— Attendez que je me mouche, sidi!... Bon!... la voilà qui monte dans sa voiture sans chevaux, ni mules, ni

chameaux. Et c'est elle qui conduit! Où sommes-nous, mon Dieu? Qu'il me tarde de te revoir, belle mule de sidi! Ce qui est le plus étonnant...

— C'est la police parfaite malgré une population innombrable dans les rues et les magasins.

— Mais non, sidi!

— Ce sont les vespasiennes publiques et gratuites.

Zoubir chatouilla ainsi son esclave qui s'emportait ou éclatait de rire à la moindre observation jugée par lui risible ou blessante. Il faillit se fâcher, mais il se vida la rate. Il allait éclater cette fois, et au sens propre. Dix, vingt, quarante personnes l'entourèrent, intriguées ou amusées. Un agent vint le prier de modérer l'expression de ses sentiments.

— Qu'est-ce qu'il veut, celui-là? M'empêcher de rire?

— Notre droit musulman considère aussi, hélas, comme incongruité le rire aux éclats; mais tu es incorrigible, mon enfant!

— Ils sont fous ceux qui respectent ce droit, et je rirai malgré tout le monde, dit-il en colère. Qu'on me tue plutôt! Pardon! J'oubliais que je suis mort.

— Qu'as-tu trouvé de plus étonnant, Salem, depuis la grotte? La propreté de la ville? Sa grandeur incroyable?

— Mais non, fit notre observateur noir; ce sont les Juifs! Il n'y en a plus. Je ne vois que des Musulmans et des djinns ou des melaikas (13) que vous appelez Neçaras (14).

Les plus sots ont des moments de lucidité surprenante. Hadj Zoubir félicita son compagnon et l'approuva.

— Ou bien Dieu les a tous appelés à lui, comme peuple élu, supposa le savant musulman, et alors je les aurais rencontrés dans l'Autre Monde; ou ils se sont anéantis par jalousie mutuelle et concurrence déloyale, et alors ils seraient dans l'enfer et je les aurais aperçus

(13) Anges.
(14) Chrétiens, européens.

de loin; ou ils sont devenus oiseaux de proie et oiseaux charmeurs et alors impossible de les reconnaître; ou ils se sont expatriés pour une terre plus clémente, eux contre qui le fanatisme anti-religieux du peuple s'exerçait avec tant de cruautés. Ils ont adopté — c'est une autre hypothèse — les usages, le costume et la langue des Français et alors on ne peut plus les reconnaître que difficilement.

Hadj Zoubir n'avait pas émis toutes ces réflexions à haute voix; le modeste Salem n'aurait pas pu suivre.

Une semaine après, Hadj Zoubir apprit l'existence des Juifs à Alger. Il ne tarit pas d'éloges à leur égard.

— Salem, ils se sont noyés, les Juifs...

— C'est pour cela que ça sent mauvais sur la plage où vous m'avez mené!

— Ils se sont assimilés, cependant que nos frères musulmans sont au même point ou à peu près qu'avant notre mort.

— Je proteste, sidi! Regardez cet homme avec sa coiffure rouge et son pantalon en ciseaux et ces souliers où ses pieds sont en prison.

— Sa coiffure le tire par le haut et ses chaussures par le bas; il restera dans la même place. Evolution nulle.

— Et celui-ci qui a trente mètres de cordelette noire comme ma jolie peau autour de la tête?

— Il a peur de l'infini, de la vérité, de comprendre. Il limite ses facultés.

Zoubir et Salem entrèrent dans un vaste cinéma près du square Nelson. Ils étaient assis près d'un monsieur entièrement vêtu à l'européenne et qui causait en français avec sa femme; près de ces deux spectateurs, une jeune fille blonde aux yeux grands, au regard rêveur, mâchait un petit nougat. Le mari passait son chapeau d'une main à une autre tout en parlant à sa femme; leur fille se plongea dans la lecture du programme.

Les deux regards de Hadj Zoubir et du monsieur sym-

pathisèrent. La fille satisfit tout d'abord une curiosité, puis le visage souriant du savant retint un moment ses yeux. Elle fit observer à sa maman que le costume arabe avait son charme, surtout quand il y avait de l'harmonie dans les teintes et l'ensemble. Hadj Zoubir se caressait de temps à autre la main dans sa barbe.

— Zoubida, conseilla le mari, enlève la fourrure; tu auras chaud en sortant.

— Zehour, dit-il à sa fille, à l'entr'acte nous prendrons des crèmes glacées.

— Zoubida (15)... Zehour (16)... pensa le revenant; mais ce sont des noms arabes. J'avais une fille du nom de Zehour dans l'autre monde. C'est là une famille musulmane qui, pour ne pas se priver des spectacles de cette époque, s'est habillée comme les Français. S'ils étaient entrés en ce lieu dans le costume indigène, ils auraient semblé ridicules. Tout le monde eût remarqué les deux femmes en haïk. D'ailleurs, je ne vois aucune Mauresque ici, alors qu'elles sont nombreuses dans les rues. Se mettent-elles comme Zehour et Zoubida dans les cinémas? Elles auraient bien fait! Mais que de Mauresques encore voilées dans les rues! L'homme malheureusement les suit souvent et les dérange. Certains Musulmans sont attirés par le mystère du voile...

Hadj Zoubir ne put se retenir. Sa curiosité débordait. Il avait une affolante démangeaison dans l'esprit. Il tenait à savoir. Peut-être se trompait-il? N'était-ce pas plutôt une famille juive? Il avait en effet observé que l'évolution ne s'était pas faite aussi rapide qu'il l'eût désiré. Que de Mauresques dans les trams, dans les magasins, aux marabouts!

« De mon temps, cependant, on n'en voyait aucune dans les magasins, et dans les rues elles n'allaient pas seules. »

(15) **Calendula officinalis, plante**
(16) **Les fleurs.**

Le cas de cette famille était-il exceptionnel ou rare? Pourquoi ne pas le demander au chef de la famille?

Salem avait les yeux et la bouche grands ouverts; il inspectait la salle du haut en bas et de bas en haut. Lorsque l'orchestre commença de jouer, il se leva pour voir les artistes. Aucun. Ils étaient cachés. C'étaient probablement des djinns, des démons venus de l'Au-Delà.

« Puisque nous sommes dans l'empire des djinns! » conclut-il à part soi.

Que de monde! Il se croyait dans une mosquée, tellement le silence était grand; les mouvements des spectateurs étaient rares, presque religieux. Attendait-on un sultan dans cette profusion de lumières où nageait Salem? L'obscurité de sa peau et la blancheur de sa vaste gandoura étaient semblables à la nuit de la salle recouverte à certains moments par une clarté aveuglante.

Hadj Zoubir était enfin à l'aise; sa brûlante curiosité disparut. Le monsieur parla le premier au revenant pour lui demander en arabe s'il pouvait comprendre les films, s'il lisait le français. La glace était rompue. La voix de Hadj Zoubir et celle du monsieur se ressemblaient vaguement; mêmes gestes. Zehour, la fille, avait la physionomie de Zoulikha. Mustapha n'était autre qu'un descendant de Hadj Zoubir. Celui-ci aurait pu le savoir par la suite. Où se trouvaient sa bibliothèque et ses livres? Brûlés par des bandits, soixante ans après sa mort, en ce temps de terreur où régnaient les Janissaires. Les Français avaient donné à la famille de Mustapha le nom patronymique de Zoubir, et Mustapha Zoubir était professeur de sciences au lycée d'Alger; sa fille Zehour suivait des cours à la Faculté des Lettres, rue Michelet.

Hadj Zoubir ignorait la carte d'identité et le nom de famille tel que le droit français les conçoit. Mustapha Zoubir expliqua tous les films à l'inconnu.

Le comique fit rire aux éclats Salem, ce qui engendra une protestation sourde et basse derrière le fauteil où il

s'agitait. La grognerie venait de deux vieilles habituées vêtues de noir. L'une souffrait de l'estomac, l'autre de la constipation. Ce qui amusa le plus Salem et créa pour la première fois en lui le doute, fut l'apparition des films parlants. Une discussion naquit enfin dans ce cerveau vide. Il pensa et acquit la conviction inébranlable qu'il dormait et que tout ce que lui montrait et lui disait son maître n'était pas réel. C'était du cinéma.

Zoubir profita de cette amitié de quelques heures pour inviter la famille Mustapha à dîner. Le savant s'instruisait d'une façon géniale. Il savait déjà l'essentiel sur la division du travail, la séparation des pouvoirs, la nécessité des diplômes pour être nommé agent administratif ou judiciaire. Il approuva le mécanisme des banques qui concourent à limiter les dangers des prêts usuraires, seuls interdits par le Coran, désapprouva les jeux de hasard et l'alcoolisme.

« Si tout était parfait, pensa-t-il, ce serait le Paradis. Mais, Dieu! que les hommes de ce temps en sont près! Que les désirs d'évoluer, de s'aimer, de s'entr'aider, de savoir, sont grands et beaux! Au siècle où tristement je vivais, les chefs eux-mêmes s'entretuaient; les guerres ne finissaient jamais. On se battait pour le plus audacieux, le plus malhonnête. On se bouscule à la porte des écoles aujourd'hui. On les fuyait parce que *savoir* semblait signifier *acquérir une parcelle de la Divinité* et l'on préférait se rapprocher des ânes. »

— Salem, sois sage; à plusieurs reprises et par ta faute, nous avons failli être pris. Regarde tout ce monde dans cette rue que nous n'avons jamais vue.

— Nous la voyons tous les jours, en voilà assez!

— Pas du temps de Mebarka.

— Pardon, sidi, j'oubliais que je dormais.

— Eh bien, mon enfant, tous les hommes sont libres, égaux et frères; il n'y a plus d'esclaves; tu es libre comme toutes ces personnes.

— Me chassez-vous, sidi? Où aller? gémit le nègre, retombé dans la réalité.

— Tu ne me suivras plus, Salem.

— Sidi, ne suis-je pas votre ombre?

— Tu marcheras tout près de moi, côte à côte, au lieu de te mettre derrière. Il ne faut plus me suivre. Nous sommes égaux, frères et libres.

— Embrassons-nous, mon frère!

A cette minute, quelqu'un, un monsieur très gros, un caïd sans doute, bouscula Hadj Zoubir dans la rue Bab-Azoun. Constatant sur-le-champ que l'égalité absolue était impossible, notre savant, n'ayant rien de l'éléphant, conseilla à Salem de prendre les devants ou de suivre dans les rues où l'on se sentait les coudes.

— Sidi, avez-vous vu cette négresse qui suit la dame en chapeau? La femme blanche ne porte rien, même pas son petit, et la noire est chargée comme votre mule. Elles ne sont pas sœurs, évidemment!

— Mais la négresse est libre de quitter son emploi de domestique lorsqu'il lui plaira. Elle n'est pas forcée de travailler chez la dame blanche qui la paie.

— C'est vrai, sidi, c'est vrai. Regardez! Regardez!

Il éclata de rire. Un ménage noir de douaniers était suivi de près par une jeune bonne de race blanche à qui la dame nègre remit un nouveau paquet.

« C'est le siècle où les personnes ne sont plus jugées que suivant leur valeur personnelle et non sur la couleur de leur peau, et la dose de noblesse contenue dans leur sang. »

Rue Bab-El-Oued, Hadj Zoubir suivait Salem fier enfin d'être devant son maître. Cette fierté ne dura qu'un instant; sentant sa position ridicule, il s'arrangea pour ne plus jamais prendre les devants. L'état d'âme désordonné de Salem amusait sans cesse Hadj Zoubir.

— Sidi!... Sidi!... appela l'esclave près de l'église de Bab-el-Oued, avez-vous vu le savetier Mouloud?

L'homme que montrait Salem retourna une tête enturbannée, sourit, mais ne s'arrêta pas; comme tout le monde, il était pressé et comptait la journée à la minute. C'était en effet un savetier, puisqu'il portait des boulghas jaunes et rouges dans son tablier. S'appelait-il Mouloud, ce blaghdji, comme son sosie parfait qui vivait il y a bien plus de deux cents ans? Le costume était absolument identique; même taille; même cicatrice au même endroit sur le front.

« Dieu! pensa Hadj Zoubir. On en revient alors? S'il ne s'appelait pas Mouloud comme l'autre, il n'aurait pas souri à Salem lorsqu'il a entendu prononcer son nom. Il ne doit pas avoir conscience de sa vie passée avant la résurrection. C'est une faveur qu'Allah ne réserve peut-être qu'à ses savants... Jusqu'au costume! C'est trop fort! »

Un dimanche, Mustapha accompagna les deux inconnus en promenade. Il leur montra l'immense Jardin d'Essai et divers autres jardins publics.

— Qui a organisé ces beaux jardins, sidi Mustapha?

— L'Etat et la Commune; ils appartiennent à chacun de nous tous.

Pour mériter cette confiance, Zoubir avait eu recours à un mensonge. Il avait annoncé à Mustapha qu'il était originaire du sud de Marrakech et s'était empressé de déclarer qu'au Maroc la France avait déjà beaucoup fait. L'affable cicerone fit visiter la Casbah, où Hadj Zoubir retrouva intacts divers souvenirs.

Le savant observa que le culte des marabouts persistait. Mustapha lui indiqua que certains Européens et des Juifs partageaient avec les Musulmans l'adoration et la crainte des santons de l'Islam.

Hadj Zoubir fut mené à El-Aioun où des négresses, le mercredi, recevaient près de la mer les offrandes des fidèles juifs, chrétiens et musulmans. Il assista même au sacrifice d'un bouc offert par une Italienne dont le fils

était en mer, très loin. Salem dormait enfin tout en marchant, c'est-à-dire que, sûr qu'il rêvait, il observait le silence tant de fois conseillé.

Notre savant fut conduit à Notre-Dame d'Afrique, monument chrétien où il vit avec surprise des Musulmanes apporter des cierges à la sainte chapelle.

Il comprit que, l'Etat étant laïque, le peuple était libre de croire ou de nier et il se souvint du principe islamique ignoré du temps des Janissaires : « Point de contrainte en religion (17. » Liberté entière. Lorsque Hadj Zoubir passa rue de la Marine, il entra dans la Grande Mosquée et la trouva plus belle que jamais, blanche comme le plus blanc des pigeons de son palais. Il n'admira pas moins la cathédrale et rendit visite à la synagogue de la place du Rabbin-Bloch.

Il supplia Allah de faire que seule la croyance en Dieu persistât dans le bien de l'humanité et de l'ordre.

Il saluait depuis deux jours le drapeau français partout où il le voyait flotter.

« Mon pays connaît enfin la sécurité et la justice! Nos pachas criminels et nos émirs bourreaux ont enfin cédé la place à une nation généreuse, chevaleresque, civilisée. France, tu es l'Islam, un Islam moins la foi. Mais qu'importe! Si la foi est au service de la justice et de la vérité, jamais la Vérité ne devrait plier les genoux devant la foi! Car Notre-Seigneur Mohammed (18) dit :

Un gouvernement durera sans croyance, mais avec la justice, et sera perdu malgré la foi s'il se jette dans l'erreur (19).

» Tant pis pour nos émirs sanguinaires et nos pachas féroces qui se livraient par cupidité aux exactions les plus honteuses, qui faisaient prendre nos jeunes filles de vive force pour leurs plaisirs bestiaux. La vente des

(17) La Ikraha Fi Ed-Dine.
(18) Mahomet.
(19) Textuellement : « Il durera sans la foi et non dans l'erreur. »

fonctions publiques aux enchères privées mène avec la rapidité de l'éclair une nation à la déconfiture et un peuple à la décadence. Ils étaient maîtres absolus du budget. Seule la force de l'ennemi voisin les détrônait. »

— Avez-vous terminé votre prière, sidi? demanda Salem impatienté, en passant brusquement pour la troisième fois sa tête par la porte de la chambre d'hôtel.

— J'ai fini de penser, mon enfant, puisque tu as interrompu le cours des idées.

— La femme blanche au tablier blanc, celle qui s'occupe de notre asile vous demande.

Zoubir fit entrer.

— On demande monsieur, en bas, au téléphone.

Elle fit heureusement des gestes. C'était une Espagnole qui ne parlait jamais sans prendre ses auditeurs pour des sourds. Zoubir descendit le large escalier de marbre entre deux haies vertes. Salem le suivit, car il craignait toujours pour la vie de son maître en ce monde diabolique où il rêvait tout en se sentant vivre. Au rez-de-chaussée un interprète arabe attendait deux Anglaises. Il montra la manière de se servir de l'appareil pour parler à des personnes éloignées.

— Ne portez pas ça à vos lèvres! intervint le nègre en brisant une glace. On veut vous tuer.

C'était Mustapha Zoubir rencontré au cinéma qui invitait à son tour Hadj Zoubir à un dîner intime chez lui, dans une villa, rue de Darwin.

— Voulez-vous m'apprendre, sidi, à parler à Satan? Il me tarde de le voir. J'ai quelque chose d'urgent à lui demander.

— Voudrais-tu recevoir ici Mebarka?

— Il n'y a plus beaucoup de nègres à Alger. Comme vous, comme toute le monde, hélas! je voudrais devenir blanc pour me marier avec la femme qui fait nos chambres. La nuit d'hier, en rêve toujours, nous nous sommes embrassés.

— A l'aide de cet instrument, on peut causer avec un nombre infini de personnages. Parler au Créateur ou à son ennemi inlassable au moyen de ceci, défense d'y compter.

Maria Molina l'Andalouse ne se fâcha point lorsque Salem raconta à haute voix, selon son habitude, le rêve d'amour que traduisit à la belle femme l'interprète polyglotte.

— Calme-toi, lui dit-elle souriante dans une langue qui n'avait rien de castillan. Je me ferai noire pour mieux te plaire. Il y a assez de cirage à la maison.

Zoubir et son ami noir assistèrent à un concert de T. S. F., meilleur que celui, inattendu et surprenant, subi dans la grotte.

— Sans fil! s'opposa Salem, mais ils doivent crier plus fort que tous les sifflements de leurs machines, alors!

— On communique même l'image d'une personne de très loin et sans fil, annonça Mustapha.

— Pour voir de si loin, émit le nègre, ils n'ont qu'à agrandir leurs yeux! Quand j'étais jeune, je reconnaissais sidi sur sa mule à perte de vue et sans peine et sans faire comme ceci :

Les deux index plus bas que les paupières, il tira vers la bouche tant qu'il put.

Après le dessert, Hadj Zoubir leva les mains au ciel pour la bénédiction de l'hôte, de Zoubida et de Zehour qui s'étaient mises à la même table que l'inconnu malgré la coutume. Cette habitude de prier après les repas existe encore dans le département d'Oran, sans que jamais les femmes se mettent à table avec des hôtes étrangers. Le savant était ravi, et Salem penaud gardait close sa bouche. Il pensait à Maria Molina et non plus à Mebarka. Mustapha, Zoubida et Zehour levèrent leurs mains avec Hadj Zoubir, par politesse. Les deux Musulmanes éman-

cipées portaient leurs jolis costumes des filles de l'Orient: deux fées. Hadj Zoubir termina ainsi :

— Fais, Allah Tout-Puissant, que la France, cette nation d'ordre et de paix, de générosité et de sciences, reste en ce pays pour l'éternité! Fais que tous mes frères la comprennent et la chérissent, puisqu'elle admet l'Islam et le vénère! Islam rayonnant, Islam universel, ta meilleure amie est la France; gloire à toi, gloire à elle, amin!

Mme Mustapha entra la première au salon où se trouvait un radiateur et un gramophone sans pavillon; les deux appareils étaient actionnés par l'électricité. On prit du thé préparé par Zehour dans un samovar en cuivre qui faisait partie des meubles de la pièce. Hadj Zoubir et Mustapha fumèrent deux narguilés parfumés.

— Il fait plus chaud, ici! constata Salem dont la langue vibrait depuis un instant.

Zoubida montra le radiateur.

— Où est le bois? Où mettez-vous le charbon?

Mustapha éteignit. Salem vit sa crédulité diminuer encore. Il se refroidit plus vite que l'appareil de chauffage et se replongea dans l'idée du sommeil. Elle était si reposante; Hadj Zoubir était émerveillé. A l'hôtel il n'y avait que le chauffage central. Il conclut :

— Vous devez tous ces progrès à la sécurité et à la patience, mon ami.

— Je préfère le charbon, annonça néanmoins Salem.

— Parce que tu ne crains pas de te salir, plaisanta le maître.

A voix basse, Zoubida recommanda à sa fille Zehour de faire jouer le gramophone. Mustapha fit sortir ses hôtes sur la terrasse. On dominait Alger embrasé la nuit. Dans le jardin de l'infini, le ciel, les étoiles scintillantes vivaient par milliers. Hadj Zoubir contemplai' L'un était le miroir de l'autre : le ciel ou la capitale. De lumières vertes et rouges, bleues et jaunes s'allumaient et s'éteignaient dans le port qui s'apprêtait à dormir

d'un seul œil. D'autres, blanches ou bleutées, couraient à la surface de la mer ou sur les boulevards. Le dôme et le minaret d'une mosquée étaient illuminés. Un incendie respectait leurs formes. Alger rutilait, pleine de vie. Le scintillement de toute une montagne. — El Djezaïr, — faisait palpiter le cœur du vieux revenant. Il faisait doux. Le jardin embaumait l'air par les fleurs des citronniers. Mustapha tourna un interrupteur : voici les orangers surchargés de lampions rouges.

Pendant qu'on rentrait de la terrasse, un dialogue comique se fit entendre en arabe. C'était le gramophone. Mustapha, sa femme et leur fille étaient assis, silencieux, sur un divan et les deux invités surveillaient leurs lèvres. Aucune bouche ne remuait dans le salon et deux personnes parlaient distinctement. L'appareil se trouvait dans un coin de mur.

— Qu'en penses-tu, Salem, interrogea Zoubir qui venait de repérer l'endroit d'où venait le son.

— Un rien vous embarrasse, sidi. Le diable à qui vous parliez à l'hôtel continue sa conversation insupportable avec son frère, pour nous amuser; ce n'est pas malin.

— Et comment t'es-tu expliqué les voitures qui courent si vite et sans chevaux?

— Sans chevaux? Pour se rire de notre surprise, tous les habitants d'Alger se mettent derrière les voitures et soufflent. J'ai d'ailleurs froid, tellement ils font du vent!

— Nous avons croisé des dizaines d'autres autos, mon ami!

— Nous montions la côte et elles descendaient la pente!

Le lendemain, Zoubir prit un taxi et emmena Salem avec lui. Zoubir indiqua la forêt de Baïnem pour rechercher l'endroit où se trouvait sa propriété. Chemin faisant il méditait : « Que de maisons hautes de cinq étages et plus! Pauvres locataires! Mais non; c'est pour eux les jardins publics et le merveilleux boulevard que voici,

qui longe la mer et où viennent mourir les vagues. Et le vaste Jardin d'Essai où il fait bon l'été dans les allées obscures, il est aussi pour eux! Le dimanche, ils vont se promener dans la banlieue couverte de magnifiques villas et de jardins splendides aux fleurs paradisiaques. »

Ils longeaient le boulevard Pitolet, unique au monde, côtoyaient la mer de saphir qui scintillait sous le soleil. Le chauffeur, un indigène, avait reçu l'ordre de ralentir pour permettre de jouir encore une fois du panorama.

Deux gendarmes, l'un français, l'autre arabe, suivaient sur leurs chevaux deux individus. L'auto stoppa. Zoubir en sortit pour savoir ce que c'était. Le gendarme indigène eut la complaisance d'expliquer les délits : un maraudeur algérien et un vagabond étranger.

— Reposez-vous un peu, ordonna le policier militaire au képi.

Le vagabond et le maraudeur firent halte. Le policier en chéchia demanda alors à sidi Zoubir d'où il venait.

— De Marrakech, mon ami, prononça le vieil homme sans se démonter.

Fallait-il demander ses papiers à ce Marocain? Bah! Ce n'était pas nécessaire; la physionomie du cheikh n'avait rien de celles des malfaiteurs. Un pacha du sud. Son esclave noir l'accompagnait d'ailleurs. Si Zoubir avait prévu l'existence de la formalité du passeport, il aurait pris ses précautions. Il n'aurait pas dit qu'il venait de l'Empire de S. M. Moulay Mohammed, mais du sud-oranais. Pourquoi diable arrêter des gendarmes, Hadj Zoubir? L'orage passa, insoupçonné. L'auto s'ébranla, Salem était muet. Il comprenait de moins en moins et admirait de plus en plus. Il faillit répondre au gendarme :

— Va demander à ta mère d'où elle est venue. Maudite soit la religion de tes parents (20) ! Nous sommes arrivés de l'autre monde. Nous dormons. Nous rêvons.

(20) Inâl Dine Oualdik.

Un garde-champêtre en képi se montra dans un tournant. Il fit signe. Le chauffeur donna un coup de frein et salua.

— C'est lui, s'exclama le gardien de la paix. On vous tient, mon ami!

Marius le Marseillais n'était que terrassier quand il avait pardonné. Il est garde-champêtre à la Pointe Pescade.

— Vos nom, prénoms, âge, qualité, domicile et plus vite que ça, hé!

— Au Maroc, s'interposa le chauffeur, le nom patronymique n'existe pas, monsieur le garde!

— Refus de donner son nom et vagabondage et maraudage depuis quelque temps dans la commune de Saint-Eugène, et ce, sans motif plausible. Allez, suivez-moi! C'est la loi qui parle, sapristi!

— Que voulez-vous? demanda Zoubir en arabe.

Le garde empêcha le chauffeur de traduire en lui mettant la main sur la bouche et parla comme l'aurait fait le chauffeur indigène, en sabir de Bab-el-Oued. Zoubir comprit peu de chose, mais Salem sauta sur Marius et tenta de l'étrangler.

— Rébellion!... Rébellion! s'égosillait l'inoffensif agent de la force publique.

Salem était décidé de le tuer. Son maître s'improvisa aussitôt interprète et lui traduisit le mot : Rébellion

— Il te demande pardon, Salem! Pardonne ou c'est le feu de l'enfer qui t'attend.

Le chauffeur conseilla de suivre le représentant de l'autorité. Il alla chercher un gardien pour l'auto pendant que Marius ajoutait soigneusement le nouveau délit sur un carnet aussi neuf que l'uniforme aux palmes luisantes.

— A nous, maintenant, s'exclama-t-il victorieux.

Il essuya trois fois ses yeux. Le chauffeur revint, suivi d'un jeune homme aux pieds nus qui grelottait de fièvre.

— Où sont-ils, demanda l'automobiliste ébahi.

— Dans la voiture, répondit le brave Marius.

— Rien.

— Au-dessous, alors!

— Rien.

— Au-dessus!

— Ils m'ont volé ma course, les bandits!

Marius questionna :

— Combien?

— Cent francs y compris le retour, non compris le pourboire.

Marius s'arma à nouveau de son carnet et y inscrivit en belle ronde, textuellement :

Volle dune coursse d'otomobil sens francs.

Il ajouta la dernière lettre avec un soin méticuleux pour faire voir au maire qu'il n'était pas allé inutilement en classe. Il négligea de prendre le nom du chauffeur et le numéro du taxi. Chez lui, il mit trois jours pour rédiger le signalement de « l'individut blan et l'individut noire qui refusaire de donnait leur nom, sela en rapport de fasillitté les recherche ». Il fit si vite qu'il oublia l's cette fois.

Le chauffeur retourna bredouille. Arrivé au garage pour rendre compte de sa mésaventure à ses chefs, il trouva la djebira sous la banquette. Le commissaire de police du quartier de la Place du Gouvernement à Alger ne reçut qu'une plainte : celle de l'hôtelier. Les journaux eurent un fait-divers de plus. Mustapha et Zoubida regrettèrent d'avoir fait bon accueil à deux dangereux voleurs. Zoubida et Zehour vérifièrent leurs bijoux.

Sidi Zoubir et Salem, ayant terminé leur instruction, furent rappelés aussi mystérieusement que les jours de leur mort et de leur résurrection.

Les journaux rapportent souvent des faits incroyables. Les spirites ont raison de croire aux revenants, mais les

Grecs étaient convaincus à tort que la mort avait pris à jamais la voix pleine de grâce des immortelles sirènes.

Zoubir et Salem firent une prière dans les airs avant de laisser deux cadavres. Elle fut rapportée la nuit, à Saint-Eugène, par l'ouragan et les vagues en furie.

« Allah généreux, tes adorateurs n'implorent plus de ton omniscience que la réalisation de deux vœux : Le maintien de la civilisation en Algérie jusqu'au Jour Dernier, et un autre voyage instructif dans un siècle. »

Salem répéta chaque mot sans chercher à comprendre, puisqu'il priait.

Pourquoi raconter tout ce qui leur arriva entre le moment où le garde verbalisait et celui où l'aéroplane Alger-La Mecque qui les emportait vers le soleil levant plongea corps et biens dans l'onde des sirènes ressuscitées? Les deux pilotes s'étaient endormis dans l'extase. Salem dansait avec frénésie, croyant voir Mebarka à sa droite et Maria à sa gauche.

Le vieux philosophe Hadj Zoubir était dans cet état léthargique qu'éprouvent les fumeurs de kif.

Les quatre voyageurs ne sentirent aucune douleur; ils passèrent de cette vie dans l'autre, captifs des chants doux et berceurs de l'Orient rose.

L'horizon était tout flammes. Il y avait du bleu marin, du blanc pur et même du rouge vermeil.

ABDELKADER FIKRI.

POÈMES NÈGRES

—

RITOURNELLE

La vieille à l'eau
mit tremper son manioc;
un pêcheur, qui l'y vit,
l'en retira, pour le manger.
Et la vieille de dire :
« Voyez donc ce qu'a fait le pêcheur :
il a convoité le manioc d'une vieille,
le manioc que j'avais mis macérer dans l'eau. »
Mais le pêcheur lui dit :
« Prends ces poissons, bonne vieille,
prends, pour te dédommager,
ces poissons que j'ai pêchés. »

Elle les prit et s'en alla chez elle,
les mit boucaner sur le feu,
puis les étendit sur une claie
au soleil.
Au soleil les poules les becquetèrent.
Et la vieille de dire :
« Voyez donc ce que font les poules :
elles ont convoité les poissons
que m'avait donnés le pêcheur,
le pêcheur qui a pris mon manioc,
mon manioc que j'avais mis dans l'eau! »
Mais les poules lui répondirent :
« Prends à nos queues
des plumes de poule! »
Et la vieille tira un peu de leurs plumes
et s'en alla devant elle.

Devant elle rencontra Tshilumbiza.
« Eh! Tshilumbiza, que fais-tu là?
Est-ce donc avec des brins de chiendent
qu'on aile ses flèches?
Mon ami, prends donc ces plumes
et ne fais plus les gens se moquer de toi! »
Tshilumbiza prit les plumes
et les ajusta au bout de ses flèches.
Alors la vieille de dire, chantant :
« Voyez donc ce qu'a fait Tshilumbiza :
Il a désiré mes plumes,
les plumes que m'avaient données les poules,
les poules qui ont becqueté mes poissons,
poissons que m'avait donnés le pêcheur! »
L'entendant ainsi parler,
Tshilumbiza, tout confus, lui donna...
Ah! que lui donna-t-il donc?
Son herminette, pardi!
avec laquelle il sculptait ses flèches.

Elle prit l'herminette et partit,
la vieille,
et plus loin rencontra Popwa, le pic-bois,
qui en était à piqueter l'arbre
et pic! et toc! pic, pic, à frapper
l'arbre de son gros bec et toc, toc!
« Popwa! » dit la vieille en riant.
L'oiseau se retourna, interdit.
« Eh! que fais-je donc de si drôle? » dit-il.
« — Ah! pauvre innocent,
n'est-ce point avec ton bec
que tu frappes ainsi les arbres? »
« — Mais je fais ce qu'a fait mon père,
avant moi, et, avant lui, son père! »
Et la vieille, en riant de nouveau :
« Prends donc cette herminette, dit-elle,
et épargne la corne de ton bec. »
Popwa, le pic-bois, prit l'herminette
et se mit à frapper l'arbre;

l'arbre était dur, l'herminette cassa.
Et la vieille de chanter :
« Il a désiré, le pivert, l'herminette
que m'avait donnée Tshilumbiza,
Tshilumbiza à qui j'offris des plumes,
les plumes de poules pour empenner
ses flèches! »
L'oiseau se dit : « Offrons aussi nos plumes. »
« — Nenny, dit la vieille, je n'en veux plus. »

Alors le pivert donna du miel :
avec le miel la vieille, allant,
rencontra une femme,
occupée à nourrir son enfant
avec du gravier.
« Que lui donnez-vous donc à manger? »
dit la vieille. — « Du gravier », répondit-elle.
« — Prends ce miel, dit la vagabonde,
Que mon petit-fils ne mange que cela! »
Mais quand l'enfant l'eut tout mangé,
la vieille se mit à pleurer :
« Où est donc mon miel, mon miel,
mon miel que m'avait donné Popwa? »

Mais la femme lui donna de l'huile,
avec quoi s'en alla la vieille.
Rencontra une termitière
toute creuse, toute crevassée.
La vieille, prise de pitié de cela,
dit à la termitière : « Pourquoi
es-tu ainsi? plus desséchée que moi? »
Mais la termitière ne répondit point,
la vieille de son huile l'oignit,
de l'huile que lui donna
la mère d'enfant qui désira le miel,
le miel qu'avait donné le pic-bois,
le pic-bois qui avait cassé l'herminette,
l'herminette du sculpteur de flèches
qui désirait les plumes.

Sans rien dire, la termitière
fit germer, dans ses cavités,
des champignons, tout parfumés,
que la vieille, aussitôt, cueillit
et partit, emportant dans son pagne.
Partant, rencontra, dans les champs,
un buffle beuglant bufflement.
« Eh! buffle, que fais-tu là? » lui dit-elle.
« — Je mange », gémit l'animal.
« — Et que manges-tu? » — « Du lio. »
« — Du lio! dit la vieille, que c'est amer! »
Et elle lui donna ses champignons.

En échange, le buffle lui donna sa queue,
dont la vieille fit un chasse-mouche.
S'en allant avec le chasse-mouche,
rencontra une lavandière
qui lavait son pagne à la fontaine.
« Eh! lavandière, dit la vieille,
Que ne protèges-tu ton derrière nu?
Les mouches y volent, les mouches le piquent... »
Et, joyeusement, de son chasse-mouche
elle chassa les mouches.

La lavandière si contente était
qu'elle se retourna, disant :
« Hélas! que ferais-je bien pour toi,
qui m'as si bellement
chassé les mouches? »
Elle lui donna du sorgho
qu'elle avait là dans son grenier,
Elle lui donna du sorgho,
un plein grand panier.

Partit la vieille avec son sorgho
dans la forêt, le long du ruisseau.
Les oiseaux y faisaient ramage
et, à l'orée, les pintades picoraient
des petites pierres.
La vieille encore se mit à rire.

« Est-ce donc, dit-elle, des pierrettes
que doivent manger les pintades?
Non, c'est du sorgho, que voici. »
Et elle leur en donna.

Tandis qu'elles le mangeaient, la vieille :
« Voyez donc ce que font les pintades.
Elles mangent tout mon sorgho,
le sorgho que m'a donné la lavandière
dont j'ai esmouché le derrière;
le derrière est beau de la lavandière
que j'esmouchais avec le chasse-mouche!
Or donc, pintades, qu'allez-vous me donner,
en échange de mon sorgho? »
Mais les pintades répondirent :
« Nous n'avons rien,
rien que tu n'aies déjà reçu.
Et ton sorgho nous l'avons tout mangé...è
Tsheke tsheke! tuakutumine! è... »

Alors la vieille toute ridée, toute ratatinée,
se mit à pleurer et à dire :
« Vous avez tout avalé, tout mangé,
et je n'ai plus rien, rien de ce que j'avais reçu.
Je n'ai plus que moi-même
à quoi je puisse demeurer attachée.
Or donc, à quoi bon m'attarder? »

La mort passant par là lui dit :
« Vite cache-moi! je suis pourchassée! »
Et la vieille ouvrit sa bouche.
La mort la prit toute...
et l'emporta dans son village.
Et l'on ne l'entendit plus chanter.

—

MULUNGU QUI TAILLAIT LES PIROGUES

J'étais allée dans la forêt,
moi, fille inquiète d'amour,

dans la forêt, avec un petit arc,
pour tirer des tourterelles.

J'ai décoché ma flèche,
non loin du creux
où coule le ruisseau.
Ma première flèche a frappé une pierre.

Je m'accrochai le pagne
aux épines des palmes de codi;
ma première a touché une pierre,
ma seconde a frappé un arbre.

L'arbre a laissé choir un pleur,
un pleur de sa sève blanche;
ma seconde a touché un arbre,
mais ma troisième a blessé mon ami...

Ma troisième a touché mon ami.
Oh, eyo tololo, eyo, oh!
Dans le cœur je l'ai touché.
Mon ami s'est évanoui, eyo!

Au village, on l'a rapporté,
rapporté sur un lit de feuilles;
le lit de feuilles était sur un brancard.
C'est ainsi qu'on l'a rapporté.

La mère, en voyant le cortège,
en voyant venir le cortège,
a demandé : « Qui porte-t-on là? »
Et en l'apprenant, elle s'est affaissée.

« Je n'avais enfanté qu'un seul fils.
On lui a lancé une flèche
et le voilà déjà mort.
Maudit soit qui l'a lancée! »

« Hélas, c'est moi, c'est moi, ma mère,
c'est moi qui l'ai tué,
ton fils, MULUNGU a MBAYE.
Hélas, c'est moi, dont il était l'ami! »

« Ah! c'est toi, dit-elle, qui l'as tué?
Ah! c'est toi? » Et, me tendant un fruit :
« Prends-le et va le manger,
va le manger, et si tu l'aimais...

« Et si tu l'aimais, suis-le. »
Voilà ce que m'a dit la mère.
J'ai pris le fruit, oh! ce fruit!...
Ce fruit que tu as cueilli,

Je l'ai mangé, tout entier,
malgré son amertume,
tout entier, je l'ai avalé,
ce fruit de mort que tu as cueilli...

Crapauds, grenouilles, loutres,
revenez à la surface de l'eau,
ne fuyez pas un fantôme :
Nous avions le même désir d'aimer.

Revenez à la surface de l'eau,
loutres, demeurez sur la rive,
je ne vous veux pas de mal :
Kamwadi, je vais mourir!

Du mal, pourquoi vous en ferais-je?
En mon corps déjà s'éteint la vie
et mon cœur brûle encore
pour celui qui n'est plus!

Et toi, rivière, à qui je me donne,
ne me repousse pas, rivière,
ne tourne pas contre moi les flots,
ni contre moi ton courant.

Hélas! tout est contre moi,
jusqu'à ces pieux, cachés,
auxquels on attache les pirogues,
jusqu'à ces pieux qui m'accrochent!

Oh! que ce clair de lune,
qu'autrefois j'aimais tant,

me devient, tout à coup, odieux,
ce clair de lune que j'aimais.

Ce n'est plus sa caresse,
qui me pénétrait autrefois,
qui me touche, mais son regard,
son regard de lune indiscrète.

Pourquoi projettes-tu sur le sol
l'ombre désolée d'une pauvre amante?
Pourquoi la dépouilles-tu
à ses propres regards?

Mon pied fait craquer les feuilles mortes,
et j'ai peur : feuilles, silence.
Mon cœur bat à se briser,
feuilles, laissez-moi mourir en paix!

J'erre seule, ici, où jamais
je n'eusse osé, naguère, venir,
à pareille heure. Ah! bons génies,
rendez efficace le poison!

A quoi bon lui survivre?
Ma solitude est sans tendresse,
mon cœur est vide, comme la coque,
qu'a délaissée la cigale!

Mon ami était MULUNGU,
MULUNGU *qui taillait les pirogues*
comme n'en taille point
homme qui vive, hunge yo!

Hunge, yo, hunge yo, eyo hunge, yo!
Dans la forêt j'étais allée,
dans la forêt avec un petit arc
pour tirer des tourterelles.

J'entends, au village, battre les tams-tams.
Ils dansent, là-bas, au clair de lune.
Et j'erre, ici, seule, sans même
un bâton, comme compagnon.

O vous, vagues, vagues de dessous,
Ne repoussez pas celle
qui vient à vous, ointe et parée
comme une épouse!

Et vous, grenouilles, revenez,
revenez, loutres, à la surface,
ne fuyez pas un fantôme :
Un même désir d'aimer nous mène!

OLIVIER DE BOUVEIGNES.

LA MÉCONNUE

Les poètes qui savent n'écouter que l'exigeante voix, sans aucun souci des argents et des honneurs, ceux qui savent se vouer à la seule gloire, un jour vient où elle se voue à eux aussi. Cécile Sauvage était en droit de l'attendre. Et voici cette gloire qui arrive, plus tôt même qu'on n'osait l'espérer.

Maurice Beaubourg a eu raison de dire au début de son étude que *Tandis que la Terre tourne* et *le Vallon* n'avaient eu, « toute la vie de la pauvre Cécile, aucun succès ». A peu près aucun. Elle ne se plaignit guère. Elle était de ceux qui trouvent plus beau de mériter le succès que de l'obtenir. Mais sentant qu'elle le méritait, et parce qu'elle avait un charmant besoin d'amitié, elle aurait aimé l'obtenir aussi.

Tout de même il ne faudrait pas qu'à présent il vînt se mal poser. Maurice Beaubourg me reproche d'avoir été injuste pour *Tandis que la Terre tourne*. Injuste? J'ai dit y trouver quelque peu de ce mauvais goût familier qu'une mère de vingt ans peut mettre dans les propos qu'elle tient à son nourrisson.

> Te voilà mon petit amant,
> Sur le grand lit de ta maman.
> Tu gambades, tu te trémousses,
> Tu jettes des ruades douces...

Le livre m'a semblé parfois soumis à des influences et cédant même un peu aux modes de son époque. (Ce qui fit précisément qu'on en dit quelque bien alors.)

Donc, Maurice Beaubourg me taxe d'injustice. Mais quand je l'entends dire qu'il préfère *de loin, de très loin*, ce premier recueil au second, je m'inquiète. J'ai peur qu'il n'entraîne le public sur une fausse voie et n'ouvre pas le chemin par lequel les lecteurs de ce siècle doivent venir à Cécile Sauvage. Son originalité vraie, et sa vraie gloire, c'est dans *le Vallon* que l'avenir les trouvera sans aucun doute. Et de loin, de très loin, je préfère le second recueil au premier.

Mais d'abord, pourquoi Maurice Beaubourg les déclare-t-il « si contradictoires, presque ennemis »?

Quand retombe son allégresse bondissante, et c'est bien souvent, *Tandis que la Terre tourne* parle déjà comme parleront les poèmes du *Vallon*.

> Je marchais. L'agneau gras pesait à mes bras frêles.
> Je ne sais quel regret me mit les yeux en pleurs
> Ni quel émoi me vint de ce cœur sur mon cœur,
> Mais soudain j'ai senti que mon âme était seule...

C'est dans l'*Enchantement lunaire* qui finit par :

> Et l'ombre peu à peu devenait plus obscure.

Le poème qui commence par *Arrête, Mélita,* comment se conclut-il?

> Je viens te rappeler la dette du tombeau,
> Arrête : ton squelette est sculpté sous ta peau.

Fuite d'Automne montre « le pauvre corps courbé dans son châle d'hiver », et l'âme, « servante modeste avec un tablier », trottinant en retenant un sanglot dans les chambres amères où la nuit tombe.

Et *le Caveau...* Presque tous ces poèmes de soleil sont bien près, — avant Valéry — d'accuser le soleil qui met « une ombre d'or sur nos charniers humains ». Oui, c'est déjà :

> Soleil, soleil, faute éclatante,
> Toi qui masques la mort, soleil!

Que Maurice Beaubourg reprenne *Tandis que la Terre tourne* après *le Vallon,* qu'il lui oppose absolument : il y retrouvera, sous les rayons à mille atomes irisés et les jeux d'un or éblouissant, la même vision enchantée et désespérée de l'univers. Elle est seulement moins formée, moins mise en lumière, masquée au contraire par cette lumière de plein été méditerranéen.

Aussi c'est une erreur de croire que quelque blessure secrète s'est produite alors dans l'âme de Cécile Sauvage. Maurice Beaubourg se demande ce qui est advenu au cours des trois ou quatre années d'Ambert pour qu'elle ait été soudain noyée de mélancolie. Et il ne peut s'empêcher de penser qu'il faudrait chercher une explication dans quelque cause précise: « cause morale sans doute... »

Comme les choses sont à la fois plus simples, plus complexes! *Le Vallon* le dit assez. Pas d'histoires, mais l'histoire de l'être profond sur des incidents imperceptibles. Dès le premier recueil, on pouvait sentir une mélancolie qu'elle avait connue toute petite fille.

J'allais dans le chemin des vignes
Pleurer sur les jours et sur moi...

D'ailleurs, ses tristesses se mariaient bien, comme en elle sa race de Wallonie et sa race de Provence, avec la gaîté la plus malicieuse, la plus vive. Je me rappelle, dans la petite salle qui dominait d'un peu loin la route de Valeyre, comme elle riait parfois, avec un cœur d'enfant, en rapportant les faits et gestes de tels originaux de province connus à Digne jadis, ou quelque naïveté délicieuse de sa grosse femme de ménage.

On serait trompé de prendre *le Vallon* pour un livre sombre. Il est pareil à ces matins en Livradois, quand les chênes n'ont encore que des pousses blondes sous le soleil glissant derrière le brouillard comme une lune hâtive; et l'allégresse, alors, assise sous un bouleau échange son cœur contre celui de sa sœur la mélancolie.

Ah! ne me croyez pas pleureuse,
Je suis sereine sous le jour
Comme dans l'herbe qu'elle creuse
Une source à l'eau de velours.
Je reflète avec un temps sombre
Les nuages et l'arbre noir,
Mais j'aime mon silence et l'ombre
Qui s'incline sur mon miroir.

La détresse apparaît parfois. Ce qu'il faut voir, c'est que cette détresse n'est pas l'effet d'une crise, mais chose de nature : la lamentation même sur la destinée humaine qu'une pauvre santé, — surtout après sa seconde maternité en 1912, — fait mieux voir dans son jour désolant à « la pauvre Cécile ». Elle aimait la solitude et le silence; elle aima même par accès le découragement. Ses lettres à son mari le disent plus précisément encore que ses vers : au temps de *Tandis que la Terre tourne*, elle était déjà l'inspirée du *Vallon*.

Elle écrivait dès 1906 à Pierre Messiaen :

...Ma sensibilité fait qu'il y a en moi de l'escargot, du cloporte qui grelote et du hérisson amer; mais en revanche elle fait aussi de moi, quand c'est le temps du soleil, l'eau gazouilleuse, l'herbe douce et le lézard de béatitude..

Et un peu après, ceci qui semble déjà sa chanson :

Pourquoi y a-t-il des jours où l'amour est à ce point voilé qu'on le prendrait pour un fantôme du bonheur qui glisse sur les monts comme une nuée? Je ne suis pas triste, je suis comme la belle au Bois dormant.

De Digne, le 14 juin 1907 :

...Ce soir, je suis triste, sottement triste, triste de tout, des rosiers qui défleurissent, de la terre toujours pareille, de l'heure qui sonne au lycée, des voix de petits enfants qui m'arrivent joyeuses, petits enfants heureux parce qu'ils ne savent pas encore mesurer le passé, qu'ils n'envisagent pas l'avenir et sont tout entiers à la bonté de la minute.

Il lui arrivait de se demander alors :

Pourquoi suis-je née si sauvage, si farouche, avec l'instinct d'une bête fauve qui ne respire à l'aise que dans la solitude de son terrier?

Et elle disait cette parole que nous pouvons nous répéter maintenant en lui prêtant une portée plus longue :

Je sens de plus en plus que je ne suis faite que pour la montagne.

Dès mars 1909, sa santé semble atteinte :

Peut-être aurais-je besoin de me fortifier beaucoup pour pouvoir penser comme autrefois. Je sens parfois une torpeur invincible. Tu ne peux savoir ce que c'est que d'être débilitée...

De Grenoble le 10 avril 1912, à son mari, toujours :

Je ne songe pas à des vers, du moins en ce moment, je songe à toi, et la moindre allusion à toi, à ton isolement passager me fait monter les larmes aux yeux. J'avale tout cela à la dérobée et je parle de choses indifférentes. Du rêve, de la poésie, je crois que je ne peux en avoir que près de toi, car tu es le seul, est-ce drôle, à connaître mon vrai cœur. Tu le connais comme moi-même et peut-être mieux encore, et peut-être je connais mieux le tien que toi-même.

Toujours ce songe d'une solitude à deux, où l'on pourrait se reposer, « dormir à tout ».

Où sont les bouleaux d'antan? L'été de l'an passé à Ambert m'apparaît dans son lointain comme une oasis délicieusement voilée. Tout m'y semble heureux, calme, léger...

Moins d'une semaine après, elle écrivait :

Ambert est bien une Norvège, comme tu dis. Je repense aux longs et longs jours de brume et de neige que j'y ai vécus, collant aux fenêtres mon pauvre visage de nonne résignée et cloîtrée. Oh! comme j'y ai senti lourdement passer l'éternité! De tels pays écrasent l'âme.

Mais elle disait encore combien les bouleaux lui avaient parlé là-bas :

Je voudrais, ajoutait-elle, sortir de mon pauvre petit corps. Ne te décourage pas de ce que je te conte parfois mes peines; cela me soulage...

Ainsi comprend-on pourquoi *le Vallon* rend un son plus pur, plus pénétrant? C'est qu'il est plus authentique. C'est le chant qui monte des profondeurs de l'être, c'est sa vérité et ce qu'il avait à dire. *Tandis que la Terre tourne* était plutôt fait du dehors : un spectacle du monde, alors que *le Vallon* en est la vision transparente. Celui-là donne davantage au versificateur; celui-ci au poète.

Bien sûr nous recevons un choc, lisant ces vers de fraîcheur et de plénitude :

Levons-nous. Notre chien lape son écuelle,
Les chevaux affamés piaffent après le foin,
On entend barboter un refrain de vaisselle
Et des appels de coqs s'égosiller au loin.
Déjeunons sur le seuil de tartines miellées,
Dans notre verre en feu le soleil boit sa part...

Ou :

Le soleil comme un bœuf fume dans l'aube nue...

. . . .

L'étable est en rumeur, car la brebis agnelle...

Mais suivons-nous Maurice Beaubourg quand il cite à la suite avec la même émotion, la même admiration :

Dans sa gorge un oiseau fait trépigner des perles,

qui cède déjà trop au vocabulaire, et où la poésie va des mots aux choses, alors que dans *le Vallon,* elle descend comme un don de la vision des choses sur les mots les plus unis?

Pouvons-nous goûter avec transport comme fait Beaubourg :

L'abeille court, s'affole aux houpettes sucrées,
Trousse le jupon court des danseuses poudrées,
Vibre et semble un battant au cœur d'un clocheton,
Muse comme un amant sur un petit téton...

Ou surtout :

Quel massacre badin de vierges cachetées!

qui sent trop sans doute un temps de mousselines Liberty, de ruchés mousseux, de fanfreluches roses et mauves dont aujourd'hui nous nous accommodons assez mal.

Impossible de ne pas regarder le premier recueil comme moins original que le second. Le second sans doute aussi est soumis à des influences, — Keats et surtout Shelley, — mais à des influences que Cécile Sauvage était allée chercher elle-même, à travers les temps et les pays, non plus du moment et de la mode.

Je sais : il y a l'*Ame en bourgeon,* « ce champ insoupçonné et merveilleux qu'elle devait être la première à ouvrir ». C'est le poème de la jeune femme qui sent une vie s'éveiller en elle, le mystère de la parturition, le secret colloque de la mère et de l'enfant avant que l'enfant vienne au monde, une initiation qui éclaire l'univers. Et cette seule partie de son œuvre suffit à porter sur les années le nom de Cécile Sauvage.

Mais l'originalité du *Vallon* est une originalité plus profonde, venue de l'être même qui chante, non du thème qu'il a rencontré. Le poète de *l'Ame en bourgeon* a sa voix bien à lui, ample, fraîche et sonore. Cependant ses accents montent dans le même climat que ceux des Muses dionysiaques de 1905. Une sorte de folie poétique et prophétique, dit Maurice Beaubourg. Trop emportée, peut-être, et tumultueuse, où l'expression semble un peu au delà du sentiment à exprimer.

Je sombre
D'un bonheur plus puissant que l'appel d'un printemps
Qui ferait refleurir tous les mondes des temps...

De longs poèmes bouillonnants, exaltés, qui pourraient enfler sans fin leur suite de vers colorés. Encore Cécile Sauvage n'a-t-elle pas publié ses premiers essais, ceux qui faisaient précisément que Mistral lui conseillait un chant plus contenu. Car Mistral, qui aima ses poèmes, attendait beaucoup d'elle.

Quelle erreur ce serait de ne pas mettre l'accent sur *le Vallon!* Il y a plus de dix ans, alors qu'elle vivait et que son nom ne se lisait nulle part, je signalais dans *les Jardins Sauvages* ce livre passé inaperçu de la critique. Mais ces légères et sublimes inspirations de la solitude, du crépuscule, ne chantaient encore pour personne.

Douce chanson, claire chanson,
Tu sors de mon âme elle-même,
Comme la rose hors du buisson
Penche sa pourpre qu'elle sème.
Tu nais grave comme le jour
Avec un lumineux silence
Où le rêve de ton amour
A le calme d'une eau qui pense,
Et tu rejoins si purement
Les voix de l'ombre et de la plaine
Qu'on ne distingue pas le vent
Ni les parfums de ton haleine.

Leur mélodie attendait l'heure où l'on pourrait l'entendre. Elle errait sous la lune, entre la mousse trempée de rosée et la retombante chevelure des bouleaux qui semble « faite d'une grêle ramure — où l'on aurait jeté des feuilles ». Tu croyais, a dit Francis Jammes à une jeune amie,

Que dans la poésie on parlait de ramures.

Et nous, nous avons cru que parce qu'on parlait de ramures, ce n'était pas de la poésie. En 1913, ces vers du *Vallon* étaient trop limpides, trop translucides, pour le goût du public. On les trouva incolores.

Il est bien vrai que dans ce recueil, il y a des « trous

d'air », — voir *Fumées,* voir *le Vallon* lui-même, — des musiques à demi perdues qui se défont par le milieu de l'espace. Mais la partie intitulée *Mélancolie* est tout entière admirable, une chose à part dans nos lettres.

A. A. M. Stols a bien voulu présenter de façon choisie la *Veillée de Novembre,* qui est l'histoire de Cécile Sauvage. Cet éditeur qui, suivant les grandes traditions flamandes, sait faire d'un livre un objet ayant le caractère parfait de nécessité et de beauté simple qu'ont les choses naturelles, — l'*Ernestine* de Stendhal en apporte un splendide témoignage, — devrait donner *Mélancolie.* On imprimerait sur le papier à la main que l'opiniâtre Fernand Roches réussit encore à faire fabriquer comme au XIVe siècle par des artisans-paysans; c'est dans les moulins à papier uniques au monde de ces vallons mêmes où s'enchanta Cécile Sauvage. Sous le toit qui l'a abritée durant ses années d'Ambert, il y aurait François Angeli pour illustrer ce recueil; il a merveilleusement illustré certains volumes du Pigeonnier de Forot, entre autres les *Contes* de son frère. Et ce pays de Livradois chante pour lui le chant même du *Vallon;* il n'est que de regarder ses paysages si frais, en allés un peu au-dessus du monde, dans une vapeur bleutée de mai, couleur d'innocence et de nostalgie. Un tel volume aurait une singulière unité.

Mélancolie, c'est le visage de la Muse française, la figure claire que nous aimons depuis les trouvères et Christine de Pisan, et la Pléiade; depuis Racine, et Lamartine, et Verlaine. C'est toujours cette claire figure, mais autour d'elle un air nouveau. Elle est entrée dans le domaine d'une poésie qui était encore à naître en France. Une poésie plus fine, plus bleuissante, plus perdue, mieux faite pour nous passer près du cœur et nous entraîner avec ce songe à elle nous ne savons où, hors du monde. Il faut l'avouer : la poésie anglaise s'était ouvert ce royaume où la poésie française ne pénétrait pas. Et l'on pouvait consi-

dérer avec René Boylesve que la poésie anglaise était la poésie tout court. Les pentes du siècle ont changé. Il y a eu les symbolistes, Henri de Régnier, Vielé-Griffin. Il y a eu Jammes; et les divines *Elégies* sont sans doute dans les yeux de la Muse française le premier grand reflet du royaume nouveau. Il y a eu Alain-Fournier, et d'autres témoins d'une voix moins efficace. Le débat même sur la poésie pure le dit : un pays s'est ouvert à nous. Et le *Vallon* marque précisément cette conquête, cet aboutissement.

Oui, quelle erreur de s'en tenir aux beautés plus éclatantes, plus faciles, du premier recueil et de ne pas voir que c'est le second surtout qui fait l'originalité, l'importance, la grandeur de Cécile Sauvage ! Ce serait continuer le public et la critique de 1910 et 1913, ne pas suivre « la pauvre Cécile » sur la ligne montante de son inspiration et de son art.

Je vois aujourd'hui le goût de la simplicité marié au goût du mystère et du songe. Par malheur aussi, à je ne sais quoi de brutal, de démanché, de rapide. Saura-t-on lui donner son cœur, lorsque, laissant tomber ces faux prestiges du moment, il prend son accent le plus pur?

L'Ame en bourgeon, c'est le mystère de la mère, la particulière expérience et l'enivrement d'une saison au soleil des collines. Le *Vallon*, c'est le mystère de la destinée humaine, la mélodie que tout être peut entendre lorsque le brouillard de la montagne lui fait une solitude. Mélodie mélancolique, parce que la joie habite l'instant, et que la tristesse habite la vie, mais de par delà la joie et la tristesse, mais d'une autre planète. Le *Vallon* est une date et n'est pourtant pas le livre d'une époque, parce qu'il est hors du temps comme il est hors de l'espace.

Qu'on ne parle donc pas de brisure ni de chagrin survenu pour courber le génie de Cécile Sauvage. Sa destinée est la plus harmonieuse qui se puisse. Aussi serait-il vain

d'opposer telle partie à telle autre partie de son œuvre. Il faut seulement bien voir qu'elle est allée trouvant de plus en plus son chant, sa voix, sa lumière. Elle n'a paru qu'un moment parmi nous : mais elle a su dire, de façon à être entendue longtemps, que la joie et la tristesse n'importent pas; qu'il faut passer plus outre, entrer dans le pays d'une sérénité qu'on croit désespérée, et qui n'est, — elle le sentait de plus en plus en approchant de la foi, — que la grande ombre de l'amour.

HENRI POURRAT.

LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE RUSSIE

—

I

A la base de tout l'édifice historique russe se trouvent tout d'abord les Chroniques ou plus exactement les Annales (*Liétopisi*), puis les « Chronographes (1) » et un certain nombre de recueils dans le genre des Πατερικαφ grecs, auxquels on peut adjoindre deux ou trois monographies, et enfin des récits et des notes de voyageurs et d'historiens byzantins, juifs et arabes.

Nous allons écarter résolument cette dernière catégorie de documents, parce que leur étude nous entraînerait trop loin, et nous allons nous occuper ici exclusivement des documents d'inspiration et de composition purement russe.

Les *Liétoposi,* qui nous sont parvenues en des manuscrits des XIV-XVII[e] siècles, se divisent par leur origine ou par les contrées dont elles racontent les événements, en kiéviennes, novgorodiennes, souzdaliennes, etc. Mais, en plus de cela, chaque catégorie comporte plusieurs rédactions (*izvody*) qui diffèrent les unes des autres, non seulement par la langue, le style, mais aussi par les faits dont elles font mention. Aussi les connaît-on sous des

(1) C'est ainsi qu'on nomme en Russie les encyclopédies compilatives populaires d'histoire universelle de jadis. Le premier ouvrage de ce genre fut composé en Moscovie par un érudit serbe au début du XV[e] siècle. Les « chronographes » ont été étudiés tout spécialement par A. N. Popof dans son ouvrage devenu classique : *Obsor khronografov* (Moscou, 1866-69). Cf. Jagic, *Ein Beträge zur Serbichen Analistik,* « Archiv für Slav. Phil. », 1877, II.

noms différents, tels que : version méridionale de la chronique initiale (texte d'Ipatiév et ses équivalents), version souzdalienne de la chronique initiale (texte Laurentien et ses équivalents).

Toutes ces particularités nous font penser que les Annales russes ne sont que des recueils dont les sources auxquelles elles puisèrent leurs renseignements ne nous sont connues et ne sont parvenues jusqu'à nous que d'une façon imparfaite et partielle. Cette opinion, émise pour la première fois par le savant P. Stroïéf (2), est partagée aujourd'hui par le plus grand nombre des historiographes russes.

Qui furent les premiers annalistes? Des ecclésiastiques et, en particulier, des cénobites, car, aux XI-XIIIe siècles, c'est parmi eux que se recrutaient presque uniquement les gens du savoir et de l'étude. Donc, c'est au fond des monastères, dans d'humbles cellules, qu'il faut chercher les éléments avec lesquels furent composés, plus tard, les premières chroniques.

Comment furent obtenus et rassemblés ces éléments? Tout d'abord, par des récits oraux d'événements survenus au temps jadis et des faits isolés ayant eu lieu durant la vie de l'annaliste. Tous ces récits et ces faits étaient soigneusement notés dans les marges de ces espèces de feuilles volantes qu'on appelait « les tablettes pascales » et qui servaient pour fixer, plusieurs années d'avance, la date des fêtes mobiles. Vu que le parchemin était estimé en ces temps-là au poids de l'or, les cénobites se servaient de ces tablettes pour y inscrire, en regard des années ou des mois qui y étaient mentionnés, les événements qui eurent lieu à ces dates. Et, même quand rien de saillant ne s'était produit à certaines dates, les moines trouvaient néanmoins nécessaire d'écrire tout

(2) P. M. Stroïéf (1790-1870), *Klutch k istarii gosoudarstva rossijskago* (Clef pour l'histoire de la Russie), 1836.

naïvement à côté de ce jour, de ce mois ou de cette année : « il ne s'est rien passé » ou encore : « c'était le calme » (*byst tichina*), c'est-à-dire qu'il n'y avait à cette époque ni guerre, ni massacre, ni famine, ni changement de régime, ni naissance ou décès d'un prince quelconque. Avec le temps, à ces premières notations historiques et chronologiques s'ajoutèrent de brèves biographies de personnages célèbres, tant laïques qu'ecclésiastiques, de courts récits, des légendes, des citations d'auteurs étrangers ou des passages copiés dans quelques ouvrages tombés sous la main. Cependant, à mesure que les monastères ou les diocèses se familiarisaient davantage avec la littérature byzantine et que le nombre des ouvrages traduits du grec devenait plus considérable, les annalistes russes apprenaient davantage l'art d'écrire. Déjà, au début du XI[e] siècle, on connaissait en Russie, dans leur traduction bulgare, les chroniques byzantines de Jean Malalas et de Georges l'Hamartole. Au siècle suivant, leur nombre ne fit qu'augmenter. Et il est incontestable que ce sont ces chroniques qui servirent de modèles aux écrits des premiers annalistes russes. Mais, bien vite, ceux-ci y introduisirent leur manière propre d'exposer les faits et surtout leur mentalité et leur regard sur l'existence en général et la vie ambiante en particulier. Comme l'a très bien fait remarquer le célèbre philologue et historien russe A. Chakhmatof (3), la plume de l'annaliste fut de tout temps guidée par des passions politiques et par des intérêts profanes. Les monastères étaient des « apanages » et des chancelleries politiques du prince. Cette situation ne fut pas épargnée même à la célèbre *lavra* (abbaye) de Kievo-Petchersk. Certes, au cours du XI[e] siècle, ses vénérables abbés ne marquèrent que fort peu d'empressement à se plier aux caprices des princes et aux exigences des au-

(3) A. Chakhmatof, *Roziskania o drèvneïchikh rousskikh liétopisnikh svodakh* (Recherches concernant les plus vieilles chroniques russes), Saint-Pétersbourg, 1908.

torités laïques. La « Vie de saint Théodose », la « Chronique initiale » et le « Patérik » de l'abbaye de Kiévo-Petchersk nous font assister aux luttes qui eurent lieu entre le grand-prince Iziaslav et l'abbé Antoine, entre Théodose et le grand-prince Sviatoslav, entre Nikone et Sviatopolk. Mais, en fin de compte, la fière abbaye dut tout de même s'incliner devant le pouvoir laïque.

Donc, il n'est pas étonnant qu'une partie tout au moins des annales primitives russes porte sur elle l'empreinte de préoccupations politiques. Elle est tendancieuse au premier chef, cette partie-là, et, en plus, quand cela lui est nécessaire, elle jongle d'une manière désinvolte avec les faits et les dates. C'est qu'il était nécessaire à ses auteurs de faire coïncider la naissance d'un pouvoir central dans la Russie primitive avec l'installation dans ce pays d'une dynastie princière et de doter cette dynastie d'un arbre généalogique bien clair. Et, d'autre part, il n'était pas moins urgent de consolider dans les esprits et dans la tradition les droits de cette dynastie princière à régner ou tout au moins à gouverner le pays et montrer, en même temps, les avantages d'un gouvernement fort, s'appuyant sur l'unité politique du pays. Aussi les annalistes s'efforçaient-ils à décrire le règne des premiers princes kiéviens comme une suite de hauts faits et faisaient-ils leur possible pour faire ressortir tous les avantages qu'une peuplade (*plemia*) ou un canton (*volost*) pouvait obtenir en se soumettant spontanément à l'autorité exclusive du prince (4). Plus tard, à ces premières tentatives, vinrent s'ajouter d'autres préoccupations, toujours dictées du dehors par des nécessités politiques : faire admettre par le milieu slave, d'esprit et de conception démocratique, la suprématie de l'idéal monarchique

(4) S. Korff, *Zametki ob otnochéniakh drevnérousskago liétopistza k monarkhitcheskomou prinzipou* (Le point de vue de l'annaliste russe des temps passés sur le principe monarchique), « Jour. du Min. de l'Ins. Pub. », juillet 1909.

et l'idée du pouvoir par droit divin. Il faut croire que les vieux annalistes de l'époque pré-mongole ne prêchèrent point dans le vide, car c'est sur ces principes que plusieurs siècles après eux fut érigé le *tsarstvo* moscovite (5).

II

On considère généralement que les chroniques les plus anciennes, qui nous sont parvenues en un nombre considérable de copies, sont celle qu'on est convenu d'appeler *laurentienne*, d'après le nom du moine Laurent qui l'avait transcrite en 1377, et l'*ipatique* (*ipatskaïa*) du nom du monastère d'Ipatsk ou Ipatiévsk, de la ville de Kostroma, où elle fut jadis retrouvée. Le manuscrit de cette dernière chronique remonte au XIV[e] siècle ou au début du siècle suivant.

Ces deux chroniques sont suivies et complétées, la première, par les annales de Souzdal; la seconde, par celles de Kiev et de Volhynie-Galitch. Mais on ne peut les considérer comme des documents de premier jet, car elles tirent toutes deux leur origine d'un fond commun : le « Code initial kiévin » (*Natchalnyi kiévskij Svod*) qui, à son tour, donna naissance au fameux « Récit des temps révolus » (*Poviést vremennikh liét*), dont ces deux chroniques ne sont que deux versions différentes.

Ainsi donc c'est le « Code initial kiévien » qui se place à la base de toute la documentation relative à l'histoire de la Russie primitive. Aussi voyons un peu de quoi et comment fut composé ce monument graphique qui ne nous est parvenu que retouché, retravaillé et incorporé dans des manuscrits qui lui sont bien postérieurs.

(5) M. V. Chakhmatof, *Opyty po istorii drevne-rousskikh polititchèskikh ideï*. Tome I, *Outchénié rousskikh liétopiseï domongolskago perioda o gosoudarstvennoï vlasti* (Essais sur l'histoire des idées politiques dans l'ancienne Russie. Vol. I. Les doctrines politiques des chroniques russes de l'époque prémongole), Prague, 1926-1927.

Dans la première moitié du XI[e] siècle existait à Novgorod un document relatif à l'histoire primitive de cette ville (6) en connexion avec les événements qui eurent lieu à la même époque, dans la Russie méridionale (7). Vers le milieu du même siècle, ce récit fut incorporé dans les annales primitives kiéviennes, mais avec quelques chapitres supplémentaires ayant trait uniquement à l'histoire du pays de Kiev. A la fin du XI[e] siècle, ce document fut retouché une fois de plus. On y introduisit plusieurs articles chronographiques et pas mal de données chronologiques (8). Et c'est ainsi que fut formé, au siècle suivant, un nouveau recueil historique, le « Code initial kiévien », qui, à son tour, servit de source de documentation et d'idées aux auteurs du célèbre « Récit des temps révolus » (*Poviést vremennikh liét*) (9).

Le « Récit des temps révolus », dont le parrainage a été fortement attribué, pendant très longtemps, au moine

(6) Les Chroniques locales novgorodiennes datent d'un fort lointain passé, de l'époque même de l'introduction du christianisme dans cette partie de la Russie (fin du X[e] siècle). Malheureusement, elles ne nous sont parvenues qu'en des manuscrits du XIV[e] siècle, sauf, peut-être, celle qu'on nomme *Sofiiskij Vrèmennik* et dont le manuscrit paraît être du XIII[e] siècle. Le style de ces annales est bref et assez sec, ce qui les différencie considérablement des annales kiéviennes écrites dans une langue souple et colorée, parsemée de récits dramatiques et de dissertations morales et philosophiques. Rien de pareil ne se trouve dans les chroniques novgorodiennes, dont les auteurs semblent avoir été toujours pressés ou obligés d'économiser la place, faute d'avoir assez de parchemin sous la main.

(7) Par exemple, l'installation à Kiev des premiers princes variagues.

(8) C'est alors qu'on y ajouta des pages entières tirées de la chronique byzantine de Georges l'Hamartole et aussi, semble-t-il, des écrits pannoniens, relatant la vie primitive des Slaves établis sur les bords du Danube.

(9) Pour la Chronique initiale, voyez : Miklosich, *Chronica Nestoris*. Textum russico-slovenicum. Vienne 1860. — Bielowsky, dans le premier tome des *Monumenta poloniae historiae*. Lwow, 1869-72. — Léger (Louis), *De Nestore*, Paris, 1868. — Du même : *Chronique dite de Nestor. Traduction, introduction et commentaires critiques*, Paris, 1887. — A. Chakhmatof, *Poviést vremennikh liét* (Récit des temps révolus), « *Izvestia Akademii Naouk* », 1916, tome I[er]. — Kirpitchnikof, *K litératournoï istorii rousskikh liètopisnikh skazanij* (Histoire littéraire des légendes populaires incorporées dans les annales), « Izvestia Akademii Naouk », 1897, tome II, fasc. I. Brückner, *Nestor* (« Ar. f. Slav Phil. » 1925, v. 5).

Sur les *Liètopisi* en général : Soukhomlinof, *O drevnè rousskoï liètopisi, kak pamiatniké litératournom* (A propos de l'ancienne chronique russe envisagée comme un monument littéraire), Saint-Pétersbourg, 1856, nouv. édition, 1908. — Istrine, *Zametchania o natchalé roussago lietopi-*

Nestor, de l'abbaye (*lavra*) de Kiévo-Potchersk (10), est un vaste recueil d'aspect des plus rébarbatifs, car il est composé de choses terriblement disparates, dont une partie seulement a une valeur historique et véridique. Et encore, même cette partie-là pèche bien souvent par un esprit tendancieux, résultat, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, d'influences occultes et de pressions du dehors.

Au point de vue politique, le « Récit des temps révolus » est un essai de lier les destinées de la Russie du nord avec celles du sud, en établissant une filiation entre les princes autonomes de Kiev, Askold et Dir et Rurik, chef de la dynastie princière du nord. Cette filiation devait, dans l'esprit des auteurs de la Chronique initiale, justifier la mainmise d'Oleg sur « le pays de Kiev » et affermir le droit des descendants de Rurik sur les territoires du Sud. Et, pour bien montrer toute l'importance qui s'attachait à l'instauration d'une dynastie princière, la Chronique initiale débute chronologiquement en l'an 862, année du soi-disant appel des Variagues. Ce qui a permis à l'historien Zabéiline de dire que l'histoire de son pays commençait à une date arbitrairement choisie. Mais cette remarque n'est pas tout à fait juste, car, si l'annaliste n'établit pas une succession chronologique des

sania (Remarques sur le début des annales) Petrograd 1922-1923. *Polnoié Sobranié rousskikh Liétopiseï* (Collection complète des chroniques russes). Edition publiée par la Commission archéographique de l'Académie des Sciences, tomes I et II. Le tome premier (texte Laurentien) a paru dans une nouvelle édition rédigée par Karskij; vol. 1er, *Poviest vremennikh liet*, Leningrad 1926; vol. 2, *Souzdalskaïa lietopis*, d'après la rédaction Laurentienne, Leningrad 1927). Le tome II renferme le texte ipatique.

(10) Cette confusion s'était produite tout d'abord grâce à Tatichtchef, historien russe du début du XVIIIe siècle, qui affirme avoir lu le nom de Nestor en tête de certains manuscrits de la « Chronique initiale » qu'il avait eus entre les mains, mais qui, malheureusement, ne nous sont pas parvenus, et aussi en vertu d'une phrase attribuée au moine Polycarpe (XIIIe siècle) dont il ressort que Nestor fut bel et bien « un annaliste », mais annaliste de quoi, on ne le sait. D'autre part, on avait cru pendant fort longtemps que la « Vie de Saint Théodose » et la « Légende de Boris et Gleb », deux œuvres dues incontestablement à la plume de Nestor (la première fut composée en 1088), ne faisaient qu'un avec une autre vie et

faits avant 862, il parle néanmoins du passé de son pays antérieur à cette date. Il est vrai que tout ce qui précède cette fameuse année 862 se rapporte bien plus à la légende et à des contes populaires qu'à l'histoire proprement dite, comme nous le verrons par la suite.

Donc, la première rédaction du « Récit des temps révolus », commencée à une date imprécise, s'achève par le compte rendu des événements qui eurent lieu en 1110 (dans d'autres versions, telle que la version Laurentienne, le dernier événement qu'elle nous relate est la mort du grand prince de Kiev, Sviatoslav Iziaslavith, survenue en 1113).

Après cette première rédaction, il y en eut une deuxième due à la plume de Silvestre, hygoumène (*prieur*) du monastère Saint-Michel de Vydoubitsk. Elle fut achevée en 1116 (11). L'année suivante, la version de Silvestre fut reprise par d'autres annalistes qui comblèrent le vide des années 1111-1117 par le récit des événements qui eurent lieu en ces années-là et ajoutèrent à la deuxième rédaction plusieurs nouveaux chapitres tirés, soit des annales byzantines et des chroniques occidentales, soit des récits et légendes populaires (12). Enfin, ils firent entrer aussi dans cette nouvelle rédaction les « instructions » de Vladimir Monomaque et différents autres écrits de ce prince. Mais l'intérêt des *Liétopisi* ne réside

une autre légende des mêmes personnages, incorporées dans le « Récit des temps révolus ». Il fallut plus d'un demi-siècle pour s'apercevoir qu'il n'y avait rien de commun entre les œuvres de Nestor (né en 1056) et les écrits similaires incorporés dans la « Chronique initiale ». Nestor, selon ses propres paroles, avait vécu au monastère de Kiévo-Petchersk au temps du successeur de Théodose, Etienne (Stephane), tandis que l'auteur des monographies qui font partie de la « Chronique initiale » fut le contemporain de l'abbé Théodose. Au surplus, il est peu probable que le « Récit des temps révolus » ait été composé au monastère de Kiévo-Petchersk.

(11) Voici en quels termes l'hygoumène Silvestre nous fait part qu'il est l'auteur ou tout au moins le compilateur de la deuxième partie du « Récit des temps révolus » : « Ces livres furent écrits par l'annaliste, l'hygoumène Silvestre, dans l'espoir de recevoir la bénédiction de Dieu. Sous le règne du prince Volodimir, en 6624, neuvième indicte de l'année » (1116).

(12) Tel, par exemple, le récit des gens de la terre de Novgorod sur les pays hyperboréens ou la légende de la venue de Rurik à Lagoda (la suédoise Aldoga).

point uniquement dans leur partie historique ou dans les idées politiques qu'elles reflètent. Les légendes, les narrations et les contes populaires dont elles sont abondamment pourvues n'ont pas moins de valeur. Et ce n'est que par pure inadvertance que ce côté des chroniques russes fut laissé dans l'ombre durant de longues années. Evidemment, dans le folk-lore incorporé aux *Liétopisi* tout n'est pas de la même valeur. Il existe des légendes dont l'outrecuidance ou l'invraisemblance frise la démence et des contes populaires dont la naïveté ressemble terriblement à la mentalité des primitifs. Bref, les déchets ne manquent pas. Cependant, même parmi l'amas de ces déchets, on peut trouver de-ci, de-là, des perles d'invention poétique et des trésors d'imagination. Et, enfin, tout y est si spontané, d'un prime-saut tellement savoureux, que la critique la plus sévère se proclame désarmée.

L'imagination populaire s'était de tout temps attachée fortement à la question des origines du peuple ou des peuples habitant la Russie en y mêlant le vrai et l'invraisemblable, le fantastique et le réel. En plus de cela, à ces légendes se sont mêlées des influences étrangères, byzantines et occidentales, et aussi des réminiscences livresques (13).

Aussi, selon les croyances populaires, le peuple moscovite était issu de la tribu de Mosoch, septième fils de

(13) Parmi les légendes dont s'étaient servis les auteurs du « Récit des temps révolus » pour étayer leurs dires quant à la provenance du peuple russe, il y en avait une de source slavo-occidentale qui faisait dériver les *Polianė*, c'est-à-dire les Slaves du « pays de Kiev », d'un certain Russ ou Rouss, troisième fils de Pann, l'ancêtre des moravo-pannoniens. Ce Russ donna son nom à tous les Slaves des bords du Dniepr qui devinrent ainsi des « Russes ». Cette théorie de la provenance du mot « Russe » et « Russie », en dépit de toute sa fragilité, continue d'être prise au sérieux par certains savants qui affirment, en s'appuyant sur le « Récit des temps révolus », que c'est au sud que ce nom de Russie s'est répandu sur le reste du territoire et que, par conséquent, il ne faut pas chercher sa provenance dans les dialectes finnois et scandinaves, comme le font les disciples de l'école historique et philologique dite « normande ». (Cf. Nikolskij, *K voprosou o rousskikh pismennakh v jitii Konstantina Filosofa* (A propos des lettres russes dans la vie de Constantin le Philosophe), « Izvestia Akademii Naouk », tome I, Leningrad, 1928.

Japhet. Ses ancêtres avaient pris part, sous le commandement d'un certain Vonète, au siège de Troie. Alexandre leur adressa à ce propos un message. Enfin, en l'an 470, ils conquirent « l'ancienne Rome (14) ».

Non moins étrange est le récit de l'appel de par delà les mers des princes scandinaves, dont la venue fut rattachée plus tard à la légende moscovite de la parenté entre Rurik et Auguste. L'appel des Variagues fut soi-disant conseillé aux Russes par leur prince, le vieux Gostomysl (15). Quant à la parenté qui existait entre le Normand Rurik et l'empereur romain Auguste, elle était expliquée de la façon suivante. Auguste avait un frère (d'autres versions de la même légende disent un cousin) qui répondait au nom de Prouss. Ce Prouss fut désigné pour gouverner toutes les terres qui avoisinaient la Baltique, entre autres la Prusse actuelle, et c'est de sa lignée que descendait Rurik.

Parmi les légendes populaires incorporées dans le « Récit des temps révolus », on trouve quelques *sagas* consacrés au « pays de Kiev ». Il y a d'abord le voyage de l'apôtre André à Kiev et à Novgorod. Chronologiquement, cette légende est la première en date. La fondation

(14) *Manuuscrits du Musée Roumiantsef* (de Moscou), n[os] 458, 469 et 470.

(15) La légende concernant Gostomysl est fort curieuse. Selon un passage de la « Chronique de Joachim », cité par Tatichtchef, Gostomysl était un descendant de Vandal. Du vivant de son père, Bouravoï, les Normands avaient conquis la terre slave, mais Gostomysl, élevé à la dignité de prince par son peuple, chassa les Variagues et, de ce fait, devint très populaire. Un jour, il vit en rêve que, du ventre de sa fille Oumila, avait poussé un arbre gigantesque qui couvrait de ses branches toute la ville. Les devins consultés apprirent à Gostomysl qu'un des fils d'Oumila serait son successeur. A la veille de sa mort, Gostomysl raconta son rêve aux notables de la ville (ou du clan) et leur conseilla d'envoyer des ambassadeurs au pays de l'autre côté de la mer chercher un époux pour sa fille. Cette légende semble avoir été créée pour légitimer la mainmise des princes scandinaves sur la terre russe, en les rattachant par des liens du sang à la dynastie locale. Une autre version qu'on trouve dans d'autres textes de la *Poviest vremennikh liet* raconte que les Slaves méridionaux, de concert avec les Scythes et les Bulgares, construisirent la ville de Novgorod et placèrent à sa tête le prince Gostomysl. Après avoir régné jusqu'à un âge fort avancé, Gostomysl, très affaibli, conseilla aux notables du pays d'aller en Prusse et dans les pays scandinaves « chez les autocrates du lieu », « descendants du César Auguste », et de les prier de venir régner sur les Slaves. (Cf. Karamzine, tome I, §§ 70 et 91.)

de la ville de Kiev est attribuée, par les dires populaires, à trois frères : Kyi, Chtchëk et Khorév. Selon la version novgorodienne de cette *saga,* ces trois frères n'étaient que de simples brigands de Novgorod qui, à la veille d'être pendus pour leurs méfaits, surent apitoyer sur leur sort le prince Oleg et eurent la vie sauve sous la promesse de quitter la ville et de n'y plus jamais revenir.

Le prince scandinave Oleg est le principal personnage de plusieurs *sagas.* Il existe d'abord celle qui a trait à l'expédition d'Oleg contre Constantinople. Ce haut fait, que l'Histoire veut méconnaître, excitait au plus haut point l'imagination populaire. L'épisode le plus curieux de cette légende est la décision d'Oleg, impuissant à vaincre Byzance par mer, de mettre ses navires sur des roulettes et d'attaquer la ville du côté de la terre ferme. Cet épisode était évidemment inspiré par l'idée courante de la non-existence d'impossibilités, idée que nous retrouvons dans *Macbeth,* de Shakespeare, dans la scène de la forêt en marche.

Enfin, il y a la fameuse « narration » (*skazanié*) de la mort du prince Oleg mordu par un serpent sorti du crâne de son cheval aimé dont il venait de retrouver les ossements. L'idée maîtresse de cette *saga,* dont il existe plusieurs variantes, est celle du Destin inéluctable. Nous la retrouvons un ou deux siècles plus tard en Scandinavie, où elle fait partie de l'*Orvard Oddsaga.* Il est incontestable qu'elle y fut importée directement de Russie par l'intermédiaire des Vikings, puisque la version nordique contient les mêmes détails et une mise en scène identique à celles qu'on trouve dans la narration russe. Ainsi cette légende, qui évoque le *fatum* antique, après être née dans un pays de lumière, meurt dans les brumes du nord. Mais, détail curieux, ses deux héros sont deux hommes d'une même race, originaires d'un même pays.

III

Comme nous l'avons dit plus haut, les différentes versions du « Récit des temps révolus » sont suivies de chroniques locales. Le texte ipatique par les chroniques de Kiev et de Volhynie-Galitch; le texte laurentien par celle de Souzdal.

La chronique kiévienne, qui nous est parvenue en plusieurs copies (*spìski*), fort semblables les unes aux autres, s'achève par les événements qui eurent lieu en 1199. Elle se compose, en majeure partie, de récits et de narrations qui ne diffèrent que peu de celles qui sont incorporées dans le « Récit des temps révolus ». Cependant, dans la narration des hauts faits de certains princes de cette période de l'histoire russe, on sent passer un certain souffle d'épopée qui fait songer aux strophes enflammées du *Dit de la Campagne d'Igor*. Une autre particularité de cette chronique kiévienne, c'est l'abondance de récits formant un tout homogène qu'on y trouve, tels, par exemple, le récit de l'assassinat du prince de Souzdalie, André Bogolioubskyi, ou le récit des prouesses d'Izialav Mstislavitch.

La chronique de Volhynie-Galitch est intimement liée à celle de Kiev. Cependant, elle est bien inférieure à tous les points de vue à cette dernière. Sa chronologie est plutôt fantaisiste; on nous promet tout le temps de nous raconter beaucoup de choses; mais, en fin de compte, on ne nous raconte quasiment rien du tout.

Passons maintenant à la Chronique de Souzdal. La Souzdalie, qui succéda, au XIIIe siècle, à Kiev, politiquement, culturellement et économiquement, se forgea, au cours des âges, une mentalité et une âme toute différente de celle de Kiev et, en général, de la Russie méridionale. L'âpreté de la lutte pour l'existence que Kiev n'avait jamais connue, l'appoint de sang mongol et finnois dans les veines des Russes de Souzdalie, firent que leurs manifes-

tations, aussi bien dans le domaine politique et économique que dans celui de la culture, eurent quelque chose de tout à fait particulier, quelque chose de tout à fait original.

Cette particularité et cette originalité se retrouvent, comme il fallait s'y attendre, à la base de leurs chroniques, nombreuses, touffues, pleines de faits concrets et animées d'un esprit non dépourvu d'un certain ascétisme ou mysticisme. Donc, quand nous disons : « Chronique de Souzdal », il est bien entendu que nous voulons parler de toute une série de chroniques locales s'emboîtant les unes dans les autres, se complétant ou se suivant de près.

La première en date de ces chroniques paraît être celle qui fut composée à Vladimir. Elle donna naissance en son temps à la chronique dénommée « Chronique de Radziwill ou de Kœnigsberg », d'après le nom de la personne et du lieu à qui elle appartenait jadis et où elle est conservée. En étudiant cette chronique, qui nous est parvenue en un magnifique exemplaire du XVe siècle, A. Chakhmatof constata que le premier essai de composer à Vladimir un code annalitique remontait à 1185 ou 1186. Sa rédaction postérieure (la troisième) fut codifiée au début du XIIIe siècle et semble avoir considérablement influencé la chronique suivante, celle de Péréïaslavl, composée dans la seconde décade du XIIIe siècle, entre les années 1214-1219 (16).

Enfin, vers la même époque, on essaya à Rostof de composer encore une autre chronique. Plus tard, toutes ces chroniques, mais surtout celle de Vladimir et de Péréïaslavl, influencèrent grandement la composition du code annalitique russe général.

Quant à ce qui concerne la chronique radziwil-

(16) La Chronique de Péréïaslavl de Souzdalie fut éditée par M. Obolenskij en 1851.

lienne (17), elle a ceci de particulier qu'elle est enrichie d'un grand nombre d'enluminures copiées sur celles de la chronique de Péréïaslavl du XIIIe siècle. A propos de ces miniatures, le regretté N. Kondakof faisait remarquer fort justement qu'en dépit de leur fond byzantin, elles ont un cachet purement slave, ce qui prouve une fois de plus qu'il existait des relations suivies entre le monde slavo-occidental et la Russie souzdalienne des XIIIe-XIVe siècles (18).

IV

Il nous reste encore à jeter un coup d'œil sur les écrits qu'on nomme « Pateriks » du grec Πατερικόν sous-entendu « Βιβλιον et dont le modèle et le nom même provenaient de Byzance.

Dans la littérature ascétique byzantine, il existait de tout temps des recueils composés de courtes notices sur la vie des Pères de certains monastères célèbres ou de brèves homélies d'un caractère doctrinal ou moral ou des deux choses à la fois. L'un des premiers *Pateriks* traduit du grec fut celui qu'on nomme le «Paterik alphabétique» (*Azboutchnij Paterik*). Ce recueil contient les vies, les écrits et les homélies d'un grand nombre de Pères des temps les plus reculés, rangés d'après l'ordre alphabétique des noms de ces cénobites. Il fut traduit en russe moderne en 1891 d'après un manuscrit grec des XIe-XIIe siècles conservé à la Bibliothèque Synodale de Moscou. L'original n'a pas été imprimé, mais sa version latine, remontant au XIe siècle, a été publiée par Migne (*Patrologitæ Lat.*, tome LXXIII. « Vitas Patrum »). Outre ce Paterik, se sont conservés, en des traductions manuscrites

(17) La Chronique radziwillienne fut éditée par la « Société des amateurs d'anciens textes » (O. L. D. P.) en 1902 (N° CXVIII).

(18) N. Kondakof, *Zamétki o miniaturakh kënigsbergkago spiska* (Remarques sur les miniatures de la chronique de Kœnigsberg), Saint-Pétersbourg, 1902.

slaves, le « Paterik monacal » (*skitskyi*), égyptien, et celui de Jérusalem.

Le « Paterik égyptien », c'est l'*historia Lausaica* ou, plus exactement, *Lausiaca* de l'évêque d'Helenopolis, Pallade, composée sur la demande d'un haut personnage byzantin du nom de Lavse ou Lause.

Les Pateriks grecs, dès leur apparition en Russie, en des traductions slaves, eurent une grande influence sur les Lettres russes et firent bientôt naître de nombreux pastiches dont le plus parfait est incontestablement le « Paterik de l'Abbaye de Kiévo-Petchersk » (19).

Les pièces fondamentales de ce Paterik sont deux *messages* datant du XIII[e] siècle, adressés : l'un, par l'ancien moine Simon, devenu évêque de Vladimir et de Souzdal, à son ami, le cénobite Polycarpe, l'autre de ce même Polycarpe, à l'abbé du monastère Kiévo-Pétchersk. Le but que s'était imposé Simon en envoyant son message à Polycarpe était de lui raconter la vie des premiers Pères de l'abbaye des Catacombes et de fortifier par cela même sa foi et son humilité. Les derniers chapitres du message de Simon sont consacrés à l'histoire de la fondation et de l'aménagement du monastère Kiévo-Pétchersk (ou des Catacombes). Le message de Polycarpe est consacré au même sujet. Il raconte aussi la vie des premiers Pères du dit monastère, d'après ce qu'il avait entendu dire de la bouche même de son « maître », l'évêque Simon.

Par la suite, à ces deux passages, furent ajoutées d'abord différentes légendes concernant la fondation du monastère et des notices sur la vie de ces fondateurs. Un peu plus tard, différents articles se rapportant plus ou

(19) Cf. A. Koubaref, *Izslèdovania o Pètchèrskom Patèrikè* (Investigation sur le Paterik de Pétcherk), « Tchénia Ob. Istorii i Drevnosteï », 1847, nº 9 et 1857, nº 3. — Georgievskij, *Pètchatnyī petcherskij Paterik* (L'exemplaire imprimé du Paterik de Pétchersk), « Rousskoié Obozrenié », 1893, livres 5 et 6. — A. Chakmatof, *Kiévo-Pètcherskij Paterik i pètcherskaïa Liètopis* (Le Patérik de Kiévo-Pétchersk et la Chronique de Pétchersk), « Izsvéstia Akémii Naouk », 1897.

moins à ce monastère et à la vie des moines qui en avaient fait partie. Dans certaines versions postérieures du Paterik, se trouve incorporée la réponse de Théodose au grand-prince Iziaslav concernant les Latins, une brève histoire des débuts de l'Eglise russe, une légende sur le baptême des Russes et d'autres pièces similaires.

Le premier manuscrit complet du « Paterik de Kiévo-Pétchersk » est du XV[e] siècle. La première édition, imprimée (en polonais) par les soins de l'évêque Silvestre, est de 1635. L'édition en slavon fut imprimée à Kiev en 1661. Elle fut soigneusement revisée et nettoyée de « tout ce qui s'était glissé de contraire à la vraie foi orthodoxe » en 1759 à Moscou. Depuis, nous eûmes, en 1870, une excellente traduction en russe moderne du Paterik de Kiev, due à la plume de Mme M. Victorof. Elle clôt, semble-t-il, toutes les investigations sur cet intéressant monument de la littérature médiévale russe.

Et, maintenant, pour finir, disons quelques mots sur les écrits dénommés « Vies » (*Gitia*) et « Eloges » (*Pokhvaly* », auxquels les annalistes russes eurent constamment recours. Parmi les « Vies », la plus ancienne est celle du prince de Kiev, Vladimir, le Clovis russe, dont l'Eglise russo-grecque fit un saint. La *Vie de Vladimir*, incorporée dans le « Récit des temps révolus », fut écrite par le cénobite Jaques, moine du monastère de Kiévo-Pétchersk. Du même auteur est une relation sur les saints cémartyrs Boris et Gleb, reprise et retravaillée par le célèbre moine Nikone, à qui nous devons, comme nous l'avons indiqué plus haut, une *Vie de Théodose*, abbé du monastère des Catacombes. Cette dernière monographie est considérée fort justement comme un chef-d'œuvre du genre.

Les *Eloges* sont des sortes d' « acaphistes », c'est-à-dire des sommaires de tous les hauts faits et de toutes les vertus dont s'était illustré, sa vie durant, tel ou tel per-

sonnage. Ces sommaires sont généralement accompagnés de brèves louanges et d'une prière à celui qu'on glorifiait. De tous les *Eloges* qui nous sont parvenus, un des premiers, si ce n'est le tout premier, est « L'Eloge du Prince Vladimir » (*Pokhvala kniazu Vladimirou*), dû à la plume du métropolite Hilarion et qui accompagne son célèbre ouvrage intitulé : « Discours sur la Loi et la Grâce » (*Slavo o Zakoné i Blagodati*). Cet Eloge servit longtemps de modèle aux annalistes pour composer d'autres « Vies » et « Eloges » d'autres princes de la Russie médiévale.

N. BRIAN-CHANINOV.

« *FIGURES* »

JULIEN BENDA

C'est dans *Les Cahiers de la quinzaine* et sous les auspices du bergsonien Charles Péguy que M. Julien Benda, le plus farouche des adversaires de M. Bergson, a fait ses débuts littéraires.

Il n'était, alors, il est vrai, que l'auteur d'un petit ouvrage, inspiré par l'affaire Dreyfus, et qu'il rééditait, voilà quelques mois : *Mon Premier Testament*. On pouvait, cependant, discerner déjà la subtilité sophistique de son esprit dans ces pages auxquelles il donnait pour épigraphe la pensée suivante de Spinoza : « Nous ne tendons pas vers les choses parce que nous les jugeons bonnes, mais nous les jugeons bonnes parce que nous tendons vers elles. »

Intellectualiste, M. Benda ne l'est point avec le réalisme ou l'objectivité de M. Maurras, dont il a renouvelé les attaques contre l'effémination de notre époque, mais qu'il traite de « lyrique de la raison »... Et sans doute, à cause de sa qualité d'Israélite, les fermes attaches nationales du directeur de *L'Action française* lui font-elles défaut, qui lui permettraient de résister à l'entraînement de ce romantisme vagabond que Balzac a défini en écrivant, dans *Le colonel Chabert*, que la France s'était fait, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, un cœur errant à l'exemple de ses armées...

Ce n'est pas de la rupture de l'esprit avec les traditions que M. Benda s'inquiète, en effet. Il propose, plus généralement, à l'esprit la conquête d'un domaine supérieur où sa lucidité l'impersonnalisant, c'est-à-dire l'ai-

dant a « remonter de l'être à l'idée de l'être », il deviendrait en quelque manière une entité.

L' « au-dessus de la mêlée » de M. Benda n'est point celui où trône, au nom de la justice, l'humanitarisme de M. Romain Rolland, mais l'empire même de la raison abstraite, et, si l'on préfère, de la sagesse idéale.

Toute son œuvre où d'ailleurs se révèle, non sans paradoxe, un fougueux talent de polémiste, et même de pamphlétaire, est un effort pour débarrasser la voie qui conduit à cet absolu. Dans son dédain des éléments affectifs qui sont à la source de nos pensées, il ne saurait en assigner d'autre pour fin suprême aux élites, aux « clercs » qu'il accuse de trahir dès qu'ils s'intéressent aux choses de la cité et qu'ils prennent parti, non seulement dans les luttes politiques, mais dans les conflits de peuple à peuple.

Tout ce qui peut, en troublant l'homme de mysticisme ou de sentiment (à commencer par l'amour), le distraire d'aspirer aux altières régions de l'intellect pur, il l'attaque avec une violence où un besoin de sympathie — indépendant des contingences et surhumainement désintéressé, — se trahit à l'origine de son désir du rationnel, et qui fait songer à l'apologue 5 du livre V des *Fables* de La Fontaine...

Que M. Bergson ait réussi à rendre populaire l'intuitionnisme, c'est assez pour qu'il croie devoir ruiner les « affirmations gratuites » de ce « nouveau dogme », et qu'il le crible de sarcasmes.

Mais tout n'est point faux dans la critique qu'il a faite des principes de l'auteur de *L'évolution créatrice,* et peut-être ne laisse-t-il pas d'avoir raison d'écrire que l'intuition, « c'est tout simplement l'Intelligence, par opposition à une espèce de fonctionnement bureaucratique de l'esprit ». Je ne suis pas éloigné de croire, comme il le dit d'autre part, que ce soit, sinon à l'obscurité régnant chez lui, du moins à l'équivoque qu'il favorise, que

M. Bergson ait dû son plus grand succès. Il a fort bien discerné, d'ailleurs, la tendance actuelle des écrivains à répudier le simple et le déterminé et à s'engouer du complexe, du vague et de l'incertain; leur « soif gloutonne du Tout ». Enfin, il y a de la justesse et de la vigueur dans son plaidoyer, après ceux de M. Maurras et du Nietzsche de *La Volonté de puissance,* en faveur de la logique et de la dureté classiques, contre la sensibilité, l'esprit, la grâce. J'admire la virilité qui l'a fait dénoncer « la bassesse qu'il y a à être une chose qui plaît », et l'orgueil intellectuel inspire du respect qui lui rend humiliant de subir les mouvements du cœur sans les comprendre.

Egotiste, à la façon de Benjamin Constant ou, plutôt, jaloux de son intelligence, c'est à l'intelligence seule qu'il reconnaît le droit d'être passionnée, puisque à son sens « l'esprit philosophique non seulement n'empêche pas l'émotion, mais la crée »; et il a opposé aux excitations du cœur, « sous un climat fait par les femmes », « l'éréthisme de l'esprit ».

Pour se faire une idée de cet éréthisme ou de la fureur d'abstraction qui l'alimente, qu'on voie comment se lient deux êtres dans un roman de M. Benda :

> Ils se liaient par l'audace, par l'exception de leur acte, par son défi au monde. Ils se liaient par le mystère, par la religion du mystère... Ils se liaient surtout par la religion du Lien.

Son horreur du « trouble mystique » du siècle, de la frénésie de celui-ci à plonger dans le matériel ou l'organique, et à devenir la vie afin de la comprendre, selon la formule bergsonienne, a amené M. Benda à reprocher à Sainte-Beuve d'avoir étudié, par curiosité de « botaniste » et même de physiologiste, des auteurs dont l'importance littéraire était à peu près nulle, et de s'être fait une originalité d'un tel genre d'études...

Il y a, a-t-il dit, une beauté littéraire, impersonnelle, en quelque sorte, parfaitement distincte de l'auteur lui-même et de son organisation... dont la critique est tenue de rendre compte.

Tous ceux qui croient — quelque large que soit leur esprit — à la nécessité du maintien d'une règle ou d'un ordre, *même en art,* et d'un ordre procédant du classicisme français bien entendu, sauront gré à M. Benda, nonobstant ses parti pris ou ses erreurs, d'avoir osé soutenir, contre l'entraînement général, d'aussi austères vérités.

JOHN CHARPENTIER.

DON JUAN-LES-PINS [1]

Yves de Vezet songeait. Assis à sa place habituelle sur la petite plage romantique du Provençal, le coude droit sur l'accotoir de son fauteuil de toile et la tête livrée à sa main dans une attitude familière, les yeux errant dans les lointains d'où émergeaient des images vagues, il songeait.

Il était un peu avant cinq heures. Devant lui et sur sa droite se prolongeant jusqu'à Golfe Juan, la mer, tiède et sans vagues sous un pur soleil d'or de miniature médiévale, bruissait des ébats et des jeux d'une multitude de bras bronzés et de bonnets de bain barriolés. Un hydravion gracile, chargé de baigneurs novices dans la navigation aérienne, évoluait en pétaradant sous un ciel olympien avec de brusques ronflements d'orgues propices à cette cérémonie du baptême de l'air. Au large et assez loin pour trouver un champ libre à ses évolutions, un cruiser filait en quatrième, remorquant dans sa course vertigineuse une planche étroite sur flotteurs où, bandée comme un arc prêt à se détendre, une plongeuse se maintenait debout en un périlleux équilibre au moyen d'une courte corde fixée à l'avant du radeau. Yves, sportif passionné à ses heures de détente, était un fervent de ce jeu sensationnel, l'aquaplane, nouvellement importé d'Amérique, où son audace et son adresse faisaient l'admiration des habituées de la terrasse du Casino. Comme il savait ses performances visées par d'ambitieuses rivales, il ne manquait jamais de suivre

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 771.

avec attention les tentatives qui étaient faites pour battre ses records. Pourtant, ce jour-là, il ne sourit même pas lorsque la téméraire perdit son équilibre à un virage de grand style, fut projetée de travers en une série de pirouettes, puis disparut au milieu d'une gerbe d'écume dans un bref plongeon sur le dos qui dut la marquer au fer rouge. Il ne sourit même pas, — il songeait.

Il revoyait Mily assise dans son jardin au milieu des fleurs exotiques rapportées de son dernier tour du monde, qu'elle entretenait avec tendresse comme pour quelque rêve inconnu, mais espéré et attendu. Pour la première fois depuis son arrivée, un homme, — lui! la veille au soir, était entré dans la retraite de ce jardin secret; pour lui, elle avait ouvert la porte close et défendue, et au milieu de ces couleurs, de ces porfums, de cette attente, un peu de lumière enfin était apparue avec lui. Un peu de lumière, après tant de nuit! Mais non, elle le lui avait dit avec fougue, elle ne voulait plus désormais penser à cette nuit de son passé, à ce chaos tumultueux et douloureux où avaient sombré peu à peu, jour par jour, nuit par nuit, toutes ses illusions de jeune fille, tous ses rêves de jeune épouse, et toutes ses ambitions de jeune mère. Depuis un mois, le responsable de ce désastre, — l'irresponsable! — était au loin, là-bas, quelque part dans le monde, qu'importe où... — loin d'elle! Alors, libre d'elle-même, entièrement libre de son âme et de son corps, elle avait fui les paysages glacés des campagnes zurichoises que tant de larmes avaient brûlés; elle avait déserté l'hostile demeure du Dolder qui avait étouffé tant de sanglots, et vers la mer, vers le soleil, vers les fleurs, les rires, les chansons, elle était allée fébrilement reconquérir sa joie de vivre, peut-être aussi son droit de vivre.

Yves de Vezet songeait. Il se revoyait assis la veille au soir dans le jardin de Bel-Abri. En face de lui, Mily parlait... Ils étaient là, l'un près de l'autre... il écoutait, dans un ravissement de son cœur. Leurs esprits se cher-

chaient, s'interrogeaient et peu à peu se pénétraient. D'étranges compréhensions éclataient dans des phrases où ils n'osaient pas encore se livrer. Ils apprenaient surtout à connaître, par l'échange de leurs sentiments, qu'au fond d'eux-mêmes, depuis toujours, ils s'espéraient! La soirée s'était écoulée dans un enchantement d'heures exquises. Pas une parole trouble ni troublante. Pas un geste équivoque ni même évocatoire. De la confiance, de la pureté. Baiser des âmes... Amour...

Yves poussa un petit cri de frayeur, suivi d'un roucoulement de plaisir. Deux mains tièdes, fines, soyeuses, s'étaient abattues sur ses yeux, par derrière.

— Oh! Mily! que vous êtes taquine! Vous m'empêchez de vous voir, cruelle!

Un radieux éclat de rire fusa et Hanni, le lâchant, s'agenouilla à ses pieds sur le sable. Elle minauda :

— Oh! Mily! Que vous êtes cruelle!...

Yves sourit volontiers de sa méprise. La jeune fille poursuivit :

— Mais vous êtes seul! Je croyais que ma sœur devait être auprès de vous.

— Non, nous n'avons rendez-vous qu'à cinq heures, au Casino.

— Eh bien, dépêchez-vous, il est l'heure. Je vous accompagne, j'ai justement besoin de la voir. Venez vite.

Yves, qui était habillé pour le thé, se leva docilement, rabattit sur ses yeux une visière verte contre le soleil et la suivit en bavardant. Ils paraissaient aux prises dans une discussion assez vive lorsque Mily Härstch les rejoignit peu après à leur table, sur la terrasse, d'où ils suivaient d'un regard distrait le défilé du concours de « peaux noires » qui était l'attraction du jour. Sa sœur l'entreprit aussitôt :

— Où étais-tu, chérie? Ton professeur de crawl est navré!...

Elle parlait de cette nage à la mode, ultra-rapide, in-

ventée par les Australiens et qui se fait entre deux eaux. Mais avant que Mily eût eu le temps de répondre, elle continuait :

— Serais-tu malade? Moi qui comptais m'absenter quarante-huit heures...

— Avec les Strühl?

— Oui, comment le sais-tu?

— Ils m'ont invitée aussi tout à l'heure. J'ai refusé; tu sais bien que j'emmène ce soir notre ami dans ce petit cabaret de pêcheurs du vieux port d'Antibes qui nous intrigue tant!...

— Et où je vous ai promis une si bonne langouste! fit Yves.

— Tu vois, Hanni! Mais toi, vas-y? Cette croisière est une excursion classique, il faut profiter de l'occasion.

— Oui, oui! J'ai d'ailleurs accepté tout de suite. Frau Strühl est si gentille...

— Nous parlions justement d'elle lorsque vous êtes arrivée, dit Yves en s'adressant à Mily Härtsch. Votre sœur m'affirmait que cette jeune femme demeure fidèle à son mari, malade, impuissant et épousé par intérêt...

— Parfaitement! reprit la jeune fille avec feu. Les Suissesses sont douées d'une droiture de cœur inaltérable et d'une patience à toute épreuve. Je vous assure que vous ne sauriez les juger comme les femmes d'ailleurs.

— Une femme est une femme, insista Yves avec bonhomie. Si encore celle-ci aimait son mari!...

Mily intervint avec douceur :

— Il y a du vrai, Hanni, dans ces derniers mots de notre ami. En l'état actuel des mœurs, la vertu qui n'a pas l'excuse de l'amour a toujours tort.

Yves raffolait des paradoxes, et il hocha la tête en souriant :

— Vous exagérez peut-être un peu!

— Oui, mais pas plus!

Hanni profita de cette diversion pour se retirer sur son avantage momentané. Elle serra cordialement la main du comte de Vezet, embrassa sa sœur et s'éclipsa.

— Quelle nature droite, cette petite, fit Yves en la suivant du regard. Elle ne voit pas encore le mal. Elle n'y croit pas. Pourtant, elle a vingt-quatre ans!...

— ...Et elle sait beaucoup de la vie, acheva Mily Härtsch. Elle n'ignore rien notamment du drame de ces mariages où l'homme laisse sa femme insatisfaite, physiquement et moralement. Elle en a conçu une rigueur extrême contre l'hypocrisie de ces unions « unilatérales » et une compréhension très tendre pour les victimes qui se refusent aux compromis, toujours honteux.

C'était la première fois depuis leur promenade nocturne sur la route du Cap qu'elle reprenait ce sujet à peine effleuré. Il avait déjà plusieurs fois essayé d'y revenir, mais elle s'était toujours dérobée. En cet instant, il craignit de la froisser ou de l'apeurer en la questionnant, même avec tact, et il ne chercha que le moyen d'amorcer la confidence sans la forcer.

— Oui, je sais, dit-il. J'ai déjà étudié le très grave problème de ce que je pourrais appeler « les mariages inexaucés ».

— « Mariages inexaucés!... » Oui, cette formule est bien celle qui convient...

Et brusquement, d'une voix rapide :

— Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de ces hommes assez inconscients pour négliger leur femme?

Yves esquissa avec prudence un geste de fatalité.

— Sans doute à peu près autant que de femmes mariées qui ont un amant.

— Un amant!... Ce mot nous fait peur, en Suisse. Pensez que notre police des mœurs en est encore à ne pas tolérer le concubinage!... Heureuses alors celles qui peuvent se libérer au grand jour!

— L'aventure finit souvent par là! D'ailleurs, ces

tristes maris n'agissent pas toujours par inconscience, mais souvent par indifférence des sens, par ignorance, ou encore par principes religieux, philosophiques...

Il avait mis dans l'intonation de sa voix une douceur et un appel auxquels il espérait que la jeune femme se laisserait séduire. Il vit en effet ses regards, brouillés, fondus, flotter dans le vague, vers la mer... Malheureusement, une agitation sur la passerelle d'embarquement les attira. Elle se leva vivement en secouant la tête en arrière.

— Tiens! fit-elle. Voilà les Strühl qui grimpent à bord de l'*Helvetia*. Ils me font signe. Venez les saluer, ils seront ravis; ils sont entichés de gens titrés. Depuis trois jours, ils sont inséparables d'avec le prince de Méan, un jeune Autrichien d'origine française, ruiné par l'après-guerre, qui lutte pour rapprocher les peuples et refaire sa fortune. Un idéaliste 1930! Venez, je vous présenterai.

Yves de Vezet l'accompagna avec regret. Il aurait voulu poursuivre cette conversation qui lui permettait de pénétrer un peu plus avant dans l'âme de Mily où, dès la première heure, il avait pressenti un drame infiniment plus douloureux que celui qu'elle avait laissé entendre se jouer dans ses sens par le tolstoïsme de son mari. Sans mot dire et se hâtant, ils filèrent par le passage latéral qui donnait accès au duck-pool, traversèrent la plage où seuls quelques baigneurs isolés goûtaient le charme incomparable de cette heure tiède et silencieuse, et mirent pied sur l'embarcadère au moment où une épaisse femme blonde, cruellement disgraciée, passait le parapet du yacht. Sur un mot de Hanni qui l'avait aidée au mouvement, Mme Strühl se retourna et sourit aux nouveaux venus en tendant une main large, épaisse, solide comme un battant de cloche... Yves ne put se décider à y porter ses lèvres, malgré une pression lente et forte qui lui signifiait un état d'âme plein d'intérêt

pour lui... Elle voulait dire quelque chose et chercha ses mots avec difficulté :

— Nous pourrions sans doute trouver encore deux places en nous serrant un peu. Voulez-vous nous faire le plaisir de vous joindre à notre petit groupe? Ce serait si charmant!

— Je vous en remercie mille fois, madame, répondit Yves avec un regret poli, mais, hélas! je dois partir demain pour Paris où mes fonctions me réclament et je ne puis différer mon retour...

— C'est vrai! Déjà demain... murmura Mily Härtsch, et, tout à coup lointaine et assombrie, elle ne prêta plus qu'une attention distraite aux dernières manœuvres de l'*Helvetia* qui insensiblement prit le large. Yves se taisait, autant par respect pour ce recueillement qu'il partageait, que pour permettre à son propre cœur, dans ce silence inattendu, de se reconnaître et de se préparer sans faiblesse aux dernières heures de ce beau rêve. Tout son être était dans la joie. Quelque chose d'inconnu, doux et fort à la fois, comme le retour des forces qu'un tonique infuse dans un corps en convalescence, s'était insinué en lui et épanoui. Ces quelques jours, — trois, quatre, cinq, il n'aurait su le préciser, — avaient opéré dans sa vie un bouleversement semblable à une conversion. Son âme vibrait d'une ferveur nouvelle, resplendissait au grand jour comme un diamant qui vient de sortir d'une pierre brute et dont les mille facettes à peine délivrées jouent avec ravissement à la lumière insoupçonnée. Tout lui semblait transformé, recréé, autour de lui, — les êtres, les choses, la Nature, la Vie! Il se sentait heureux, profondément et pour la première fois, et cependant, ce goût de bonheur, qui l'apaisait en le stimulant, le jetait dans un étrange désarroi d'où étaient prêtes à jaillir et à s'imposer, selon sa chance, la détresse ou l'exaltation.

— Vous ne désirez pas faire une petite promenade en

mer, monsieur? Le temps est bien agréable en ce moment, hé?

Sa casquette de marine à la main, un vieux loup de mer, style d'avant-guerre, l'air brave et engageant, s'était approché. Il désigna du doigt une vedette automobile aux lignes gracieuses affinées par une fraîche peinture blanche, qui se dodelinait à leurs pieds sur une eau sans méchanceté. Yves regarda Mily.

— Ma foi, c'est une idée. Nous pourrions peut-être aller à Antibes par la mer et rentrer à pied. Qu'en pensez-vous?

Mily, ravie, approuvait des yeux. Mais le marsouin se gratta le nez, d'un geste drôle où perçait quelque embarras qu'il n'osait formuler. Yves s'en aperçut et sourit:

— Vous n'êtes pas d'Antibes, je parie.

— Ben, non, justement, monsieur-dame, je mouille à Cannes. Alors, vous comprenez, à cette heure-ci ça me fera retourner bien tard si je vous porte à Antibes, hé?

— Evidemment, ça se paye, — fit Yves qui le voyait venir.

L'homme protesta.

— Oh! c'est pas ça, non! Mais ma journée est finie, je voudrais bien rentrer. Quand on est grand-père, hé? ça fait plaisir de jouer un peu avec les drôles, le soir, ça délasse... Je pensais plutôt que vous auriez été content de faire un petit tour sur Cannes... ou les îles de Lérins... hé?

— Les îles de Lérins! s'exclama Mily. Tiens! mais... Est-ce qu'il y a un restaurant?

— Oh! pour ça, il y a tout ce qu'il faut à l'île Sainte-Marguerite. Mais c'est toujours la même chose; s'il faut que je vous ramène, ça ne va plus. Hé! ce qui serait très bien, ce serait de vous mener là-bas maintenant et de vous reprendre demain matin... hé? Tenez! si ça peut vous décider, comme c'est ma route pour Cannes, au lieu de trois cents francs qui est le tarif syndical, vous m'en

donnerez la moitié et tout sera dit... hé? Ça vous va?

— Il y a un bon hôtel, là-bas? demanda Mme Härtsch.

— Avec tout le confort, — et propre, hé! c'est un Suisse qui le tient.

— Alors, en route! s'écria-t-elle, et elle descendit les quelques marches de l'escalier de fer qui menait au canot. Yves, un peu étourdi, la suivit cependant sans hésitation, et ils s'installèrent l'un près de l'autre sur la banquette arrière parmi des coussins de velours rouge, tandis que, dos tourné, le pilote prenait en main son volant de direction et mettait doucement en marche.

— Je suis ravie de cette escapade, murmura Mily. Et vous, Yves?

— Moi? Cela me semble tellement inattendu que je me demande si je rêve...

— Et moi, si je vis! Allons, vivons bellement cette féerie qui commence... Cette féerie!... Regardez, Yves, la merveille qui se déroule sous nos yeux. Regardez comme le Provençal se transforme, vu du large. Et votre villa, Yves, là, vous voyez avec vos fenêtres grandes ouvertes? Ici, le Cap qui se dessine, et la Côte qui s'éloigne, et la Pinède! Et les phares? Tout cela n'a plus l'air que de jouets d'enfants. Ah! Yves, que c'est joli! que c'est joli!...

Mily s'était agenouillée sur la banquette pour mieux voir, appuyée d'une main sur le parapet, de l'autre sur l'épaule d'Yves, assis près d'elle. Ils étaient l'un contre l'autre. Lui, depuis un instant ne regardait plus le paysage; il n'écoutait même plus... Près de ses lèvres, contre ses lèvres, un sein ferme, droit, rond, en liberté sous un mince tricot de soie or et bleu, tremblotait et vagabondait, et il humait, parmi tout cet or et tout ce bleu, un bouton de rose qui pointait. Un enivrement délicieux s'emparait lentement de son être sous le sortilège d'un parfum rare chargé d'effluves insidieux, et d'un corps aux formes précieuses gonflées de promesses

et de vie. Brusquement, le désir de cette femme inconnue venait de surgir et déjà il sentait, dans un tumulte de douceur, le vertige de sa chair s'affoler et gagner son cœur. De courts frissons le parcoururent en profondeur; il eut la sensation d'un évanouissement sans sommeil, et il ferma les yeux sur lui-même.

La traversée avait duré quarante minutes. Un quai minuscule permit au canot d'accoster aux pieds d'un chalet de bonne apparence, en partie construit sur pilotis, et au fronton duquel des lettres peintes indiquaient aux curieux qu'il s'agissait ni plus ni moins que de l'Hostellerie du Masque de Fer. Le vieux marin eut un empressement aimable pour aider ses clients à prendre pied et les précéda vers l'hôtel d'où, alerté par le bruit du moteur, un homme s'avançait à grands pas. Il se courba obséquieusement devant les nouveaux venus.

— Est-ce que vous avez de la place pour nous recevoir cette nuit? lui demanda Yves.

— Mais oui, monsieur, tout ce que vous pouvez désirer.

— Alors, réservez-nous, je vous prie, ce que vous avez de plus confortable et servez-nous tout de suite un bon dîner. Nous vous suivons.

Le pilote ôta son béret.

— A quelle heure, monsieur-dame, faut-il que je passe vous reprendre demain?

Yves consulta Mily du regard :

— Dix heures et demie? — Bien, alors, dix heures et demie.

— Entendu, je serai exact. Bonne nuit, monsieur-dame, hé?

— Merci bien. — Quel brave homme, ajouta Mily en suivant le gérant de l'hôtel. Ça coûte si peu d'être aimable et ça fait tellement de plaisir. Ah! les Français! quel charmant peuple!

Sur le balcon de bois qui surplombait la mer, Yves et

Mily s'assirent à une table aussitôt dressée par une accorte servante. Devant leurs yeux, à quelques milles, Cannes, entre son vieux port pittoresque et la pointe de la Croisette, s'alanguissait aux premières fraîcheurs de la nuit qui descendait de l'Estérel. Le Cannet couronnait de sa haute verdure la cité somnolente plongée dans ses quartiers d'été, persiennes fermées et portes closes comme des yeux qui craignent le soleil. Contraste étrange de ces collines et de cette plage anéanties par une écrasante chaleur, et de la côte d'Antibes toute frémissante des mêmes ardeurs! Cela offrait un spectacle lourd de sensations heurtées, d'un charme nostalgique infini.

Malgré leur joie, Yves et Mily subissaient, sans s'en rendre compte, l'insurmontable envoûtement de ce décor mélancolique. Ils parlaient peu, mangeaient à peine. Leurs âmes, tout à l'heure rayonnantes, s'étaient recueillies en une méditation inconsciente, s'unissant et se séparant sous d'insensibles aimantations, comme des lèvres qui machinalement font une prière. Il y avait encore à peine une heure, ils se trouvaient au centre d'un tourbillon de fièvres mondaines qui, en consumant leurs forces physiques, usaient leurs sens, et, en comblant chaque heure, ne leur laissaient ni le temps ni le calme nécessaires pour analyser l'évolution de leurs cœurs; et voici qu'ils étaient brusquement jetés dans une atmosphère saturée de soufre dont les relents venus de la rive gonflaient leurs sens comme des voiles, et à la fois vide de mouvement, vide de vie, entre toutes propice à l'abandon et au retour sur soi.

Tandis que l'obscurité investissait d'un même mouvement la nature, les choses et leur âme, — apparaissant l'une après l'autre, mille étoiles dans leur éternel désordre ponctuaient de leur scintillement d'or les limites d'un preciel édénique. Derrière les cimes de l'Estérel qui prenaient, sous leurs lueurs ardentes de cauchemar, des airs

de volcan en fusion; les suprêmes rayons du soleil fulguraient et dardaient encore que, vers Antibes, la lune s'élevait doucement, énorme rondeur blême comme au sortir d'un bain de lait. Entre ces deux astres ennemis dont les ombres se pourchassaient et se détruisaient, une multitude de lampadaires électriques traçait la Corniche d'Or, qui court en folâtrant comme un ruban au vent, sur les bords de la mer de Saint-Raphaël à Menton.

— Oh! Yves, fit Mily à cette vue, dans un accès de sentimentalité toute allemande, c'est vrai, il y a pleine lune cette nuit. Allons la voir dans la forêt, voulez-vous? J'aime tant les arbres au clair de lune!

Ils se levèrent. L'hôtelier s'avança vers eux. Yves le prévint :

— Non, nous ne montons pas maintenant. Nous allons faire un tour dans les bois. Pourriez-vous nous en indiquer le chemin?

— Mais, monsieur, vous allez les trouver à la porte; ils recouvrent toute l'île. Soyez prudents, surtout, vous vous égareriez facilement, l'ombre est traîtresse dans les sous-bois. Vers quelle heure comptez-vous rentrer?

Yves regarda Mily, puis sa montre.

— Il est neuf heures. D'ici une heure, — ou deux... Je ne puis vous dire.

— Alors, reprit l'aubergiste, si vous permettez, nous ne vous attendrons pas. Je vais vous remettre la clé de la porte d'entrée; vous serez ainsi plus libres.

— Si vous voulez... Mais, à propos, quels numéros de chambres nous avez-vous réservés?

— Oh! monsieur, vous ne pouvez pas vous tromper. Il n'y a que vous au premier et c'est tout au bout de la passerelle. D'ailleurs, vos portes et fenêtres sont ouvertes en plein courant d'air pour que vous ayez plus frais et tout le reste est verrouillé.

Yves prit la clé qui lui était tendue et s'assura qu'elle s'adaptait bien à la serrure d'entrée. Ceci fait, il la

mit dans sa poche et sortit derrière Mily après avoir été salué par leur hôte.

Deux chemins s'offrirent à eux, le premier s'engouffrant dans l'ombre, l'autre, à leur droite, passant au pied des maisons du village. Ils optèrent pour ce dernier, plus pittoresque, et comme Mily trébuchait sur des pavés mal joints qu'elle ne distinguait pas, Yves lui saisit le bras pour assurer sa marche. D'un cabaret mal éclairé, à l'intérieur, des chants perçaient en de vieux rythmes populaires; ils s'approchèrent et aperçurent, attablés devant des alcools, le corps tassé dans des suroîts huilés, des pêcheurs qui jouaient aux cartes en fumant de courtes pipes. Le tableau était magnifique, véritable toile de Rembrandt, de ces figures tannées, ravagées de hâle et de rides, souriantes dans de la fumée et des chants.

— Quelle franche gaieté, Yves, dans cette France que je commence à tant aimer! Et quel plaisir vrai, pour moi, de voir ces travailleurs unir leurs humbles joies si sincères à celles tellement factices des habitués des palaces de la Côte!

— Moi aussi, Mily, j'aime le peuple et je le comprends.

— Vous? Aristocrate jusqu'aux moelles!

— Mais oui! D'abord, je me rattache à lui par mon ascendance maternelle et j'en suis fier! C'est de là que vient le meilleur de moi-même; c'est ce qui m'a sauvé d'être une « fin de race », crétin de bonne famille ou bellâtre coureur de dots, comme tel de mes cousins ou de mes chers collègues! Et ensuite, l'expérience de la guerre m'a appris ce qu'il y avait à gagner moralement au contact de ceux qui peinent, qui luttent, qui sont des hommes enfin et non pas des fantoches, comme ceux d'en face qui s'imaginent être au-dessus. C'est dans le peuple qu'on trouve la vraie sagesse!...

— Oh! Yves, que j'aime donc vous entendre parler ainsi! Tenez, en ce moment je sens battre votre cœur

mieux que si je posais ma tête sur votre poitrine. Et puis, lorsque votre sensibilité s'émeut de la sorte, votre voix devient musicale, elle chante, elle est une harmonie et une caresse et il me semble alors qu'un duo s'élève de nos ombres rapprochées. C'est une sensation d'art et de vie mêlés, inconnue, sans pareille, et je sens mon cœur qui bat délicieusement à votre rythme.

Elle se serra contre lui; son bras vibrait, son corps aussi, et il en fut troublé jusqu'au sang.

— Mily! balbutia-t-il.

Ils avançaient doucement, le long du chemin qui montait; Mily, entraînée dans son bonheur croissant, s'échauffait peu à peu, bien qu'elle parlât toujours avec une gravité concentrée.

— Jamais encore, Yves, je n'ai rencontré un être comme vous, que je comprenne et qui me complète à ce point. Nous sommes semblables, on dirait faits l'un pour l'autre, et cela me jette dans une confusion où je ne puis encore me retrouver. Mais je sais et je sens que vous êtes entré dans ma vie, totalement, et me voici par vous comme une malade qui vient de guérir et qui s'effraie de sentir un autre être plein de vie incorporé soudain à elle.

— Mily! implora Yves qui faiblissait.

— C'est si nouveau, Yves, si merveilleux pour moi. J'ai tant souffert que j'avais désespéré de moi. Je n'attendais plus rien de la vie, je m'abandonnais, je me résignais... Et voilà que vous êtes venu! Vous m'avez tout de suite parlé d'un ton vrai! et comme vous approchiez de moi la douceur de votre visage, je vous ai regardé, regardé! Tout en vous m'attirait, votre jeunesse harmonieuse, votre assurance souriante... que sais-je encore et qu'importe! puisque après votre conquête de ma volonté, je vous ai accepté dans ma vie et qu'alors j'ai pu pénétrer votre âme! Yves, pourquoi est-ce toujours le physique qui attire les femmes? Si vous aviez été laid, ou comme

les autres sont, en somme, — je vous aurais écarté de ma route, et j'aurais passé à côté de votre âme sans même la pressentir. Quelle injustice! Car si c'est votre séduction qui m'a apprivoisée, c'est votre âme, autrement plus riche, qui m'a retenue d'abord, conquise ensuite. Votre âme! Oh! Yves!...

— Elle est vôtre, Mily, et elle vous aime! murmura-t-il dans un souffle.

— Je sais! Je sais! Dès le premier jour... Et moi aussi!

Leur marche à l'abandon les avait engagés en pleine forêt, en pleine nuit. Sur une pierre au bord du sentier, ils s'étaient assis côte à côte, puis il avait glissé à ses pieds en une chute imperceptible, la tête appuyée sur une main, la contemplant. A ce brusque aveu de Mily, il ferma les yeux, s'approchant dans un frémissement de tout l'être, dans une attente d'infini. Une caresse lente qui cheminait de son front vers ses cheveux, le tira peu à peu de sa torpeur; légèrement inclinée sur lui, Mily le regardait avec une tendresse singulière. La main fine descendit le long de ses joues enfiévrées; il y porta ses lèvres chaudes, leurs doigts s'unirent. Alors, de son bras libre, il enlaça la taille souple qui céda, appuya sa tête contre la poitrine qui s'offrait, et à nouveau ferma ses paupières. Puis doucement, dans le tumulte intérieur d'une émotion enchanteresse, leurs lèvres se cherchèrent et s'unirent. Ou plutôt Mily embrassait Yves du bout des lèvres, comme font les enfants, et lui, d'abord surpris, bientôt stimulé, s'efforçait de prendre entre les siennes ces lèvres qui s'étonnaient, ne comprenaient pas, se refusaient.

— Ouvrez vos lèvres, supplia-t-il d'une voix haletante, laissez-moi faire.

Mily, que cette sorte de baiser semblait déconcerter, raidit le buste et rejeta la tête en arrière, mais Yves, excité par cette résistance imprévue, la poursuivit et

s'imposa; — alors de légers essouflements de plaisir gonflèrent leur gorge comme d'un miel. Une exaltation l'emporta, et ses mains ardentes ondulèrent comme des frissons de fièvre sur le visage de Mily. Prise entre cette ferveur obsédante qui la gagnait et la soulevait, et une peur soudaine et profonde de l'inconnu, elle eut comme une envie de pleurer.

— Don Juan-les-Pins! sanglota-t-elle, nerveusement, les yeux secs.

Stupéfait, Yves se révolta.

— Je ne veux pas! Je ne veux pas, vous entendez! Vous me faites mal!

Il avait une telle expression douloureuse qu'elle en éprouva un saisissement. Il l'avait repoussée durement, prêt à partir. Elle se jeta contre lui, le visage bouleversé d'une crainte folle.

— Pardon, mon âme bien-aimée! dit-elle étrangement, et, le prenant dans ses bras, elle le maintint contre elle dans une frémissante pression. Puis, brusquement, dans le silence qui s'était fait entre eux, un léger fredonnement jaillit. Elle avait entr'ouvert les lèvres; une émotion lui serrait encore la gorge, sa voix tressaillait comme son corps, mais peu à peu, le ton s'éleva, il s'épanouit, gagna les arbres... Mily chantait!

Elle chantait dans sa langue maternelle, avec ferveur, avec ivresse, comme une femme qui est heureuse, car c'était le premier don qu'elle lui faisait de quelque chose d'elle-même. Il était resté appuyé contre elle, la tête voluptueusement abandonnée à la douceur de cette poitrine qu'il sentait, sous sa joue, agitée jusqu'aux fibres par l'harmonie sensuelle de la musique et de la passion. Lorsque les dernières notes se furent dissoutes sous la clarté lunaire, il demeura plongé dans un recueillement religieux, et il commençait à écouter en lui la rumeur d'un cœur qui naissait.

Ils se levèrent bientôt, et, formes claires en une seule

ombre, reprirent le chemin du retour. Une vive splendeur astrale avait transformé le décor; trompés par ce paysage mouvant, ils suivirent d'abord de fausses pistes, comme si quelque dieu favorable avait voulu prolonger les heures suaves de leurs premières confidences. Longtemps, ils marchèrent ainsi dans des sentiers contradictoires où ils s'égaraient et cependant ne se fourvoyaient pas; une harmonie sans dissonance guidait leurs épanchements et les protégeait contre les fausses notes d'une obscurité tentatrice, contre les faux pas de la nuit.

— Sauvés! Sauvés! s'écria tout à coup Mily, en désignant du doigt, au fond d'un couloir ombrageux, des petites lumières qui brillaient.

Ils s'avancèrent, aimantés par elles, et tombèrent en effet en vue de Cannes, sur une courte terrasse naturelle qui surplombait les maisons de pêcheurs et ouvrait un chemin en lacet vers la mer. Désormais rassurés, ils descendirent à pas hésitants la pente glissante qui aboutissait à l'hôtel. Le village de Sainte-Marguerite était plongé dans un assoupissement de ténèbres, et en longeant l'unique rue ils eurent la sensation qu'ils passaient entre des yeux fermés qui les guettaient; seules, dans cette solitude nocturne, leurs deux ombres liées semblaient vivre.

Vivre!...

...Pourtant, l'un et l'autre se taisaient. Ils sentaient même mourir en eux quelque chose de merveilleux qui était leur roman de quelque soir d'été. Demain, l'un s'en irait loin dans le Nord; bientôt, l'autre aussi partirait, loin dans le froid. Impassible loi de la vie! Ils s'écriraient... ils se reverraient... Sans doute un jour prochain, s'ils le voulaient, l'aventure aboutirait-elle à l'inévitable conclusion... Mais alors sans cette flamme intérieure des corps qui ne réfléchissent pas encore, sans cette chaleur du soleil méditerranéen qui brûle et purifie tout à la fois! Et cela, quand ce soir tout leur être était en fusion!

Quelle injustice! Yves sentait sourdre en lui une rancune contre le sort, et cependant devant cette femme qu'il commençait à aimer comme il n'avait jamais peut-être aimé, il ne se reconnaissait pas le droit, ni la folie, d'imposer sa chance dès maintenant, d'être le maître impatient et aventureux qui pour une heure gâche toutes les autres.

Il venait d'ouvrir la porte du chalet et cherchait la minuterie qu'il fit jouer. Mily entra devant lui et s'engagea dans l'escalier. Yves la suivit en silence. Une passerelle couverte, qui épousait le mur à l'extérieur, donnait accès en plein air à des chambres symétriques et spacieuses; à son extrémité, une porte, grande ouverte, permettait d'apercevoir, à travers une large baie placée en vis-à-vis, la côte de Cannes et sa guirlande de lampadaires qui clignotaient comme des veilleuses. Les rayons moelleux de la lune fondaient en verticale dans une pièce qu'ils éclairaient comme la lumière d'un sunlight projetée à travers une bourre d'ouate. Un vaste lit, quelques fauteuils, une chaise-longue, une fine coiffeuse, le tout très bas, étalaient sous cette lueur farineuse leur luxe moderne et de goût juste. Sur les tapis épars, des coussins étaient accroupis, comme des chats qui dorment en boule.

Mily s'était dirigée vers une demi- portière, montée sur tringle et sur anneaux, qu'elle souleva, puis laissa retomber derrière elle. Yves entendit des robinets d'eau glouglouter. Il s'avança alors vers une porte de communication qu'il présuma être celle de sa chambre et voulut ouvrir. La poignée résista à sa pression; la clé manquait. Il retourna sur la passerelle, essaya de faire fonctionner les serrures voisines; en vain. Toutes les pièces étaient condamnées.

Il revint dans la chambre, irrité et inquiet, et se posta debout sur le balcon, au pied duquel il entendit des vagues douces clapoter. « Quelle sotte histoire! murmura-

t-il. Elle va se figurer que c'est un coup monté. Et me traiter de don Juan-les-Pins, naturellement! Si elle fait ça, je fiche le camp... »

—Eh bien, beau rêveur, vous n'avez donc pas envie de vous rafraîchir les mains?

Yves, en se retournant, se composa au plus pressé un air détaché et prudent.

— Oui, très volontiers... mais où?

Mily le dévisagea, d'un regard inspecta les lieux, puis comprit. Pas un muscle ne tressaillit sur son visage énigmatique et d'une voix calme, naturelle, elle répondit : « Là! » Et du doigt elle désignait le cabinet de toilette qu'elle venait de quitter.

Yves était de plus en plus gêné lorsqu'il revint vers elle. Mais elle souriait avec douceur et sa voix prit des tons enjoués :

— Ainsi, vous êtes mon prisonnier! Ou moi, le vôtre! Est-ce qu'il va falloir tirer à la courte paille, Monsieur, pour vous tranquilliser? Allons, grand enfant, ne boudez jamais au hasard, c'est notre maître à tous. Asseyez-vous ici, dans ce fauteuil...

Yves obéit. A ses pieds, elle disposa quelques coussins sur lesquels elle s'assit dos tourné, puis, paupières closes, elle laissa couler sa tête en arrière. Emerveillé, Yves la reçut dans une panique de son cœur; des soupirs s'essouflaient sur ses lèvres; un vertige l'envahissait. Il crut entendre d'une voix lointaine :

— ...Et dites-moi, maintenant, comment vous m'ai-mez...

Alors, pêle-mêle, en un murmure désordonné comme dans une fièvre de cauchemar, cris rauques et paroles d'amour jaillirent de ce frémissement. Il ne savait ce qu'il disait... et qu'importait! il se laissait aller à l'affolement qui le gagnait, soutenu dans ses divagations par des appels et des élans qui s'échappaient langoureusement de la bouche entr'ouverte de Mily : « Yves! Yves! »,

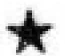
plaintes voluptueuses qui l'exaltaient, soupirs qui lui tordaient les nerfs, tressaillements qui l'affolaient. Soudain, sa main qui caressait la gorge pleine de Mily glissa, et retint dans sa paume un sein ferme qui s'offrait dans un don du buste gonflé. Alors un voile de sang couvrit ses yeux; il se courba, prit dans ses bras le corps pâmé qui s'y abandonnait, et l'emporta.

— ...Soyez prudent, Yves! Pour moi!...

Mais il n'avait pas insisté et ces mots étaient à peine dits qu'il s'était déjà écarté, moins par soumission que parce que cette seconde tentative venait d'échouer, comme la première, devant un corps impénétrable, crispé, contracté, sous une nervosité incroyable faite d'angoisse ou d'émotion. Il était honteux et vexé. Jamais il n'avait rencontré de résistance de ce genre, et il la comprenait d'autant moins qu'il savait que Mily l'aimait. En vain continuait-elle à trembler de tous ses membres à des désirs certains; malgré elle, obstinément, elle se fermait, ses nerfs se refusaient à l'étreinte qu'appelaient passionnément ses sens. A cette défaite, le don Juan-les-Pins des folles nuits se réveilla en lui brusquement. Sa bouche vagabonde s'empara du corps rebelle, la caressa en de lentes insinuations, folâtra dans une descente indifférente, mais sûre, eut maints caprices innocents, fit quelques espiègleries enfantines, puis sournoisement remonta peu à peu le long des jolies jambes, des jambes qui, lorsqu'elles sont jolies, sont à la femme ce que de belles colonnes sont à un temple, à un temple élevé par un dieu pour y recevoir l'hommage des hommes.

— ...Yves! que faites-vous?...

Alors, il connut la surprise d'une femme inexercée, son émerveillement devant le plaisir qui monte, et son abandon éperdu à toutes les choses de l'amour, qu'elle ignorait.



Les heures, ardemment disputées, avaient glissé sur un bonheur complet. Par la baie, restée grande ouverte, les premiers rayons du soleil avaient caressé deux corps nus toujours enlacés. Mily n'avait pas dormi; depuis une heure elle rêvait en contemplant Yves assoupi dans ses bras, épuisé de fatigue et de joies. Il sortit d'ailleurs bientôt de son écrasante somnolence et une ivresse progressive enchanta ce réveil où leurs jeunes êtres se souriaient dans la transparence matinale. Il y a des minutes où le sourire, divine auréole du baiser, donne le premier et le dernier mot de la vie, entraîne le vertige, ouvre l'extase. A ce moment où ils se retrempèrent dans la lumière de leur sourire de joie, Yves et Mily, dans une communion insondable, eurent l'enivrante sensation de se donner un Dieu l'un à l'autre, d'être le temple, couple parfait en une seule âme, de quelque Trinité surhumaine!

— Yves, je veux que tu saches! fit Mily, soudain devenue grave. Des pensées de toutes sortes ont tourbillonné cette nuit dans ma tête, mais le remords ni le sentiment d'une faute n'y ont eu place; elles n'étaient lourdes que d'inquiétude et d'espoir, et se tendaient toutes vers notre avenir. Au contraire, une grande paix s'est emparée de moi, à la suite de cette plénitude de l'amour que tu m'as apportée. Entre mon corps, pour la première fois exalté et comblé, et mon âme que la passion a pour ainsi dire ensemencée, aucune lutte n'est engagée; ma conscience même exulte! C'est tout mon passé qui vient de s'abolir dans cette immense découverte d'une autre vie! Cela, Yves, je voulais que tu le saches dès ce matin!... Ne l'oublie jamais!

Ils s'habillèrent ensuite dans un murmure de rires et de chansons et descendirent sur la terrasse où Yves

commanda les déjeuners, — à la française, café au lait, croissants et beurre, — que Mily fit précéder de quelques fruits. Des ronflements éloignés de moteur les tirèrent peu après d'un de ces tête-à-tête délicieux de lendemain de nuit d'amour, qui est un cœur-à-cœur prolongé.

— Oh! déjà! s'exclamèrent-ils ensemble.

Yves se fit apporter la note qu'il régla sans discussion, et, à regret, en jetant derrière eux de furtifs regards pour fixer à jamais dans leur souvenir le décor de leurs primes ivresses, ils s'avancèrent vers le quai et prirent place dans le canot où le vieux matelot les accueillit avec un visage épanoui.

— Ho! ho! vous nous gâtez! fit Yves en admirant une guirlande de pavillons étrangers qui pavoisait l'embarcation.

— C'est qu'aujourd'hui, c'est un bien beau jour, hé?...

— Oui, fit Mily, c'est un bien beau jour dans ma vie!

— Surtout que la course-croisière en Méditerranée mouille à Juan-les-Pins. Alors, chacun y va de ses petits drapeaux, hé? L'*Eclaireur de Nice* annonce vingt-huit yachts sur les rangs; c'est un succès! Il paraît que c'est de la publicité pour la saison estivale sur la Côte... hé?

Mais il s'aperçut qu'ils ne l'écoutaient plus et resta coi. Yves et Mily, tête contre tête, les mains mêlées, contemplaient sans mot dire « l'île du péché exquis » qui diminuait et s'estompait. Lorsqu'elle s'effaça complètement à leurs regards sous la brume d'or d'un soleil tropical, ils se trouvaient en vue de Juan-les-Pins qui scintillait comme des paillettes multicolores. Quelques barques, vides et étrangement abandonnées au gré des flots, tachetaient par-ci par-là une mer qu'on eût dite de feu. Le pilote qui connaissait les mœurs de l'endroit, s'amusa, avec un air de ne pas y toucher, à frôler l'une des embarcations vagabondes dans laquelle Yves et Mily, à leur surprise quelque peu scandalisée, aperçurent, allongée sur une simple planche, une femme nue suintant l'huile qui

offrait, entre autres, aux rayons enflammés du soleil u: croupe nerveuse creusée de fossettes.

Yves, à la vue de ce corps qui ranimait en lui des souvenirs précis, eut un sursaut.

— Mathilde!... ha! ha!... je comprends maintenant! Pourvu qu'elle ne m'ait pas remarqué!

Son trouble n'avait pas échappé à Mily.

— Tu as reconnu cette femme?

— Mon Dieu!... je n'en suis pas bien sûr! Un dos ne parle guère...

— Oui, mais le reste? Oh! tu sais, je ne suis pas jalouse de ton passé. Je crois même que je ne te reprocherai jamais d'aimer d'autres femmes, — mais seulement d'avoir de la joie à en être aimé.

Le canot pointait vers le Casino et Yves s'inquiéta de cette arrivée en pleine cohue.

— Non, pas de côté, fit-il au pilote, mais à Neptune-plage....

Mily lui fut reconnaissante de cette attention, et parut attristée en même temps.

— C'est vrai! Il va falloir commencer à tromper le monde! à mentir!... Ah! j'ai l'horreur de ces hypocrisies!... Et pourtant, chéri, tu as raison!... Je filerai même, si tu le veux bien, dès qu'on accostera. A quelle heure est ton train?

— A 2 heures 24. J'ai largement le temps. Mais je ne veux pas que tu m'accompagnes à la gare, tu mourrais de chaleur; cette heure-là est atroce. Je passerai à Bel-Abri. Veux-tu une heure et demie? J'en ai pour dix minutes à faire mes valises.

Le canot venait de virer et s'approchait silencieusement d'un débarcadère solitaire. Mily acquiesca d'un signe de tête et, s'aidant du poignet, sauta par-dessus bord. Yves la vit s'éloigner par la digue, forme onduleuse et cadencée, et, après avoir payé le marin qui lui serra la main, se dirigea vers la villa Dianah par la plage.

Il faisait une chaleur torride. Sur un sable enflammé dont la seule réverbération torréfiait les prunelles, des formes animales qu'un court maillot rendait humaines étaient étendues, fumant comme des grillades. Yves, pourtant familialisé à ce spectacle quotidien, regarda en passant avec un étonnement stupide ces rangées de momies en état d'incinération. Des hommes? Des femmes? Ces malheureux couverts de plaies, les épaules saignantes, le dos à vif, exulcérés par les morsures d'un impardonnable soleil? Quelle pitié! Il n'eut soudain que du dégoût pour ces snobs qui se frottaient douloureusement les chairs dénudées avec de l'huile de coco ou de la paraffine parfumée. Il eut l'impression qu'il venait d'un autre monde, il ne se sentait plus à la page, il était temps qu'il s'en allât. Du coup, pris par une sorte de nausée, il se refusa de revoir une dernière fois ses amis improvisés, ses beaux souvenirs de quelques heures, ses faciles succès d'un soir, et brusquement il voulut éviter la plage, obliqua sur la gauche et monta l'escalier qui mène au thé du Grand Hôtel. Il s'engageait à pas hâtifs sur le boulevard qui file vers Antibes entre le Casino et la Potinière, lorsque tout à coup, à quelque cent mètres devant lui, il reconnut la silhouette de Mily juste à la seconde où elle dispasaissait à un tournant.

— Ah! par exemple. Où va-t-elle donc? s'exclama-t-il. Il était intrigué... Elle tournait le dos à sa villa! Il se hâta. Inutilement; lorsqu'il arriva au carrefour, à perte de vue la rue était déserte sous un soleil de plomb fondu.

Sans savoir pourquoi, il se sentit troublé. « Qu'est-ce qui me prend? » balbutia-t-il. Un bref pincement au cœur le fixa. Jaloux? Lui? Allons donc! Il haussa les épaules et inspecta les alentours. Pas de magasins; de hautes maisons à six étages, quelques villas, et, blanche et nette, la modeste façade de Notre-Dame des Pins. L'église! Par quel appel mystérieux s'y jeta-t-il comme dans un refuge, il n'eut pas le temps de se l'expliquer. A

peine entré, il s'était immobilisé. En face, dans l'ombre, agenouillée sur un prie-Dieu, Mily se recueillait, loin du monde... Sans bruit, retenant son souffle, pour ne pas la distraire de sa méditation, il s'approcha, se mit à genoux derrière elle et inclina la tête entre ses mains mi-jointes comme une prière à moitié dite.

Mily, sentant vaguement une présence étrangère, tourna la tête. Yves l'interrogea du regard, et aussitôt bouleversé :

— Oh! Mily, ma chérie, tu pleures?

— De joie, Yves! répondit-elle dans un épanouissement de son âme qui illumina son visage.

En sortant, elle fit une lente génuflexion, prit de l'eau dans le bénitier, tendit ses doigts à Yves et se signa. Il était stupéfait. Il aurait voulu ne pas interroger, respecter ce silence émouvant, mais à peine dehors il n'y tint plus.

— Tu es catholique? Je croyais qu'à Zurich...

— Oui, Yves, depuis quelques années.

— Convertie? Baptisée?

— Venue à Dieu. Je n'espérais alors plus rien des hommes... C'était mon dernier et mon seul refuge. Plus tard, je te dirai!... Tu sauras tout; tu comprendras. Aujourd'hui, ne me questionne pas; laisse-moi à ma joie de t'avoir trouvé sur ma route.

Ils se quittèrent devant la villa Dianah sans avoir dit un mot de plus. Yves se changea rapidement, remplit en quelques minutes ses précieuses valises porte-habits, et, après s'être acquitté auprès de son hôtesse, se fit conduire à la gare où il déposa ses bagages à la consigne et prit son billet. Libéré de ce souci, il alla déjeuner à l'auberge du Pin-Doré où il savait ne rencontrer aucune personne de connaissance, et à l'heure dite sonna à la grille de Bel-Abri. Mily vint lui ouvrir elle-même.

— Hermann et Hanni font la sieste, dit-elle, suis-moi sans bruit...

Ils arrivèrent à pas étouffés dans une pièce noyée de pénombre où Yves ne distingua d'abord qu'une immense moustiquaire qui pendait du plafond comme une robe de mariée prête à mettre.

— C'est ma chambre, fit alors Mily à voix haute. J'ai voulu que tu voies avant de partir la pièce où je dormirai désormais en pensant à toi; la table où je t'écrirai...

Yves, vite habitué à cette demi-obscurité, inspecta d'un rapide coup d'œil l'installation qui lui parut charmante jusqu'au moment où, tout à coup, il eut un haut-le-cœur. Là, sur la cheminée et face au lit, de grandes photos d'homme étaient placées en évidence. Lunettes rondes, barbe en pointe, la raie sur le côté, l'air d'un maître d'études infatué : Herr Doktor Karl Härtsch! Cette exposition ostentatoire d'un mari voué à la défaite lui parut pour le moins étrange et lui fut désagréable à l'extrême. Mily, toute à sa joie, ne le remarqua pas. Quelle importance pouvaient-ils bien avoir pour elle, ces portraits? Tels des tableaux de famille ou des poupées-fétiches, ne faisaient-ils pas partie de l'ameublement? Elle parlait, elle chantait, ses lèvres en fleurs étaient un bourdonnement et un parfum. Gagné par cette ferveur sincère et spontanée, Yves, ravi, vécut alors quelques minutes d'une inoubliable fusion, quelques minutes trop vite vécues, puisqu'il lui fallut se décider bientôt au départ. Alors, pour distraire l'émotion qui montait de leur cœur vers leurs yeux dans une buée de larmes, elle parla de choses matérielles, s'inquiéta du confort de son voyage, puis lui remit des fruits pour la nuit, et dans une des poches de son gilet glissa un petit objet de cuir rouge :

— Garde-moi ainsi sur ton cœur, mon cher trésor, toujours. Si ces photos de Mily ne te satisfont pas, je t'en enverrai d'autres.

Ils se serrèrent une dernière fois dans une étreinte passionnée et s'accompagnèrent jusqu'à la porte, les lè-

vres serrées, les regards chavirants, de lourds regards anxieux qui touchent l'âme et qui, comme un fragile fil d'Ariane qui se tendait entre eux dans le chemin, se brisèrent à la haie d'angle de la grand'route où Yves, après un ultime baiser des doigts, obliqua. Mais pour toujours il conservait dans sa mémoire l'image de Bel-Abri, la coquette villa provençale où le meilleur de lui restait, et où elle allait continuer à vivre, heureuse par lui peut-être, — sans lui.

Il était à peine rentré dans la gare que des cris stridents et des couleurs vives froufroutèrent comme un essaim d'abeilles. « Don Juan-les-Pins! Don Juan-les-Pins! » Un saxophone glapit en mineur, un violon miaula et pleura, des cymbales plaquèrent un accord... Yves, assailli par ses amies de la plage, sourit, flatté et mécontent à la fois. Il aurait préféré partir dans l'oubli, indifférent à tous, comme l'on va vers une nouvelle vie. Ce tournoiement de robes folles, dont quelques-unes encore froissées restaient comme marquées à son chiffre, lui donna une seconde fois une impression désagréable d'un passé éteint et pénible. Il avait envie de faire contre ces bonnes fortunes mauvais cœur, mais il restait toujours poli avec les femmes, respectueux de celles qui l'avaient aimé, et au surplus dans quelques minutes il serait déjà loin.

Sur le quai, le jazz improvisé de la bande joyeuse entama une sérénade larmoyante. Jeunes femmes, jeunes filles esquissèrent des plaintes cacophoniques, à l'ahurissement des hommes d'équipe qui n'en avaient pas encore vu d'aussi forte. Au loin, le rapide, annoncé par une violente sonnerie électrique qui tapait sur les nerfs, se signalait par des flocons de fumée noire sur le ciel bleu. Yves, distribuant compliments, sourires et espoirs, prit ses valises en main. Le train grondait; les employés jetaient des cris dans la confusion : « Les voyageurs pour Cannes, Marseille, Avignon... » Une portière était ou-

verte, Yves s'y engouffra; de petits bras brunis et nerveux lui tendirent ses bagages qu'il happa. « Adieu! Adieu! Au revoir! Hourra pour don Juan-les-Pins!

Un homme en tenue de tennis qui courait le long des wagons, à la recherche de quelqu'un, bondit vers lui. Il haletait et épongeait de son mouchoir son front en sueur :

— Cher ami, surtout ne manquez pas à Zurich! j'ai absolument besoin de vous. Le Congrès a lieu du 1er au 5 octobre... Au revoir!

— Merci, Méan! Comptez sur moi!

— Comptez sur nous, don Juan-les-Pins. Au revoir!

Elles lui envoyaient des baisers, du bout des doigts, charmantes vraiment. Il leur sourit, désarmé, conquis. Puis, à son tour, il approcha les doigts de ses lèvres jointes et vers elles, mais plus loin, au dessus de leurs têtes et de leurs illusions, pour Mily, lança un grand baiser des deux mains.

Lorsque la station fugitive eut disparu à ses regards, il chercha à pas lents un compartiment vide, y plaça ses affaires, releva l'accoudoir du fauteuil et s'étendit de tout son long sur la banquette. Il faisait dans cette voiture, tapissée de gris comme une chambre pour jeune fille prolongée, une chaleur étouffante; il retira sa veste et laissa tomber ses paupières.

Vaguement, un peu plus tard, il crut entendre la portière glisser sans bruit et quelqu'un s'installer sur le fauteuil d'en face. Une somnolence invincible le gagnait, il était prêt à s'assoupir. Alors, à ce moment précis de l'abandon qui verse dans le sommeil, il entendit, comme en un rêve, une voix chantante, bien connue, une voie de femme qui le fit se dresser en sursaut dans un ahurissement furibond :

— Eh bien, mon cher, est-ce que vous avez passé une bonne nuit?

YVES DE CONSTANTIN.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Maximin Deloche : *La Bague en France à travers l'histoire*, Firmin-Didot. — Gustave Reynier : *La Femme au dix-septième siècle*, Jules Tallandier.

A plusieurs reprises, dans cette revue, nous nous sommes efforcé de faire connaître à nos lecteurs les savants travaux de M. Maximin Deloche, archéologue de grand mérite, et, au surplus, l'un des historiens les plus avertis du cardinal de Richelieu. Cet excellent écrivain, doublé d'un consciencieux érudit, nous avait surpris par la variété de ses études et, ayant remarqué que plusieurs de ses ouvrages étaient fondés sur des documents en sa possession, nous soupçonnions en lui un collectionneur.

Le volume qu'il vient de publier témoigne que nous ne nous étions pas trompé. Comment, en effet, M. Maximin Deloche eût-il pu écrire une histoire de **La Bague en France** sans avoir, au préalable, recueilli, chez les antiquaires et les fripiers de Paris et de province, les spécimens subsistant de cette sempiternelle parure de l'homme et de la femme? Sans doute, nous dira-t-on, des curieux, fort clairsemés, se sont-ils divertis à réunir, dans leurs vitrines, des joyaux de cette nature, précieux pour leur richesse ou leur provenance, sans doute maints musées en conservent-ils d'autres estimés pour leur ancienneté, la finesse de leur décoration, leur faste; sans doute enfin les livres fournissent-ils des descriptions de quelques-uns de ces bijoux signalés à l'attention par leur singularité ou leur renom.

Mais M. Maximin Deloche, qui connaît et cite collections, musées et livres, n'aurait pas trouvé en eux matière suffisante pour alimenter le travail très complet qu'il nous offre (travail où figurent au moins un millier de signalements de

bagues diverses et seize planches reproduisant la physionomie de 410 d'entre elles), s'il ne s'était muni d'éléments complémentaires fournis par ses actives enquêtes.

Les collectionneurs et les musées, en effet, recherchent médiocrement, les considérant comme sans valeur et sans intérêt esthétique, les bagues populaires, les bagues nées des événements politiques, les bagues issues de modes passagères, les bagues de métiers et de corporations. Or, ces bagues sont généralement les plus curieuses et les plus rares, car nul n'a songé à les conserver, et c'est miracle qu'elles soient, en nombre infime, parvenues jusqu'à nous.

M. Maximin Deloche, sachant quel intéressant reflet des mœurs on rencontre en elles, les a pourchassées longtemps et découvertes, le plus souvent, avec bonheur. De sorte que, dans son ouvrage, il peut nous les présenter aux côtés des bagues magnifiques dont s'enorgueillirent de puissants seigneurs, d'altières dames et courtisanes. Nous ne lui ferons qu'un reproche : celui d'avoir négligé une source abondante de renseignements, la source des inventaires de biens. Ces pièces, il est vrai, conservées par les notaires, sont difficiles à consulter. Elles contiennent en grand nombre des précisions, au moins pour les trois derniers siècles, sur les joyaux possédés par nos aïeux immédiats.

Malgré cette lacune, le livre de M. Maximin Deloche nous apporte le présent, assez peu fréquent, d'une attrayante étude d'histoire des mœurs, encadrée dans un décor d'histoire générale. Il évoque, depuis les temps ténébreux de la Gaule jusqu'à nos jours, les événements qui provoquèrent la production de bagues de tous calibres, de tous modèles et de toutes matières.

Très rapidement la bague qui est, à l'origine, un massif anneau de jadéite, de cristal de roche ou de bronze, puis d'argent ou d'or, s'enrichit d'un chaton et de pierres colorées. Dès que les envahisseurs romains apportent aux Gaulois l'art de la gravure, les chatons se parent d'effigies de dieux, de héros, d'animaux, de figures païennes ou chrétiennes, d'inscriptions et de maximes. La période mérovingienne survenue, la bague prend forme de sceau. Dissimulant leurs sou-

dures, trois globules disposés en feuilles de trèfle joignent l'anneau au chaton, celui-ci chargé de noms, de monogrammes, d'emblèmes. La décoration est née. Elle restera longtemps simple et naïve, jusqu'à l'avènement des grands ciseleurs de la Renaissance.

Les diamants et autres pierreries sont utilisés à embellir la bague, à l'époque, ce semble, de la chevalerie et des mœurs guerrières et courtoises. Les chatons cependant enferment encore, le plus souvent, les armes et devises des preux ou encore les aphorismes galants des amants transis. La religion, de son côté, influence l'ornementation de la bague. Les trésors des Eglises se targuent, d'autre part, de posséder des joyaux mirifiques, les anneaux des saintes et des saints, et celui de l'Eglise de Péronne, l'anneau de la Vierge Marie.

Nous ne pouvons suivre dans ses détails infinis le travail de M. Maximin Deloche. Signalons cependant que la bague de Jeanne d'Arc, fort modeste, portait, sous trois croix, les noms de Jésus et de Marie et que celle de Charles le Téméraire brillait des feux du fameux diamant dit « Le Florentin ». Les bagues des anciennes corporations étaient d'argent massif et frappées du blason corporatif. Catherine de Médicis la superstitieuse paraît avoir stimulé la naissance des bagues magiques décorées de signes cabalistiques.

M. Maximim Deloche parle avec admiration des bagues de la Renaissance, d'une grande richesse de gemmes et de ciselures. Avec le dix-septième siècle l'art « baguier » dépérit quelque peu. Les gens de cette période apprécient surtout les diamants. On voit cependant surgir, sur les chatons, les premiers portraits en miniature. La bague de Saint-Cyr porte, sur son émail bleu, le visage de Mme de Maintenon.

M. Maximin Deloche nous dit que Richelieu fut grand amateur de joyaux et néglige de nous parler du prince joaillier par excellence, Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Sous Louis XV, nous précise-t-il, la bague perd le caractère massif du règne précédent, s'amenuise et s'embellit de charmantes volutes. Des camées portent les images de personnages allégoriques, des scènes pastorales, les traits de la Pompadour ou encore des devises d'amour et d'amitié. Sous

Louis XVI triomphe la glyptique et l'on voit aussi surgir des chatons en céramique, en ivoire, en bois, parés de figures. A la fin du XVIIIe siècle, les emblèmes de la franc-maçonnerie et autres sociétés secrètes commencent à décorer ces chatons où l'on grave également une Montgolfière et une scène du *Mariage de Figaro.*

Les bagues populaires pullulent sous la Révolution à laquelle M. Maximin Deloche consacre l'un de ses plus curieux chapitres. Elles sont de cuivre, d'ivoire, de bronze, d'argent et leurs attributs varient au fur et à meure que les événements se succèdent. On y remarque, grossièrement exécutés, le bonnet phrygien, le drapeau tricolore, les portraits de Latude, Bailly, La Fayette, la prise de la Bastille, mille figurations des scènes pathétiques et tragiques qui troublent ce temps désordonné. A l'artiste qui peinait jadis, le burin au poing, sur un métal précieux, s'est substitué un « mercanti » politicien qui, profitant de l'actualité, fond à la hâte des articles vulgaires, mais de vente aisée.

A en croire M. Maximin Deloche, la bague, dont on éprouve quelque peine à préciser l'ancienneté, aurait une origine singulière. A l'époque préhistorique, l'homme aurait eu pour coutume d'enchaîner à l'aide d'un collier de bois ou de cuir la femme ravie à son ennemi à la suite de quelque combat. « Un jour, dit notre auteur, l'une d'elles excita la compassion de son maître; les liens qui l'attachaient furent supprimés. Fût-ce par reconnaissance ou par orgueil, l'esclave voulut conserver le symbole de sa chaîne et le porter de façon apparente... La bague était née. »

Pure hypothèse évidemment. Si l'on parvenait, l'étayant de preuves, à la transformer en certitude, la femme, sans nul doute, se hâterait de proscrire la bague de sa parure, car elle verrait en elle le signe de son éternelle sujétion.

Contre cette servitude, qui subsiste encore de nos jours, la femme a vainement lutté, à travers le temps, employant généralement, pour s'en délivrer, des moyens inefficaces de séduction. Les gens mal informés croient d'ordinaire son sort enviable. Ils l'aperçoivent figurant, comme une déesse environnée de louanges et d'encens, dans les écrits d'autrefois

et ils ignorent ceux d'entre ces écrits qui la calomnient perfidement.

En fait, dans les sociétés des différentes époques de notre histoire, la femme, écrasée de devoirs, ne dispose d'aucun droit. Accablée par cette étrange situation, elle s'efforce sans cesse de provoquer en sa faveur des mouvements d'opinion. L'action féministe, la querelle pour l'égalité des sexes devant la loi, fertiles en pamphlets et dissertations de toutes sortes, emplissent de leur bruit le passé. Christine de Pisan, vers la fin du XIV[e] siècle, bataillant contre les venimeuses imputations insérées par Jehan de Meung dans le *Roman de la Rose,* réclamait déjà l'émancipation de ses pareilles.

Les femmes trouvent généralement contre elles les misogynes, plus nombreux qu'on ne le suppose, les bourgeois soucieux de commander chez eux, les gens attachés aux traditions, les cocus, les théologiens et, de plus, les pouvoirs publics désireux de ne rien changer à l'ordre établi. Elles manquent de cohésion entre elles. Elles trahissent leur cause par égoïsme ou par coquetterie. La plupart de leurs guerrières escarmouchent en amazones isolées.

S'il est une période où l'on imagine que les femmes jouissent d'une domination et d'un crédit complets, n'est-ce point la période du XVII[e] siècle? Les romans, l'*Astrée* en particulier, montrent leurs galants en posture agenouillée devant elles, et les révérant, et murmurant de perpétuelles oraisons, et, sans cesse, prêts à défaillir au moindre signe d'indifférence.

Or c'est, ce semble, au cours de cette période, que la revendication féministe prend sa forme la plus aiguë. M. Gustave Reynier qui vient d'écrire, sur la **Femme du dix-septième siècle**, un excellent livre, plein d'idées sinon tout à fait neuves, du moins bien coordonnées entre elles et rarement traitées de cette manière à la fois pénétrante et érudite par les historiens des mœurs, M. Gustave Reynier nous apporte des vues nettes et des documents nombreux sur la véritable situation de la femme sous Louis XIII et sous Louis XIV.

Il nous dit tout d'abord qu'en fait, la femme, au sortir des guerres civiles, paraît jouer grand rôle pacificateur et civilisateur, qu'elle prend figure de reine dans les salons où elle

trône, exigeant de ses visiteurs politesse et urbanité. Grâce à elle la galanterie des temps courtois renaît et les muguets de ruelles, sous son influence, s'évertuent, tous parés de dentelles, à imiter le ton et les manières de Céladon.

La femme va-t-elle donc assurer son triomphe et bientôt exiger de l'adulation de ses alcovistes l'abandon de tant d'abus dont elle est excédée? Point du tout. Ses ennemis subsistent à côté de ses « mourants ». En 1617, l'un d'eux revigore, en publiant *l'Alphabet de l'imperfection et malice des Femmes*, la dispute qui semblait apaisée. Les pamphlets pour et contre la femme bientôt pullulent. M. Gustave Reynier analyse les plus intéressantes de ces pièces qui, pour la plupart, contiennent une argumentation assez médiocre.

Dans cette querelle, les apologistes de la femme semblent avoir le dessus. Le problème de l'égalité des sexes ne fournit pas le thème principal des controverses. Ce problème, en réalité, seules les précieuses le traiteront à fond. M. Gustave Reynier croit que la préciosité apporta un élément de trouble dans le travail d'émancipation entrepris par les subtiles hôtesses des salons à la mode.

Nous pensons, au contraire, que la préciosité fut grandement utile. Encore faut-il la voir sous son véritable jour. Elle se divisa en deux camps fort distincts d'idées et de doctrines. D'un côté s'assembla la préciosité prude, composée des diseuses de galimatias, des dévotes, des rétrogrades soucieuses de maintenir les traditions; de l'autre, la préciosité galante où se recrutèrent les épicuriennes et aussi les féministes. Celle-ci mena véritablement le combat pour l'égalité des sexes. Molière, dont M. Gustave Reynier étudie le rôle, nous paraît avoir soutenu cette seconde cabale. Il porta à la scène, en les atténuant et en conseillant la modération, ses principaux griefs contre les excès d'autorité masculins. Il traita en particulier la question du mariage, devenu une affaire d'intérêt, souhaitant que, dans la famille, les raisons du cœur fussent autant que les questions d'argent, prises en considération. Les précieuses galantes réclamaient bien davantage, l'institution du divorce, la maternité volontaire, l'équivalence entre époux des devoirs et des droits.

Bien entendu, la femme esclave, même appuyée par Molière, ne retira de la rébellion de la préciosité aucun allégement à son sort. M. Gustave Reynier, dans la suite de son ouvrage, montre que, vaincue dans cette bataille ouverte, elle comprit qu'à se faire, par l'instruction, l'égale de l'homme, elle amènerait plus sûrement un changement de sa condition. Ses directeurs de tous genres, dans des traités étudiés par M. Gustave Reynier, l'engageaient à entrer dans cette voie.

M. Gustave Reynier pense que, vers la seconde moitié du siècle, les cercles savants, le Bureau d'adresses, les conférences des sieurs de Lesclache et de Richesource, maintes académies particulières concoururent à lui fournir des éléments d'élévation intellectuelle. Il évoque les figures, un peu estompées aujourd'hui, de certains écrivains féministes, comme Poullain de La Barre, qui se donnèrent beaucoup de peine pour incliner les femmes à l'étude et les diriger dans le fatras des livres.

En fait, à l'aube du XVIIIe siècle, les dames que l'on peut citer comme ayant acquis des connaissances véritables restent fort peu nombreuses. Une Mme Dacier est une exception. Une Julie d'Angennes (dont M. Gustave Reynier publie un portrait qui passe, en Angleterre, pour être le sien, mais qui est en réalité une copie du portrait de la duchesse d'Aumont conservé à Chantilly) ne sait rien que des amusettes poétiques et use d'une orthographe phonétique. Une Mme de La Fayette s'intéressa bien plus aux affaires politiques qu'à Virgile. Une Mme de La Sablière, fort malheureuse en ménage, se soucia plutôt de satisfaire ses sens que de comprendre la philosophie de Gassendi.

Conférenciers, bavards de tous genres, faiseurs de traités didactiques, conseillers intimes, comme le chevalier de Méré, furent écoutés d'une oreille distraite. La femme craignait trop de perdre son agrément en substituant les conversations pédantes aux conversations tendres ou gaies. L'instruction d'ailleurs pouvait-elle lui permettre de gagner des avantages d'ordre social? Comment l'imaginer puisque toutes les doctes du siècle suivant laissèrent la question féministe dans l'état encore précaire où nous la voyons aujourd'hui.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Fagus : *Les Eglogues de Virgile*, François Bernouard. — Luce Clarence : *Sonnets d'Angleterre*, C. Balland. — *Poèmes d'ouvriers américains*, traduits par N. Guterman et P. Morhange, « Les Revues ». — Wladimir Maïakowski : *Le Nuage dans le Pantalon*, « Les Revues ». — Maxime Volochine : *Soleils de Nuit*, Grasset.

Fagus, en s'essayant à son tour à rendre en vers français les **Eglogues de Virgile**, ne se dissimule pas la difficulté de la tâche entreprise. Il n'a pas tort d'estimer que rendre dans une suite uniforme d'alexandrins à rimes plates « l'aérienne musique, et si variée, des Eglogues » amène forcément, outre la monotonie, « le remplissage et la cheville, l'offense à la loyale servitude de la littéralité ». Il a compté sur le bienfaisant secours de « certaines libertés essentielles jusqu'alors tolérées au seul génie de La Fontaine et de Molière, et qui, dégourdissant notre instrument poétique, lui restituait la souveraine aisance dont il jouissait à son âge d'or : le Moyen Age ». Cependant il n'a usé de telles libertés qu'avec discrétion et je crois qu'il n'a pas eu tort. Ce qui m'apparaît surtout à le lire, c'est que, en bien des passages, surtout pour traduire isolément tels vers heureux ou pour transposer du latin au français certaines images, il a été bien inspiré; ailleurs, il a été contraint par les exigences de notre prosodie, par les tours de notre syntaxe, à ne donner qu'une idée approximative soit du sens, soit, plus souvent, de « l'aérienne musique » de Virgile. Il note, en passant, il reprend, où il convient,

Partem aliquam venti divum referatis ad aures

le vers adorable de La Fontaine :

Portez-en quelque chose à l'oreille des dieux,

et, pour ne pas omettre de traduire *venti*, ajoute en rejet : *ô brises!* — mais il y a vingt endroits où Fagus aurait pu recourir au même procédé s'il n'avait consulté que La Fontaine, — et combien d'autres encore parmi les églogues de Chénier, dans Hugo, dans maint autre parmi les anciens et les modernes? En vérité, autant je crois possible que, aidé par la bienveillance des dieux, à une heure propice, il est possible à un Français d'enrichir vraiment et justement notre langue de

toute la beauté riche et délicate d'un vers virgilien isolé, de deux ou trois vers consécutifs à la rigueur, autant le génie propre non seulement à chacune des langues, au style, à la prosodie, interdit l'espoir qu'on puisse par application rendre avec bonheur la suite continue des merveilleux poèmes latins. Aucun, jusqu'ici, des poètes — je ne parle pas de trop nombreux versificateurs — qui y ont voué leur temps et leur peine n'y est parvenu, non plus Fagus que Raynaud ou que plusieurs autres. Si l'on peut admettre encore que Damœtas chante :

Galatée me lance une pomme, la jeune folle
Et puis vers les saules s'enfuit
Regardant par-dessus l'épaule
Si mon regard l'a suivie...

bien que l'on y puisse relever plutôt une interprétation contestable qu'une très fidèle traduction, que penser de Ménalque qui s'embarrasse en notre idiome du : *Notior ut jam canibus non Delia nostris*... ce qui, d'ailleurs, n'est peut-être pas le plus beau vers de la troisième églogue, — au point de dire, après

A moi s'offre de lui-même
Amyntas, celui que j'aime...

(meus ignis)?... ceci :

Déjà n'est pas mieux Délie
Connue de mes chiens que lui!...

Est-ce en lui prêtant une diction si chaotique que Fagus veut nous imposer son idée ingénieuse : Virgile, « ange de Cisalpine » n'est pas Romain, n'est pas « de chez eux »; il lui fut doux, comme il dit, « d'*ourdre sa délivrance* », et de le « réintégrer au fier parler de France », auprès de ses « neveux, Racine, Du Bellay, Ronsard et Francis Jamme [*sic*], le « cygne d'Orthez »? Virgile est français d'ailleurs, en vérité, car

Tout ce qui est bien n'émane que de France

au même titre que Boccace, née d'une Parisienne, Pétrarque, « à qui la Provence a souri... l'âpre Ligier Durand que d'aucuns nomment Dante », et encore « saint Thomas d'Aquin et Guillaume Shakespeare ».

Fagus publie, en même temps que cette adaptation des Eglogues, *le Mystère Royal de Philippe-Auguste,* qui, étant un mystère, ne relève pas de la présente rubrique, mais je ne puis m'empêcher de le préférer à l'erreur, à mon opinion, d'un poète à qui l'on doit des œuvres aussi pleines et hautes que *la Danse macabre, la Guirlande à l'Epousée, le Sacre des Innocents...*

Mme Luce Clarence donne, sous le titre **Sonnets d'Angleterre**, un choix précieux, bien établi, de sonnets dans leur texte et avec la traduction en regard, depuis les plus anciens, ceux de Thomas Wyat, 1503-1542, Henry Howard, comte de Surrey, 1516-1547, qui pétrarquisèrent de leur mieux, jusqu'à Robert Bridges, le Poète-Lauréat récemment décédé, Sir Edmund Gosse, 1849-1928, et Francis Thompson, 1859-1907. Le sonnet en Angleterre, comme l'on sait, s'est adapté à une disposition spéciale, que Spencer et Sidney, Shakespeare, Wordsworth ont spécialement illustrée, tandis que Milton, Keats, Rossetti ont préféré la disposition italienne et française. Trois quatrains suivis d'un distique d'une part, deux quatrains à rimes homologues, suivis de deux tercets d'autre part. Laquelle est la meilleure? Elles s'équivalent, ce sont des poèmes analogues, mais différents. L'évolution de ces poèmes en Angleterre est rendue sensible et apparente, par le choix de Mme Luce Clarence, et ses traductions d'une fidélité scrupuleuse, à la fois très élégante, s'approchent autant que possible de la littéralité, en même temps qu'elles s'efforcent de transposer le rythme original : plus que louable essai, réussite à peu près parfaite en bien des cas.

On comprend de reste que des hommes obsédés et excédés de besognes sans fin, sans but et sans résultat autre que de leur assurer, à eux-mêmes et aux leurs, une ingrate et insuffisante pitance — lorsque tout va bien, — et sans nul agrément, sans aucun des avantages de la vie, grondent, grincent, menacent, s'abaissent à haïr sinon parfois à envier, se rendant compte que ceux à qui tous les biens sont réservés ne valent certes pas mieux qu'eux et souvent sont pires, mais il est particulier que tels sentiments, comme c'est le cas pour les **Poèmes d'ouvriers américains**, traduits par N. Guterman et

P. Morhange se résolvent en poèmes. Poèmes certes, beaucoup, issus de la manière oratoire, véhémente, entraînante, de Walt Whitman. Certains ne manquent pas de puissance, ceux que signe notamment Martin Russak; d'autres surgissent des circonstances et ne s'élèvent guère au-dessus ou sont pauvrement déclamatoires. En tout cas, le document est curieux, quelque chose de grand, de généreux sortira peut-être un jour de ces éléments si disparates. Jusque-là, n'est-il réconfortant de songer que, même si éloignées d'entrevoir la portée et la valeur supra-intellectuelle de l'art ou de la culture littéraire, même à des êtres abîmés par les exigences d'une vie de servage et de perpétuelle douleur, dans l'injustice et l'impatience, la pensée surhumaine, la nécessité de la poésie lyrique s'impose, si médiocrement entendue qu'elle soit?

Je trouve un accent plus ferme et ardent dans le ricanement insensé d'un Wladimir Maïakowski. La force est là, concentrée, méditée, la colère maîtrisée, réfléchie et le sang-froid domine. Mais l'erreur initiale persiste dans **le Nuage dans le Pantalon**, comme dans toutes les compositions de cette sorte; et, dans l'introduction qui est de Trotsky, elle se trouve nettement définie. Maïakowski, y est-il dit, « est sorti de l'orbite individuelle et a tenté de *rejoindre* la révolution... L'art n'est pas pour lui une religion, au contraire, il veut mettre son œuvre entière au service de la révolution... » Un art qui sert, c'est-à-dire qui s'inquiète d'un autre idéal que l'approfondissement des grandeurs humaines et que de joindre aux œuvres essentielles du passé tout le jaillissement généreux de l'avenir — en dehors et sans souci de la façon forcément mesquine dont les hommes dans la réalité le conçoivent et le réalisent — est un art qui déchoit, un art stérile et sans portée. N'est-ce d'avoir abouti à cette effarante révélation que le poète récemment, comme l'on sait, s'est donné la mort? Car que faire après les gages qu'il avait donnés, les expériences d'alliance par lui accordées à ses frères dans la vie? S'il s'est aperçu de son illusion, la voie, hélas! n'apparaît-elle sans issue, et fatale? Les soigneux et enthousiastes traducteurs, MM. B. Goriély et R. Baert, M. N. Guterman nous le diront-ils à leur tour, et n'en sont-ils pas, aussi, épouvantés? Il y a, néanmoins, dans

les poèmes hurlants qu'on nous présente ici, une étonnante verve de satire et une force judaïque de malédiction, quand elle ne descend pas trop à l'outrage gratuit, par quoi le but est souvent dépassé.

Un premier sonnet, dont chaque vers successif donne naissance à un sonnet relié par le sens à l'ensemble, pour se terminer sur le vers initial, c'est ce que les Russes ont appelé, je crois, une couronne de sonnets. Les **Soleils de Nuit** de Maximilien Volochine sont ici excellemment traduits en vers blancs par Rolf d'Ungern-Sternberg et Albert Touchard. J'en peux d'autant mieux donner mon témoignage que, jadis, avec un poète russe ami, je m'y suis essayé et nous avons fait tant bien que mal. Notre traduction n'a du reste jamais été imprimée, non plus que les autres poèmes de Volochine, que nous essayâmes aussi de transposer en des rythmes français. La traduction présente est parfaite de tous points, et rend bien la grandeur hallucinée si mêlée d'étrange mollesse caractérisant le poème original. C'est, au surplus, la marque de Volochine dans sa manière d'avant l'agonie des tsars, et le fruit probablement de son éducation plus proche que celle d'aucun autre poète russe, des habitudes françaises, assez soumise à l'influence notamment de Gautier.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

François Mauriac : *Ce qui était perdu*, Bernard Grasset. — Comtesse de Noailles : *Exactitudes*, Bernard Grasset. — Henri Bachelin : *La mort de Bibracte*, Editions de La Nouvelle Revue Critique. — Jean Cassou : *Mémoires de l'ogre*, Librairie Plon. — Maurice Renard : *La jeune fille du yacht*, Editions Crès et Cie. — Maxime Formont : *Le désir*, Librairie A. Lemerre. — Pierre Devenat : *J'ai valu, je vaux, je vaudrai*, J. Ferenczi et fils. — Pierre d'Anniel : *Aurore aux doigts de rose*, au Cabinet du Livre. — Gyp : *Les moins de vingt ans*, Calmann-Lévy. — Michel Corday : *Les amants malgré eux*, E. Flammarion.

Deux ménages amis ou qui se donnent l'apparence de l'être : celui d'Hervé de Blénauge, celui de Marcel Revaux. Hervé a épousé Irène pour sa fortune; Marcel, Tota, pour sa jeunesse, après avoir vécu aux crochets d'une femme peintre qu'il a rendue esclave de la morphine... Irène, qu'Hervé délaisse pour courir les maisons louches, se meurt affreusement, sans doute

d'un cancer. Tota, qui flirte de près avec un *gigolo*, éprouve pour son frère cadet, Alain, un goût incestueux... Tels sont les vilains représentants de l'actuelle bourgeoisie aisée que nous peint M. François Mauriac dans **Ce qui était perdu.** Et les dits représentants viennent de la province... C'est l'occasion de retourner le mot d'Alphonse Daudet, dans *Sapho :* « Oh! ce Paris; ce qu'on lui envoie et ce qu'il nous rend! » A présent, ce sont les Parisiens qui vivent tranquillement chez eux, dans l'ignorance ou le dédain des lieux de plaisir de leur cité, et les provinciaux qui viennent se débaucher dans ces lieux de plaisir, où ils ne rencontrent que des étrangers... Les personnages du roman de M. Mauriac sont, il est vrai, des désœuvrés et des noceurs, et j'avoue n'éprouver aucun intérêt pour eux, à cet égard. Ils n'ont point de passions, mais des vices; et c'est plutôt par impuissance de faire le bien que par volonté de faire le mal qu'ils se perdent. Le Malin se joue d'eux; ils ne contractent pas alliance avec lui. C'est ce qui les différencie de leurs ancêtres romantiques; c'est aussi ce qui explique l'influence de Freud... Je le sais, pourtant : M. Mauriac veut nous convaincre que s'ils sont ainsi, c'est que la foi leur manque. La foi? Mais suffit-elle, sans la grâce? Que voyons-nous, en effet, dans *Ce qui était perdu*? Qu'Alain, parce qu'il découvre qu'il a été baptisé, à l'insu de son père, est touché par un rayon d'en haut, et qu'Irène, qui lit Nietzsche, et dans son impiété recourt au suicide, cette négation suprême, pour échapper à l'horreur de son destin, est une élue qui s'ignore... A l'instant de mourir, dans un état de demi-inconscience, la révélation éclate, à ses regards intérieurs, de l'amour « qui est au-dessus de tout nom ». La voilà sauvée, ou en passe de l'être... Elle aussi a été choisie. En revanche, malgré sa dévotion, la mère d'Hervé, incarnation de la bigoterie mesquine, irrite sa belle-fille et laisse son fils se perdre, sans que nous soyons rassurés sur son propre salut... Ce n'est pas mon affaire de chicaner M. Mauriac à propos de son catholicisme. Il me semble, toutefois, que celui-ci, en même temps qu'il est fortement teinté de jansénisme, manque de charité. Le Verlaine de *Sagesse*, quand il se montrait attentif à l'appel de Dieu descendant sur lui, se trouvait plus près, à coup sûr, de la vérité

chrétienne que les personnages de M. Mauriac s'élevant vers Dieu par l'instinct d'amour, c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus sentimental, sinon de plus charnel en eux... C'est dans l'égoïsme que leur cœur plonge ses racines pour y puiser la félicité, encore que celle-ci tende vers l'abnégation... Rien d'humble ni de désintéressé, encore moins d'ascétique en eux... Mais quoi! L'originalité de l'art de M. Mauriac ne réside-t-elle pas dans ce mélange de sensualité et de mysticisme, de douleur et de volupté, de pureté et d'impureté? Et faut-il demander à cet écrivain une orthodoxie qu'il n'obtiendrait qu'au prix du sacrifice de ce que nous aimons le plus en lui?

Sa séduction, qui est vive, tient surtout, si j'ose dire, non à la perversité, mais à la troublante, à l'orageuse atmosphère de ses livres, chargés, comme son style lui-même, de sensations toujours très animalement humaines... M. Mauriac aime la chair, et ses pires turpitudes ne lui répugnent pas. Cet alchimiste voudrait changer le plomb vil en or... Avec quelle complaisance cruelle, cette fois encore, il s'applique à peindre la lâcheté et l'hypocrisie d'Hervé, de ce gosse vieux, d'âme fripée ou flétrie, si faible devant le plaisir; la basse jalousie sans amour et presque sans désir de Marcel, sa veulerie; les mouvements, enfin, de cette petite bête violente de Tota, qui ne sont que ceux de son sexe... L'avouerai-je? Il y a quelque chose d'hallucinant, d'halluciné même, dans l'évocation de M. Mauriac, qui vit parmi ses souvenirs personnels et ses observations comme dans un cauchemar peuplé de phantasmes...

Tout le paganisme de Mme de Noailles, petite-fille géniale du génial Lucrèce, se retrouve dans les pages qu'elle publie sous le titre d'**Exactitudes**, qu'elle déclare avoir choisi pour « sa longue concision ». Pages autobiographiques, mais qui ressemblent à des poèmes, soit qu'elles enferment dans leur musicale brièveté des tableaux de paysages ou des méditations, celles-ci toujours tristes, en dépit de leur sérénité. Mme de Noailles ne croit pas à la survivance de quoi que ce soit de nous, après la mort. Elle le dit, en termes formels, et qui ont l'air empruntés à l'Anthologie. Elle n'a connu d'autres joies que celles de la jeunesse, et Eros fut son dieu. Elle le chante, elle chante sa douceur et sa cruauté, encore qu'elle demande

à Minerve d'avoir pitié du langoureux désir... On l'a dite romantique. Il est bien vrai qu'elle l'a été par l'excès de sa ferveur, par son acharnement désespéré à épuiser la vie; et elle l'est encore, ici, à cause de l'emphase même de sa négation héroïque... Mais comme elle est classique et méditerranéenne, aussi, par son indifférence du mystère qui échappe aux sens, par la simplicité de sa compréhension de la destinée humaine, et, pour tout résumer d'un mot, par son manque absolu d'esprit métaphysique.

Dans sa nouvelle œuvre, **La mort de Bibracte**, qui est un roman historique, M. Henri Bachelin s'est appliqué à confronter, en en faisant la synthèse, le génie de Rome et celui de la Gaule. Au temps où il nous reporte, de la domination de la Louve sur le Coq ou l'Alouette, s'élevait, au sommet du Beuvray, la cité éduenne de Bibracte. Mais Rome veut substituer Autun qu'elle achève de construire, à cette vieille ville dont la gloire le dispute encore à celle d'Alésia. La politique de l'Empire est de décider les Gaulois à abandonner de leur plein gré Bibracte pour Autun... Ce qui se passe, on le devine ou, plutôt, on le sait, pour peu qu'on ait quelque connaissance de la formation de notre patrie : Rome achève la conquête morale et sociale de la Gaule, et c'est le processus de cette conquête qu'étudie ou que nous rend sensible M. Bachelin en en montrant les effets dans des âmes diverses. Point de thèse donc — et il faut en louer M. Bachelin — dans *La mort de Bibracte*. Un essai de psychologie collective, illustré par des psychologies particulières, celle-là se dégageant d'elle-même de celles-ci. Aussi bien, M. Bachelin a-t-il tracé deux très beaux portraits, au moins, dans son livre : celui de l'orgueilleuse et sensuelle Divixta, la fille du chef des étables Longour, et celui d'Eburos, le vieux druide que la sagesse inspire et qui conseille aux Gaulois de renoncer à la lutte contre les Romains.

Ils sont très jolis, ces **Mémoires de l'Ogre** que publie M. Jean Cassou dans une collection qui a pour titre « La Grande Fable » et rassemblera des chroniques des personnages imaginaires. M. Cassou qui est une intelligence éprise de merveilleux, à la fois ironique et chimérique, mêle avec beaucoup de grâce et d'esprit, dans cette histoire volontairement élusive ou

fallacieuse, le lyrisme au réalisme et la fantaisie à l'observation. Quel sens donner, au juste, aux aventures de ce jeune ogre sentimental, amoureux d'une exquise petite sorcière, et qui, après avoir fait la connaissance de Buffalo Bill et du Chat Botté, se trouve avoir un ministre, flanqué du Diable, pour voisin à l'Opéra?... On ne saurait le dire. Une image de la vie, de la vie telle que peut la vivre ou la rêver de nos jours un être sensible, voilà, sans soute, ce qu'a voulu mettre sous nos yeux M. Cassou. Cette image est d'un poète.

M. Maurice Renard, le romancier du *Péril Bleu* fait diversion à sa manière habituelle dans **La jeune fille du yacht**, qui est la mélancolique et tragique histoire d'un homme, épris sur le tard d'une jeune fille. S'étant vu préférer par cette jeune fille, à laquelle il est fiancé, un rival dans toute la force et la beauté de l'âge, il se sacrifie à son bonheur. Tout en se révélant psychologue avisé et surtout sensible, M. Maurice Renard n'oublie pas comment on tient en haleine le lecteur. Son récit, élégamment écrit, est mené avec beaucoup d'art. A l'action de ce récit, qui met en scène des personnages originaux (un disciplinaire séduisant et sa mère, une artiste un peu tapageuse et frivole, une vraie jeune fille enfin), M. Maurice Renard a donné pour cadre l'île d'Oléron, et il compte une réussite de plus à son actif.

Une impression de tristesse qu'il était, je pense, dans l'intention de M. Maxime Formont de nous procurer, se dégage de sa dernière œuvre, **Le désir**, où l'on voit un homme, en proie au génie qui tourmente l'espèce, épuiser successivement toutes les voluptés. M. Formont a moins écrit un roman qu'un poème, et la confession de son héros n'est pas une narration continue, mais une suite de récits. A travers cent femmes différentes, le personnage poursuit un fantôme — le fantôme du bonheur — et nous le retrouvons au déclin de sa vie, c'est-à-dire tout près de sentir la force lui manquer, animé de la même espérance décevante. M. Formont se place ici, au-dessus des morales. C'est le secret de notre misère et de la duperie de l'existence qu'il a voulu, à son tour, illustrer, sinon approfondir. Il l'a fait avec émotion et beaucoup de délicatesse.

C'est l'histoire d'une vieille rivalité entre familles nobles de

la Franche-Comté que narre avec érudition M. Pierre Devenat dans **J'ai valu, je vaux, je vaudrai**, titre emprunté à une devise. M. Devenat nous reporte à l'époque de la guerre de Trente Ans, et ce lui est prétexte à évocation d'aventuriers pittoresques et d'exploits guerriers. M. Devenat, quoique un peu prolixe, sait intéresser son lecteur. C'est qu'il a le sens de la vie et le don de choisir le détail qui prête une apparence de réalité aux événements les moins vraisemblables.

Dans une coquette édition, gentiment illustrée par M. Viset, M. Pierre d'Anniel publie un roman, **Aurore aux doigts de rose**, qui se passe au XVIIIe siècle et rivalise avec ceux des petits maîtres grivois de l'époque. Une jeune oie blanche pour laquelle une compagne de couvent éprouve de l'amour; un enlèvement; un homme d'église qui écrit des contes qui sentent le fagot; Mme de Pompadour; le Parc aux Cerfs, etc..., voilà ce qu'on trouve dans le récit de M. d'Anniel. Pour attester qu'il connaît ce dont il parle, M. d'Anniel alourdit ce récit léger de doctes références. Mais il est loisible au lecteur de ne pas chausser ses lunettes pour les déchiffrer.

Non seulement sans aigreur, mais avec une grande indulgence, Mme Gyp évoque dans **Les moins de vingt ans** la jeunesse d'aujourd'hui. Celle-ci semble avoir déjà gagné un peu sur son aînée, du moins à travers l'alerte roman dialogué de Mme Gyp. On a plus envie de rire, il est vrai, que de se fâcher des façons d'Edouard, de Georges, de Titine et de Lily, ces quatre enfants d'un riche rentier du boulevard Malesherbes, en dépit de ce qu'elles ont de cynique et même d'un peu mufle, mais c'est tout à l'honneur de Mme Gyp dont je me suis plu à retrouver l'aimable esprit d'autrefois.

Les amants malgré eux, de M. Michel Corday, groupent, à la suite d'un long récit, mi-réaliste, mi-psychologique, dans le goût d'hier ou d'avant-hier, une trentaine de courtes nouvelles qui ont certainement été écrites pour un quotidien. C'est à l'effet qu'elles visent, et au « mot de la fin» qu'elles demandent de réaliser celui-ci. Il y a bien de l'ingéniosité dépensée là-dedans, je ne veux pas dire en pure perte, car cela qui a amusé ou ému la femme, et même l'homme, a-t-il jamais été complètement vain?...

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Paul Couderc : *L'architecture de l'univers*, préface de Jean Perrin, Gauthier-Villars.

Dans la collection où paraissaient récemment les deux excellents opuscules de Volkringer et de Kirrmann sur la physique et la chimie (1), Paul Couderc (de l'Observatoire de Paris) vient de publier un ouvrage de dimensions analogues (160 p.), et destiné au même public, où, sous le titre **L'architecture de l'univers**, il s'applique à nous présenter une esquisse des méthodes et des résultats de l'astronomie contemporaine.

Les rapports entre l'astronomie et la physique sont devenus si étroits qu'un astronome doit aujourd'hui être à peu près aussi physicien que mathématicien. L'auteur prend donc soin de nous mettre au courant des idées modernes de la physique, mais c'est peut-être à ce point de vue que son travail présente le plus d'imperfections — de détail s'entend. — Ainsi, à diverses reprises (p. 53, 104, 121, 141, 151), il parle de transformation de matière en « énergie », alors que c'était en *rayonnement* qu'il fallait dire, se mettant en contradiction avec la phrase (exacte, celle-ci) de la page 126 :

La lumière est une forme de l'énergie, au même titre que la matière.

De même, à diverses reprises (p. 105, 119, 136, 150), Couderc invoque l' « éther », ce qui est bien inutile pour cette sorte d'exposé; il accorde trop d'importance (p. 32) au modèle d'atome de Bohr, ainsi qu'à d'archaïques idées de Nernst (p. 118-122); par contre, il néglige complètement les recherches de l'Allemand O. Stern sur l'équilibre entre la matière et le rayonnement, ce qui le conduit à énoncer (p. 110) certaines inexactitudes (2). Toutes ces critiques sont d'ailleurs légères et pourront être facilement rectifiées; au surplus, elles ne diminuent pas le passionnant intérêt qui, en ce livre, s'attache

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 juin 1929, p. 653-659 et 15 décembre 1929, p. 671-674.

(2) Mentionnons aussi une définition inhabituelle du moment angulaire (p. 70), une explication erronée de l'opacité du plomb aux rayons X (p. 141), une vitesse exprimée en centimètres (!) et une pression évaluée en kilogrammes (!) (p. 101 et 24).

au bilan de l'astronomie actuelle (évolution des nébuleuses et des étoiles, âge du monde, vie dans l'univers,...) :

Les idées de Kant et de Laplace, concernant la genèse et l'état final de l'univers ne se relèveront pas des coups qui leur ont été portés, bien qu'elles aient dirigé l'activité des chercheurs pendant tout le dix-neuvième siècle (p. IX). Il y a quarante ans, on ne connaissait d'une façon nette que les dimensions du système solaire (p. X).

Aujourd'hui, au contraire, on a identifié des « univers-îles » analogues à notre Voie Lactée : ce sont les nébuleuses spirales ou « spirales »; « la matière y dépasse sans doute la somme des masses agglomérées en étoiles » (p. 109); on a repéré deux millions de spirales, et certaines sont si éloignées de nous que la lumière met *deux millions de siècles* pour nous en parvenir.

Notre connaissance des étoiles a progressé simultanément. La Voie Lactée contient plusieurs milliards d'étoiles : une étoile sur deux possède un compagnon (p. 19) : il y a au moins dix astres morts pour un brillant (p. 59); mais toutes les étoiles ont à peu près la même masse : aucune n'est vingt fois plus lourde et aucune n'est cinq fois moins lourde que le Soleil (p. 27); la température interne des étoiles atteint couramment quarante millions de degrés (p. 31).

L'atomistique moderne a permis de mieux comprendre l'évolution des étoiles : « aux différents degrés de dépouillement de l'atome, correspondent des astres de calibre caractéristique (p. 35) ». L'analyse spectrale a fait le reste; on a distingué les étoiles naines et les étoiles géantes :

C'est comme géantes, de densité minimum, que les étoiles débutent dans l'existence : ainsi, chaque étoile naît d'un gaz froid, obscur, très raréfié (p. 47).

Elle se présente d'abord sous forme d'une géante rougeâtre, puis sa température augmente (géante bleue) :

C'est la période ascendante de sa vie, période de croissance et de jeunesse (p. 47).

Puis son volume décroît, sa température baisse et on obtient une naine jaune (comme le Soleil), puis une naine rouge, et

l'astre devient obscur, en même temps qu'il perd de sa masse (p. 52).

Quelle est la place de l'homme dans la nature?

On s'accorde à reconnaître que l'homme existe sur la Terre depuis 300.000 ans; nous pouvons nous considérer comme la dix-millième génération de l'espèce. Et les 9990 premières ont cru la Terre au centre de l'Univers... (p. 94).

Notre vision du monde s'étend, mais en sera-t-il toujours ainsi? Si le rayon de l'Univers (*total*) était illimité, on pourrait espérer la continuation de ces progrès. Mais la relativité (3) lui assigne des bornes dont nous approchons. L'espace atteint par le plus grand télescope doit être au moins la millième partie du rayon de l'Univers (p. 95-96).

Paul Couderc se hausse par moments à des remarques philosophiques qu'il convient de transcrire :

Un arrêt dans l'évolution scientifique signifierait non pas que la science est achevée et la réalité atteinte, mais bien que l'esprit humain déchoit (p. x). Le plus intéressant, pour un esprit cultivé, sera non pas de connaître des distances effarantes, mais plutôt d'apprendre comment l'homme a pu les évaluer (p. xi). Les deux infinis de Pascal, qu'un paradoxe philosophique seul faisait se toucher, n'ont jamais été réunis par un lien aussi direct (p. 35).

L'ouvrage contient en outre huit *très beaux clichés* d'étoiles et de nébuleuses, un appendice fournissant l'explication des termes techniques (p. 162-163), une bibliographie sommaire (p. 156) et un index biographique (4). Il débute par une remarquable préface de Jean Perrin sur l'importance et le retentissement intellectuel de l'astrophysique.

Mémento. — *Savoir* (Journal des Sciences pures et appliquées, 1er juillet 1930). C'est sans doute le dernier des métiers que d'être obligé de traiter des sujets que l'on ne comprend pas ou encore de le faire sans s'en rendre compte... A propos de T. S. F., C.-M. Savarit, rédacteur scientifique (!) à l'*Echo de Paris*, détient, dans deux colonnes, le record des bourdes : la pile de Volta est traitée

(3) L'auteur écrit ailleurs (p. 123) : « La meilleure preuve de sa très grande valeur, c'est que la relativité a *prédit* au moins vingt phénomènes nouveaux, très inattendus et dûment constatés depuis, sans que *rien* soit venu la prendre en défaut. »

(4) Plusieurs noms — tels que ceux de Stern (comme on l'a vu), de Maxwell, de Fraunhofer, — ont été omis dans cet index.

de « producteur humain »; ce publiciste, qui n'y connaît rien, laisse supposer que l'humanité n'a pas encore débrouillé la radiophonie; il admet comme plausible l'idée (proprement saugrenue) qu'il puisse s'agir d'un « transport réel d'électrons à la (?) vitesse voisine de celle de la lumière » et que ces électrons soient « rabattus vers le sol ». La lampe à trois électrodes devient la « lampe à trois filaments » (!!) et tout ce que Savarit en dit, c'est que les « conducteurs hétérogènes se comportent comme des condensateurs » (?); ignore-t-il l'existence des cuves électrolytiques? Sa conclusion : « Nous verrons dans nos prochains articles la réalisation de ces principes dans les récepteurs ». Plaignons les lecteurs de *Savoir*.

MARCEL BOLL.

PHILOSOPHIE

Henri Sée : *Science et philosophie de l'histoire*, Alcan, 1928. — *Histoire et historiens depuis cinquante ans*, *Ibid.*, 1927.

La fin du XIXe et le début du XXe, qui ont vu quelques grands physiciens se faire philosophes, ont assisté aussi à cet autre spectacle non moins nouveau : un intérêt marqué de l'histoire pour la critique philosophique. La fondation de la *Revue de Synthèse historique* en 1900 vaut comme un précieux symptôme. Une réaction s'élevait contre l'histoire érudite ou historisante, contre la superstition des fiches et le fétichisme de l'objectivité. On reconnaissait, avec Fustel de Coulanges, qu'il faut mériter par des années de patiente analyse le droit d'essayer une heure de synthèse, mais on proclamait que l'heure de synthèse est légitime et souverainement utile. A dire vrai, il y a là un débat pareil à celui que nous signalions tout récemment, ici même, entre les fanatiques de l'analyse en médecine et les adeptes de la synthèse vitaliste. Quel soulagement si, à partir de nos jours enfin personne désormais ne contestait plus qu'analyse et synthèse, en tous domaines, valent l'une par l'autre, comme des moments également nécessaires de la recherche!

M. Henri Sée, qui a écrit abondamment sur l'histoire politique et économique, en sociologue, mais qui a pratiqué aussi l'histoire telle qu'elle se traite à l'Ecole des Chartes, s'est posé avec prédilection les problèmes critiques de la méthodologie historique; et ce livre, **Science et philosophie de l'Histoire**, a

pour but de réunir ses réflexions sur l'important sujet. Il ne manque que l'indication des dates et des circonstances dans lesquels ont vu le jour ces divers essais, pour que l'auteur ait présenté sa propre pensée non en philosophe, mais en historien.

Le prototype scientifique de la cause et de l'explication est précisé surtout à la lumière de l'épistémologie de Meyerson, après examen de la logique hegelienne, de l'objectivité positiviste, de la notion du hasard selon Cournot, de l'idée d'évolution. Nous enregistrons avec plaisir que, suivant l'expérience de M. Sée, la méthode comparative fournit la voie la plus sûre pour discerner les causes, tant générales que particulières, des faits historiques. Que de fois, avant et après 1923 (*la Philosophie comparée*), puis ici même, n'avons-nous pas insisté sur ce truisme, que la connaissance des ressemblances résulte de l'analyse des différences, et inversement! Le zèle pour atteindre dans son caractère unique et concret le cas objectif, et la curiosité pour saisir les aperçus généraux, doivent se satisfaire en même temps, si l'on scrute avec autant d'ardeur ce que Platon appelait « le même et l'autre ».

§

Histoire et historiens depuis cinquante ans est un recueil à l'occasion du cinquantenaire de la *Revue Historique*. 45 personnes y ont collaboré, dans l'intention de dresser un bilan « des méthodes, de l'organisation et des résultats du travail historique de 1876 à 1926 ». Comment ne pas éprouver quelque réconfort à remarquer l'essor si multiple des tâches historiques depuis l'impulsion donnée par Gabriel Monod, jusqu'à l'organisation internationale qui s'est esquissée à Genève en 1926 et confirmée à Oslo en 1928? Voilà de l'excellente synthèse, celle qui ne se borne pas à résumer des résultats acquis, mais qui coordonne de très nombreux efforts en une même discipline. De cette synthèse les 756 pages de ces deux volumes fournissent un exposé à la fois un et divers.

Indiquer les différents biais sous lesquels fut abordé l'effort historique, c'était un excellent dessein. L'ouvrage apporte ainsi une somme des méthodes autant qu'une vision à vol d'oiseau

des résultats. Etendre l'investigation à toute l'humanité, du moins à celle qui est étudiable historiquement : ce principe s'imposait, et il fut observé avec un rare bonheur grâce à la contribution de spécialistes trop portés, hélas! à s'ignorer les uns les autres, quand on ne les attelle pas — malgré eux — à une même œuvre. « Plus philosophique qu'on ne pense », cette entreprise d'historiens. Tout ce qui rapprochera — sans philosophie de l'histoire — l'histoire et la philosophie, sera précieux et pour la science, et pour la pensée. Tout ce qui les sépare — non pas leurs objets, mais des préjugés — rend vaines les « sciences morales ».

P. MASSON-OURSEL.

SCIENCES MEDICALES

Professeur Charles Richet : *L'âge d'or et l'âge de l'or*, éd. Montaigne, 12 fr. — Charles Nicolle : *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses*, Libr. Félix Alcan, 15 fr. — Docteur Pierre Mauriac : *Nouvelles Rencontres « Aux Confins de la Médecine »*, Grasset, éd. — Docteur Gilbert Robin : *L'Enfant sans défauts*, E. Flammarion, éd., 12 fr. — Docteur Auguste Colin : *A la recherche de la Santé*, 20 fr., Mathieu, éd., Nice. — Docteur René Semelaigne : *Les pionniers de la psychiatrie française, avant et après Pinel*, Baillière et fils, éd. — A. Landry : *L'hygiène publique en France*, 15 fr., Félix Alcan, éd. — Docteur Osty : *Le diagnostic des maladies par les sujets doués de connaissance paranormale* (sans nom d'éd.).

Le professeur Charles Richet est un des plus grands noms de l'histoire de la physiologie. Ses découvertes sont innombrables, et certaines ont ouvert un chapitre important de la biologie. Poète et philosophe, en dehors du laboratoire, il a obtenu, s'il m'en souvient, le prix de poésie de l'Académie Française. Cet illustre vieillard (peut-on dire « vieillard » pour un tel esprit?) vient d'écrire dans l'**Age d'Or et l'Age de l'Or** un livre émouvant. Non laudateur du temps passé, reconnaissant cependant que si jamais l'or n'étala une impudeur aussi effarante qu'aujourd'hui, l'humanité a connu des périodes où d'autres passions animèrent les cœurs, stigmatisant tels savants américains qui prirent des brevets pour des inventions dont pouvait être immédiatement soulagé l'homme qui souffre, il manifeste une solide foi en l'Avenir. Son livre est un hymne à l'idée de Progrès et à la valeur de la Science. Il décrit avec un enthousiasme difficilement contenu les bouleversements imprimés en un demi-siècle à

notre existence. Ils sont tels qu'il faut s'attendre à d'autres changements que seuls les esprits légers qualifieraient d'utopies.

La science marche à pas gigantesques. D'Hésiode à Léonard de Vinci, trois mille ans; — de Léonard de Vinci à Franklin, trois cents ans; — de Franklin à Pasteur, cent ans; de Pasteur à aujourd'hui, cinquante ans.

Nos ancêtres ont passé par l'âge de pierre et l'âge de fer, et nous vivons dans l'âge de l'or, presque aussi vilain que les deux autres. D'ailleurs, comme on l'a trop bien vu en 1914, l'âge de l'or et l'âge de fer font bon ménage.

Hélas! je ne connaîtrai certainement pas l'âge d'or, mais peut-être les arrière-petits-enfants de mes arrière-petits-enfants en verront-ils quelques indices, de sorte que je pourrai m'endormir du grand sommeil avec, aux lèvres, le sourire de cette lointaine et fragile espérance.

Pour obtenir cet âge d'or, il faut : 1° répandre l'idée simple et évidente que la paix est bonne et que la guerre est détestable. Donner force de loi à la Société des Nations; 2° Etablir le libre échange entre les Etats européens, et une union qui sera une union douanière, prélude des Etats-Unis d'Europe; 3° Donner à la science et aux savants une place prépondérante dans la société, car tout progrès social est dû à un progrès scientifique; 4° Instituer un Conseil d'Hygiène pourvu de droits dictatoriaux pour l'atténuation de la tuberculose, et la protection des enfants nouveau-nés; 5° Proportionner rigoureusement l'impôt direct au nombre des enfants; 6° Introduire dans les écoles de tous les pays l'enseignement d'une langue auxiliaire internationale.

Si, par endroits, je ne partage pas les idées de ce livre, j'en aime toujours le timbre; c'est celui d'un caractère singulièrement élevé. Les pages consacrées à la Mort sont très belles dans leur concision.

Au lit de mort d'un agonisant on appelle des notaires, des médecins et des prêtres. Toute la famille se réunit et se lamente. Sans avoir d'ailleurs le moindre espoir, infirmières, médecins, apothicaires, héritiers, prodiguent, avec les paroles d'encouragement, les inhalations d'oxygène, les injections de sérum, les lamentations. Que cela est vain et fastidieux!

...A cette heure suprême,
La plus grande douceur qu'un sage ose espérer,
C'est de partir, suivi par des regards qu'il aime,
Et de pouvoir sourire à ceux qu'il voit pleurer.

Je voudrais, pour rendre quelque joie au moribond, et pour adoucir le passage de vie à trépas, toujours délicat à franchir, qu'on lui donnât une boisson narcotique qui le mît dans un demi-rêve presque heureux. Alors les brûlements de la fièvre s'apaiseront, les douleurs du mal seront presque éteintes. Ayant depuis longtemps songé sans terreur au départ, le mourant gardera le sourire. Peu importe que le narcotique ait hâté de quelques minutes le grand voyage!

Comme le professeur Richet, le professeur Charles Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, prix Nobel de Médecine 1928, se repose dans la création littéraire de la création biologique. Comme lui, après des années d'analyse, il aime cette heure de synthèse en laquelle Fustel de Coulanges voyait la récompense des premières. Son « essai » sur la **Naissance, [la] Vie et [la] Mort des Maladies infectieuses,** est le miel d'une imagination ayant butiné les faits. La maladie infectieuse est un phénomène biologique. Elle porte les caractères de la vie qui cherche à se perpétuer, qui évolue et qui tend à l'équilibre. Entre l'attaquant et l'attaqué, des adaptations réciproques se font, si bien que beaucoup de maladies ont ce que Nicolle appelle des *formes inapparentes,* dans lesquelles la cohabitation de l'organisme et du microbe se fait sans réactions. Comment naissent les infections, par quels intermédiaires elles se propagent, comment la plupart des microbes connus peuvent se diviser en granulations invisibles, plus virulentes, dites à tort ultra-microbes et que Nicolle nomme infra-microbes, comment notre corps se vaccine, la diminution d'intensité d'une maladie par sa généralisation même, les variations lentes et les mutations brusques, l'action des savants sur les lois naturelles de la microbiologie, tout cela est conté avec une facilité à laquelle participe le lecteur.

Décidément, à l'époque des Duhamel, Vildrac, Martineau, Romains, Dominique, Bedel, Durtain, etc... les maîtres de nos Facultés sont particulièrement habiles à vêtir d'une prose élégante les réflexions que leur suggère leur métier. Après

les deux que je viens de citer, presque aussi bons écrivains que savants renommés, voici le professeur de Médecine Expérimentale à la Faculté de Bordeaux, Pierre Mauriac, qui, dans **Nouvelles rencontres**, continue ses savoureuses promenades « aux confins de la Médecine ». Le talent littéraire est, ici, de famille, puisque cet auteur est le frère de François Mauriac. Le professeur Jean-Louis Faure, poète et prosateur parfait de la chirurgie, n'est-il pas de même le frère d'Elie Faure? L'érudition aimable de mon éminent confrère lui permet de parler tout à tour avec la même savante alacrité de madame de Sévigné, de ses maladies, de ses médecins; de ceux, philosophes, romanciers, physiciens, qui fréquentent notre science; de l'importance des langues mortes pour la formation du praticien; du renouveau actuel du vitalisme; de Renan, de Berthelot; du problème de la sexualité. La haute figure de Laennec ouvre le volume dont le plus beau chapitre, à mon sens, est formé par la leçon inaugurale de la Chaire de Médecine expérimentale (10 mars 1927) qui porte, ici, comme titre : *Le Tourment de Claude Bernard*.

Laennec! Claude Bernard! Gloires sans alliage; mais le frère de François Mauriac, soucieux de psychologie, ne croit pas devoir nous cacher leurs faiblesses. De n'avoir été que des hommes, ces génies ne sont pas diminués. Laennec, inventeur de l'*auscultation médiate* (par l'intermédiaire du stéthoscope), ne voulut admettre aucun autre mode d'exploration, et condamna avec un exclusivisme fâcheux l'*auscultation immédiate* (pratiquée avec l'oreille nue appliquée directement sur le corps). Sans se l'avouer, dit Mauriac, il supportait mal qu'une technique connue avant lui pût rivaliser avec l'usage d'un instrument dont il était le père. Et il allégua toute sorte de raisons pour la condamner. Il invoqua des griefs d'une adorable puérilité.

L'application de l'oreille nue contre la poitrine est plus fatigante que l'emploi du stéthoscope : « la position gênée que l'observateur est souvent obligé de prendre, fait porter le sang à la tête et rend l'ouïe plus obtuse. Cette circonstance et la répugnance qu'inspire naturellement l'application immédiate de l'oreille sur la poitrine d'un malade malpropre ou baigné de sueur, empêcherait toujours de

faire un usage habituel et fréquent de cette méthode d'exploration. Elle est à peine proposable chez la plupart des femmes et, chez quelques-unes même, le volume des mamelles est un obstacle physique à ce qu'on puisse l'employer.

A peine proposable chez la plupart des femmes!! Que les temps sont changés!

A propos de Claude Bernard, Mauriac nous met en garde contre la croyance à la valeur absolue de l'expérience, « subordonnée à notre raison et à l'appréciation de nos sens ». La certitude du grand physiologiste reçoit un singulier démenti, de ce qu'il est démontré que, pour l'une de ses plus belles découvertes, il appela en garantie une expérience fausse! Après Malebranche, le professeur bordelais répète, avec Meyerson, qu'il n'y a pas de science sans métaphysique. Il reproche au maître qu'il ausculte d'avoir étudié les effets de la lumière en se refusant à en regarder le foyer. Aussi, « très grand savant, il n'est qu'un pitoyable philosophe », mais, ajoute Mauriac comme pour l'excuser, « jamais il ne prétendit tirer une philosophie de ce qui n'était qu'une méthodologie ». Que Claude Bernard ait souffert de son absence de métaphysique, qu'il ait été malgré lui nommé grand-maître du déterminisme, semblable à ces Paul Bert, Berthelot, Le Dantec, que juge sévèrement le médecin catholique, que « torturé » (le mot est écrit) il n'ait pas osé se libérer; qu'un « respect humain, un scrupule » l'aient retenu « de se retirer parmi les publicains, dans l'ombre où prient Laennec et Pasteur », cela me paraît rester dans le domaine d'appréciation strictement personnelle de Mauriac. L'inquiétude de certains savants est comme... le sourire de la Joconde. Chacun la voit comme il veut ou... comme il peut.

Gilbert Robin, lui aussi écrivain et médecin (ils n'en meurent pas tous, mais tous en sont frappés), psychiatre, partisan de la psychanalyse, est avec Heuyer, Philippe et Paul Boncour, Liber, Mesdames Reynier, Morgenstern, Kellen, etc., un des meilleurs spécialistes de la médico-psychologie enfantine. **L'enfant sans défauts** est une remarquable étude sur l'influence de la mauvaise éducation et de la maladie dans la formation du caractère. Comme tous les spécialistes,

heureux de découvrir des formules auxquelles ils prêtent la beauté qu'une mère trouve à son fils, Gilbert Robin est volontiers péremptoire. Estimant, avec Anna Kellen, qu' « on dira de notre époque qu'elle fut le siècle de l'Enfant » il conclut en toute tranquillité : « cet enfant se développera harmonieusement dans la vie si les parents se pénètrent au moins de cette vérité, que je répète parce qu'elle me paraît évidente : *l'Enfant n'a pas de défauts, il est mal élevé ou malade.* » Allons, tant mieux! Ce qui me chiffonne le plus dans ce livre, c'est le titre et la certitude qu'il implique. Cette réserve faite, je dois signaler la variété et la richesse des chapitres sur « les préjugés », « la peur », « l'agitation », « la colère », « la désobéissance », « la gourmandise », « la curiosité », « le mensonge », « le vol », « l'orgueil », « la jalousie et la cruauté », « la paresse », « les mauvaises habitudes ».

Ah! curieuse science que la médecine! Voilà un auteur qui nous dit que l'enfant n'a pas de défauts; en voici un autre qui nous gratte le nez et guérit les maladies inguérissables; un troisième, comme le docteur Auguste Colin, qui, dans **A la recherche de la santé,** nous prouve qu'il suffit de désinfecter le rhino-pharinx pour prévenir et guérir « *tous* les troubles chroniques qui surviennent sans cause précise ». « L'infection de cette région dérègle le sympathique et par suite les organes essentiels que cet appareil nerveux commande. » Le docteur Colin non plus ne manque pas d'enthousiasme. Lorsque le rhino-pharynx « sera considéré par tous comme la source de presque toutes nos infections et que la thérapeutique préventive et curative sera dirigée de ce côté-là, les chercheurs n'auront plus l'occasion de s'ingénier à trouver le sérum, le vaccin ou la greffe qui rajeunisse les organismes, car les organismes ne vieilliront pas... ou si lentement! » Pas moins!

Le docteur René Semelaigne est un de nos plus éminents aliénistes. Il n'ignore rien de l'histoire la plus lointaine de la psychiatrie. Son ouvrage sur **Les pionniers de la psychiatrie française** (avant et après Pinel), dont le tome I vient de paraître chez Baillière, est un magnifique et précieux volume.

Pinel est le sommet de... partage des eaux. Cet homme, en libérant les aliénés, en les traitant comme des malades, rendit possible leur guérison. La biographie des grands psychiatres qui le précédèrent prouve que les réformes auraient pourtant fini par s'accomplir, « car le progrès était en marche et d'autres temps s'annonçaient; mais sans lui nous n'aurions eu ni Esquirol, ni cette pléiade d'aliénistes qui devaient porter au loin la bonne parole, et la psychiatrie française aurait perdu son éclat ». C'est la France qui enseigna le monde. Les novateurs de tous les pays vinrent s'instruire chez nous. L'imposant livre de M. René Semelaigne doit nous être un motif de légitime orgueil.

L'hygiène publique en France, de M. A. Landry, député, ancien ministre, est un excellent rapport. La défense sociale contre la tuberculose, les maladies vénériennes, le cancer, le paludisme, est parfaitement mise au point. De même, ce qui est fait et ce qui doit se faire pour la maternité et l'enfance du premier âge, l'école, l'armée, les assurances sociales, les immigrants. M. Landry montre que la situation sanitaire en France est médiocre et inférieure à celle de nombre de pays étrangers. Les efforts déployés avant, et surtout depuis la guerre, sont nettement insuffisants. Le programme dont il réclame l'établissement et la mise en application exige un surcroît de dépenses « qui n'est point une chose qui doive nous faire reculer ».

Le docteur Osty, dans **Le diagnostic des maladies par les sujets doués de connaissance paranormale,** ne croit pas que ce diagnostic soit une perception directe de la maladie, « réalité matérielle », à la manière d'un sens explorant un corps, mais la perception de la notion de maladie, « réalité mentale », dans le psychisme d'autrui. La source des révélations réside dans les malades. Osty estime qu'en dehors des données des sens connus, il existe chez tout être humain un plan de l'esprit « doué de propriétés de connaître que ne possèdent ni le conscient, ni le subconscient définis par la psychologie classique ». C'est nous qui fournissons au sujet révélateur, sans le savoir et sans qu'il s'en doute, la con-

naissance; il est un « transpositeur de connaissance » et non un « explorateur de corps ».

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

F. Cambo : *Les Dictatures*, Alcan. — E. Martin Saint-Léon : *Les Sociétés de la Nation, études sur les éléments constitutifs de la nation française*, Editions Spes. — Louis-Lucien Hubert : *Figures parlementaires : Les présidents des assemblées françaises au XIXe siècle*, Flammarion. — Mémento.

Voici un livre tout à fait remarquable, **Les Dictatures**, et sur lequel il convient de s'arrêter. Son auteur, M. Cambo, est un Espagnol, professeur de droit très connu, et le sujet qu'il traite est aussi d'actualité que de gravité. Pourquoi voyons-nous s'établir tant de dictatures? Et quel jugement faut-il porter sur elles?

On aurait pu croire que la Grande Guerre, se terminant par la victoire des puissances libérales sur les puissances impériales, verrait également le triomphe définitif de la liberté. Les quatre monarchies plus ou moins absolues qui existaient encore en Europe, Allemagne, Autriche, Russie et Turquie, étaient détruites, et tous les Etats nouveaux qui se formaient de leurs débris, ou à leur place, se donnaient des institutions ultra-libérales. Or, quelques années à peine après l'armistice, ce ne sont que régimes dictatoriaux qui paraissent! D'abord, en Russie, l'ancienne autorité des tsars est remplacée par une cent fois pire autorité des soviets; ensuite, en Italie et en Espagne, l'ancien parlementarisme disparaît complètement, et enfin tous les petits Etats baltiques, danubiens et balkaniques abandonnent la liberté pour l'autorité. Le régime démocratique libéral ne fonctionne plus que dans une moitié de l'Europe, et combien difficilement!

M. Cambo serait tenté de voir là un mouvement de réaction aussi puissant et aussi irrésistible que celui qui avait autrefois fait triompher partout la démocratie et qui emplissait Tocqueville d'une sorte d'effroi mystique. Et il est certain que déjà avant la guerre, la démocratie était mal vue, le libéralisme mal jugé et le parlementarisme mal estimé; l'explosive soif de liberté de la guerre ne serait donc, en ce cas, qu'une simple parenthèse, ayant seulement interrompu le grand mascaret

qui entraîne aujourd'hui les peuples vers les régimes de force, qu'on les appelle communistes, socialistes, syndicalistes ou fascistes, peu importe. Je crois, toutefois, que cette vue n'est pas exacte, et qu'au contraire le mouvement qui fait se ruer les gens vers la servitude n'est qu'accidentel et qu'il est dû à l'immense secousse de la guerre faisant suite à l'autre immense mais plus lente secousse du socialisme qui agite nos sociétés depuis plusieurs générations.

Car, tout d'abord, il ne faut pas oublier que le conflit liberté-autorité n'est que de surface par rapport aux autres conflits profonds, travail-paresse, ordre-désordre, concorde-haine, civilisation-barbarie, etc. L'important n'est pas tant de savoir si tel régime exagère ou non l'autorité que de savoir s'il favorise ou non la production, la coopération, la civilisation, etc.

Or nous avons vu se produire en Russie, à la faveur des souffrances de la Grande Guerre, une de ces catastrophes comme on n'en voit guère dans l'histoire, comme on n'en a peut-être jamais vu, c'est-à-dire l'établissement d'un régime de tyrannie destructive et paralysante, et c'est contre ce terrible danger pour la civilisation que certains peuples, comme les Italiens qui s'étaient sentis si près de la même catastrophe, se sont ressaisis et ont maçonné pour se défendre un régime aussi rigoureux en sens contraire. A leur exemple, d'autres peuples plus ou moins menacés, Espagnols, Portugais, Yougoslaves, Polonais, Baltiques, ont fait de même, et c'est pour cela que nous voyons fleurir tant de dictatures.

M. Cambo a raison, ici, de faire remarquer que les peuples vraiment forts n'ont pas cru devoir s'ankyloser dans cette lourde armure défensive. Pour l'énergie morale, la culture intellectuelle, la richesse économique, etc., le groupe des Etats parlementaires (Anglais, Français, Belges, Hollandais, Suisses, Allemands, Scandinaves) l'emporte incontestablement sur celui des Etats dictatoriaux. Toutefois, il ne faut pas oublier que, parmi ceux-ci, se trouvent des peuples très civilisés eux aussi et surtout des peuples très sains; la natalité, par exemple, est beaucoup plus forte en Espagne et en Italie que dans les pays germaniques ou anglo-saxons. Tout en estimant que les sociétés politiques éprises de liberté sont

supérieures (ne serait-ce que pour cette raison qu'elles pratiquent la dignité et la responsabilité) il ne faudrait pas sous-estimer les autres qui sont éprises d'autorité. La dictature est parfois salutaire et même nécessaire.

M. Cambo fait remarquer avec raison que le grand défaut de la dictature est de ne pas pouvoir cesser; tout dictateur qui s'installe ne veut plus s'en aller; d'où mécontentement croissant et provoquant une explosion révolutionnaire finale. C'est exact. Mais c'est aussi un peu le défaut du parlementarisme; ce régime également, une fois installé, se perpétue et les déplacements de députés aux élections générales qui ont lieu tous les quatre ou cinq ans ne changent en général rien au régime, ni même au personnel (en France nous vivons depuis 1877 sous le règne du même parti, celui des 363) et quand elles changent le personnel, c'est dans un sens de *rotativisme* ou de *caciquisme* qui fausse plus encore le vrai régime parlementaire. En sorte que le vrai moyen de guérir de ses tares le parlementarisme, ce serait d'une part de réserver des possibilités de dictature temporaire, et d'autre part d'organiser une sincère expression de l'opinion publique, laquelle ne se manifeste que très mal par les élections législatives.

Sur ce dernier point j'ai proposé, à peu près seul dans la presse, tout un jeu de chambres consultatives techniques qui éclaireraient, et peut-être même brideraient, au moins moralement, le Parlement trop omnipotent, mais cette proposition n'a pas trouvé grand écho. Je crains qu'il en soit de même de l'autre proposition que fait M. Cambo, de dictatures légales de distance en distance. Ce serait pourtant une autre excellente chose. Les Romains, qui étaient nos maîtres en science du gouvernement, avaient très sagement prévu ces dictatures qui, tant qu'elles fonctionnèrent de façon normale, assurèrent le salut et la puissance de la Cité. Nous voyons combien, en ce qui nous concerne, les dictatures de ce genre nous auraient été bonnes pendant la guerre et aussi pendant l'après-guerre. On peut même observer que la constitution républicaine la plus parfaite, celle des Etats-Unis, se rapproche du type dictatorial beaucoup plus que du type

parlementaire : le président, nommé pour quatre ans par un plébiscite véritable, gouverne indépendamment des Chambres, et celles-ci ne peuvent pas renvoyer ses ministres, ni même les interroger. C'est assurément sur ce modèle-ci et non sur le modèle de la monarchie parlementaire anglaise que nous aurions dû instituer notre République en 1875; malheureusement notre Assemblée nationale d'alors était composée surtout de royalistes et c'est en pensant au comte de Chambord que ces messieurs nous donnèrent une constitution de politicianisme parlementaire; ce n'est pas un des moindres maux que nous ont valu les royalistes de nous faire cadeau d'un régime hybride, qui n'a les avantages ni de la monarchie, ni de la république.

Pour se soustraire aux inconvénients à la fois du parlementarisme, devenu si dangereux par son impuissance à s'opposer à la folie socialiste, et de la dictature, si périlleuse de son côté par l'asphyxie de toutes les libertés et par l'explosion possible de toutes les atrocités communistes, ce serait cette constitution républicaine-américaine qu'il faudrait adopter, ou du moins dont il faudrait sérieusement se rapprocher; mais, encore une fois, l'opinion publique n'est pas orientée de ce côté. M. Cambo, s'il causait avec moi, pourrait me dire ce que me disait un jour le sage Faguet d'un ton découragé : Que voulez-vous, mon cher ami? nous sommes deux, vous et moi, ça ne suffit vraiment pas.

Les personnes qui s'intéressent à ces questions de réformes constitutionnelles et qui voudraient découvrir le régime qui nous conviendrait le mieux, à nous Français, liront ici avec le plus grand profit le très important travail de M. E. Martin Saint-Léon : **Les Sociétés de la Nation**, *étude sur les éléments constitutifs de la nation française*. D'abord ce gros volume est le tableau le plus complet, le plus documenté et le plus judicieux de la France contemporaine qui ait été écrit depuis longtemps, et même, si on n'approuvait pas les projets d'amélioration de nos institutions que préconise l'auteur, il faudrait garder avec soin, à portée de la main, son livre pour toute la partie descriptive et objective (familles,

classes, régions, cultes, professions, associations, etc.). Quant aux projets de réforme, on ne peut malheureusement qu'en parler de façon rapide, car une discussion un peu sérieuse demanderait un autre gros volume.

L'auteur souhaiterait d'abord que notre Président de la République fût nommé par un plébiscite national, ou tout au moins par un vaste collège (les 3.000 conseillers généraux), de façon à le rendre moins dépendant du Parlement; il voudrait ensuite qu'il gouvernât par lui-même, ayant le droit de choisir ses ministres hors du Parlement et celui-ci n'ayant pas le droit de les renverser. Ce serait rapprocher notre constitution de l'américaine qui, en effet, a fait ses preuves de stabilité et de sagesse. Toutefois si l'auteur, revenant sur ce qu'il vient de proposer, donne au Parlement le droit de renvoyer, contre le gré du président, tel ou tel ministre, ne rétablit-il pas le parlementarisme avec tous ses abus?

Je n'ai pas d'autre part grande confiance dans la proposition qu'il fait de faire élire nos Chambres moitié au suffrage universel, direct ou à deux degrés comme aujourd'hui, moitié par des collèges spéciaux professionnels pour la Chambre des députés, associationnels pour le Sénat; jamais je crois un pareil dualisme d'origine ne serait accepté chez nous; nous n'avons même pas pu supporter un Sénat composé pour un quart d'inamovibles; ce serait instituer dans nos assemblées une hostilité continuelle et irréductible entre gens provenant du corps électoral et gens provenant des syndicats ou des sociétés savantes. La vraie solution consisterait ici à créer à côté du Parlement d'assez nombreuses Chambres accessoires qui, émanant de ces syndicats ou instituts, donneraient voix aux diverses élites, tout en laissant la décision suprême aux deux grandes assemblées démocratiques, Sénat et Chambre. M. Martin Saint-Léon aurait mieux fait de s'inspirer ici des idées des grands juristes constitutionnels, Esmein, Joseph Barthélemy, Hauriou, etc., plutôt que de publicistes de la presse courante qui n'ont pas la même compétence. En matière de suffrage démocratique, je vais d'ailleurs personnellement plus loin que lui, puisque c'est très timidement qu'il accepte de donner une ou deux voix supplémen-

taires aux pères de familles nombreuses. J'estime que le seul parti logique et équitable est de proclamer le principe : une voix par être vivant, le père exerçant le droit de vote de ses fils mineurs, et la mère de ses filles mineures : toute cote mal taillée ne se comprendrait pas.

Puisque je viens de parler du Parlement, je profite de l'occasion pour signaler un livre très intéressant de M. Louis Lucien Hubert, *Figures parlementaires*, qui serait mieux titré d'ailleurs « Figures présidentielles », car c'est une galerie de portraits de nos divers présidents de Chambre des députés et de Chambre des pairs ou Sénat depuis la Restauration. Je ne sais si on avait réuni encore cette galerie dont l'idée pourtant aurait dû venir à quelqu'un de nos milliers de parlementaires. L'auteur, qui écrit fort agréablement, a trouvé des traits caractéristiques pour peindre ces figures aujourd'hui un peu oubliées, mais qui ne doivent pas sombrer complètement; ce furent tous de dignes et décoratifs personnage que Lainé, Ravez, de Serre, Royer-Collard sous la Restauration, Laffitte, Casimir Périer, Dupin, Sauzet, sous la monarchie de juillet, Billaut, Morny, Schneider sous le second Empire, Grévy, Buffet, etc., sous la troisième République, tout comme leurs collègues à la chambre haute, Dambray, sous Louis XVIII, Pastoret sous Charles X, Pasquier sous Louis-Philippe, Troplong et Rouher sous Napoléon III, d'Audiffret-Pasquier, Ferry, Challemel-Lacour, etc., sous nos présidents successifs; de toutes ces figures, celle qui garde le mieux son grand aïr est peut-être celle du duc de Morny.

Mémento. — Max Beer : *Histoire générale du Socialisme et des Luttes sociales. L'Antiquité* (traduction de l'allemand par Marcel Ollivier), Les Revues, 47, rue Monsieur-le-Prince. Cette histoire comprendra cinq volumes. Le premier traite successivement de la Palestine, de la Grèce, de Rome et du Christianisme primitif. L'ouvrage est écrit à un point de vue de propagande communiste, car, d'après le traducteur, « le besoin se faisait sentir d'une histoire qui ne fût pas une justification et une glorification des classes dominantes »! M. Max Beer a satisfait ce besoin. Son livre sera lu avec enthousiasme par les jeunesses communistes, et, bien qu'il n'ait rien de sérieux, il pourra être parcouru par les curieux. L'auteur ne semble d'ailleurs pas se douter que le communisme de Lycurgue et

celui de Karl Marx sont choses très différentes, mais les Soviets n'y regardent pas de si près! — Melvin M. Knight : *Histoire économique de l'Europe jusqu'à la fin du moyen âge* (traduction J.-E. Picard et H. Sée), Marcel Giard. Ce livre est, au contraire, tout à fait remarquable : les Américains apportent en général à l'étude des questions économiques un sens pratique et tout simplement un bon sens qui les rendent souvent très supérieurs aux Allemands et aux Russes. Toute la première partie, Fondements de la vie économique de l'Europe, est une synthèse très lumineuse. On lira également avec grand fruit le chapitre V, Le Domaine et le régime domanial, avec un curieux plan schématique, p. 217, d'un domaine à trois champs (jachère, culture de printemps, culture d'automne). Je cite, en rappel, à ce propos, le livre d'un autre Américain, Brooks Adam, *Les lois de la Civilisation et de la Décadence* (Alcan) qu'on a bien tort d'oublier; c'est une vue d'ensemble de l'histoire économique universelle, de tout premier ordre. — Germaine Maillet : *Les Classes rurales dans la Région marnaise au moyen âge jusqu'en 1328*, Saint-Dizier, imprimerie André Brulliard. De pareilles monographies, qui demandent plusieurs années de travail, sont du plus haut intérêt pour l'histoire économique; malheureusement on ne peut que les signaler, avec force éloges d'ailleurs, à la fois pour l'auteur et pour la ville de Saint-Dizier qui a une société savante provoquant ses membres à des études aussi remarquables. — Passons aux temps modernes. Une loi récente, du 19 avril dernier, a supprimé le *Bulletin des Lois* qui faisait en effet double emploi avec le *Journal officiel*, et à cette occasion M. Arthur Girault, doyen de la faculté de droit de Poitiers et correspondant de l'Institut, demande, dans le *Journal des Débats* : 1° que le sommaire du *Journal officiel* indique la date des lois qu'il publie, petite amélioration bien facile à réaliser, et très utile; 2° que le *Journal officiel* contiennent deux parties, une pour les lois et décrets d'ordre général, l'autre pour les nominations, décorations, etc. Rien de plus sensé. Il paraît que le *Journal officiel de l'Algérie* a réalisé depuis longtemps ces deux réformes. — *La France de demain* reproduit plusieurs discours prononcés aux déjeuners du Comité Dupleix, 26, rue de Grammont, un de M. Lémery sur la nécessité pour nous d'avoir une marine forte; un de M. André Michelin sur la négligence de notre Ministère des Travaux publics de n'avoir pas prévu les dernières inondations du Sud-Ouest, alors qu'il y a un Service central hydrométrique et d'annonce des crues, qui n'a que ça à faire; un de M. Henry Defert sur la politique de reboisement du Touring Club : en effet, le reboisement est après la repopulation la question qui nous intéresse le

plus, beaucoup plus que de savoir si le Cartel renversera ou non le Cabinet! — *L'Animateur des temps nouveaux*, 37, rue de Liége, continue à signaler les méfaits des uns, souvent fonctionnaires et gouvernants, et les bienfaits des autres, presque toujours simples contribuables. Ce journal serait d'ailleurs à servir : 1° à tous nos sénateurs, députés et conseillers généraux; 2° à tous nos maires; 3° à tous nos instituteurs qui forment, parfois bien fâcheusement, les générations montantes.

HENRI MAZEL.

POÉTIQUE

Marcel Jousse : *Le Style oral, rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, 1925, Gab. Beauchesne, éd. (*suite*) (1). — Marcel Jousse : Etudes sur la psychologie du geste. Les Rabbis d'Israël. *Les Récitatifs rythmiques parallèles*, I, Genre de la Maxime, 1930, Spes, éd. — Lionel Landry : *La Sensibilité musicale*, ses éléments ,sa formation, 1927, Alcan, éd. — A. Meillet : *Les Origines indo-européennes des Mètres grecs*, 1923, Presses universitaires, éd. — Théodore Reinach : *La Musique grecque*, 1926, Payot, éd. — Maurice Emmanuel : *Le Rythme d'Euripide à Debussy* (Extrait du 1er Congrès du Rythme, Genève), 1926.

« Au commencement était le Verbe... » ; « Au commencement était le Rythme... » ; « Au commencement était le Geste... » Oui, à condition, écrivait Marcel Jousse aux premières pages de son étude, que ces trois propositions soient résumées et complétées dans cette quatrième : « *Au commencement était le Geste rythmique.* »

Si à l'origine de la parole nous trouvons un réflexe musculaire devant l'objet à représenter, ce geste ne prendra forme que dans une répétition, et cette répétition ne nous donnera tout son sens que dans un mouvement ordonné, par conséquent « rythmique ».

Ayons toujours présent à l'esprit que cette rythmisation est ainsi le fait d'un « parallélisme » à « balancements » proches, groupant des « clichés » ou des « schèmes », réverbérés, pour ainsi dire, dans notre mémoire les uns par les autres. Physiologiquement, le rythme premier aux formules imitatives régulières a charge d'établir des automatismes propres à faciliter les représentations et leur enchaînement. Psychologiquement, il contribue à développer l'état de cons-

(1) Voir *Mercure de France* des 1er novembre 1929, 15 janvier et 1er avril 1930.

cience en ne cessant d'éveiller des rapports d'identité. Bref, par un rythme initial aux périodes strictes, nous cherchons à nous assurer d'abord dans l'être entier cet équilibre qui est la condition de toute existence et de la marche même du monde.

Mais dès qu'il s'agit d'une figuration la plus expressive possible, en l'espèce, de la poésie et de son art, comme de tous les arts, on entre dans un autre domaine : la seule base du parallélisme ne peut suffire, surtout dans le parallélisme le principe premier de l'identité et de l'équilibre, la *similitude*. La similitude conditionne le rythme sous sa forme *quantitative* la plus générale, la plus dépendante d'un ensemble *objectif*, lorsqu'il est identifié à une mesure mathématique et mécanique. Mais l'on se doit demander en premier lieu si un rythme physiologique a jamais cette valeur de quantité absolue, assimilable à une oscillation de la mécanique céleste. Evidemment non, il est essentiellement *qualitatif*, comme tout ce qui relève de l'homme et de la vie individuelle. Néanmoins ,et bien que relativement, il peut être réduit à un simple phénomène de quantité tant que n'intervient pas l'élément psychologique. Or, dans le geste et la parole le psychologique est susceptible de modifier le physiologique suivant chaque individu, et bien plus particulièrement encore dans une œuvre d'art dont la figuration expressive est le but principal. Lorsque cette figuration est secondaire, comme dans les œuvres de style oral à destination didactique, une psychologie collective commande la composition, et elle est nécessairement dominée par un certain quantitatif physiologique que traduit avec force la « similitude ». On ne saurait reprocher au P. Jousse, — nous l'avons dit, — de l'avoir mise en valeur conformément à la nature des « clichés » et « schèmes » favorables aux enseignements qu'il nous découvrait. Mais, tel que nous le signalions en finissant la partie précédente de cette analyse, il n'est pas resté cantonné dans les limites de cette nature, et il a laissé des porte-paroles fausser complètement par ses théories la notion du rythme extensif et qualitatif, ramené à un primitivisme sommaire en d'étranges salades où sont

résumés pêle-mêle Péguy et Valéry, Boileau et Claudel. Ainsi l'admirable tremplin psycho-physiologique que la connaissance verbo-motrice inclinait sous les pas des poètes pour leur redonner tout l'élan perdu des peuples naturels et spontanés les ferait retomber dans l'automatisme mécanique le moins individuellement expressif. C'est inadmissible.

En effet, pour éviter cette chute, nous n'aurons qu'à remarquer chez l'auteur l'oubli d'un caractère fondamental du rythme, même à l'état où il le maintient d'une simple *mesure* dans un parallélisme uniforme.

Tout mouvement périodique est une *alternance,* et de ce fait, aussi mécanique, aussi dégagé qu'il soit de l'humain, d'une nature ou d'une intention de qualité, il n'y a pas seulement *similitude,* il y a opposition, il y a *contraste.* La période même, sonore ou autre, est une sphère roulante qui n'avance qu'en s'opposant sur les quatre points cardinaux (2). La forme d'un mouvement physiologique est liée encore plus visiblement à un contraste d'action et de repos, de tension et de détente, qu'il s'agisse d'un organe, comme quand le cœur bat ou quand le poumon se dilate, d'un membre, comme quand je projette le bras, ou d'une correspondance, comme dans la marche, entre deux membres, quelle que soit la rapidité de l'action, l'action ne se poursuit pas sans son contraire, rétraction, retour, pause. Vrai d'une simple « mesure » mécanique, ce l'est bien davantage d'un rythme vivant, expressif, artistique, en un mot, créateur ou individuel : le phénomène du *contraste* y domine celui de la *similitude,* et la similitude même n'y est jamais qu'*équivalence.*

C'est ce que Marcel Jousse n'a voulu voir que trop secondairement dans sa préoccupation continue des facultés mnémoniques et des stéréotypes dont use le style oral pour les soutenir et les entraîner. Le rythme proprement dit, c'est-à-dire le mouvement apte à renouveler son expression, se libère de tout cliché; il s'échappe toujours de la symétrie qui l'emmaillote au berceau. Sur le plan collectif, il est,

(2) Nous n'avons pas besoin de rappeler que les mouvements d'une vibration sont sphériques.

comme toute vie, une irrégularité de ce plan, une rupture. Il trouble la mesure, quand il ne l'ignore point. Il ne part d'un ordre que pour nous le faire oublier. En aucun art, en aucune époque, les formules ne lui suffisent. Il n'est jamais identique à lui-même. Greffant l'imagination sur la mémoire, il est une incessante transformation du souvenir, par conséquent une naissance perpétuelle.

Les plus récents théoriciens et historiens de l'art réagissent tous contre la métronomie de l'école qui a immobilisé, ces derniers siècles, dans l'isochronisme, tant de formes artistiques du mouvement. En dépit de ses origines naturelles spontanées, la schématisation excessive de Marcel Jousse nous y ramènerait si elle nous imposait des modèles. Il a bien fait ressortir les mille libertés que les compositeurs oraux laissent courir à l'intérieur de leurs balancements, et combien toute métrique est fausse qui veut les réduire à ses scansions. Il a bien indiqué que leurs schèmes « rythmiques » ne sont pas des schèmes « métriques ». Mais il détruit le bénéfice qu'on en pourrait tirer à trop mettre en relief, dans leurs répétitions automatiques, les égalités finales des balancements mêmes. Du moment qu'il y a « schème » ou « cliché », peu importe que le mouvement, lorsqu'il en est dominé, soit exactement ou non mesurable, il y a plus que métronomie, il y a isochronisme, du moins pour le choc réceptif, du moins pour la synthèse qu'opère l'oreille par prépondérance de similitude.

Dans son remarquable ouvrage sur **La Sensibilité musicale** où l'arbitraire de nos formalistes est si judicieusement dénoncé, M. Lionel Landry nous donne cette précise définition :

« *Une figure rythmique est une relation d'* « *inégalité* » *entre les durées, les intervalles, les intensités ou les acuités d'une série de faits* (3). »

« Inégalité », par conséquent « opposition », « contraste », tel est bien le caractère fondamental de toute *vie* rythmique qualitative différentielle. C'est aussi vrai, nous dira l'auteur,

(3) Il faudrait ajouter les « formes ou les timbres », qui peuvent aussi bien créer des figures rythmiques que les autres éléments, et indépendamment d'eux.

d'une figure harmonique (laquelle est aussi, du reste, un mouvement) :

Toute symétrie parfaite crée un être inorganique où il 'ny a pas apparence de vie, le chanteur ou l'auditeur [...] tenait à individualiser l'expression mélodique et ne pouvait y parvenir que par une inégalité (p. 46).

Et plus un art s'éloignera de ses débuts sociaux strictement imitatifs et pratiques, ou même dès ses débuts plus il se fondera sur la tendance de l'individu à se distinguer du groupe, plus cette inégalité sera poussée loin, et dans la composition comme dans l'interprétation.

Historiquement les genres poétiques et musicaux en témoignent chez tous les peuples. Prenons, par exemple, entre ceux qui poussèrent le plus loin, d'apparence, le culte de la forme fixe et symétrique, les peuples de l'ancienne Hellade. Si d'abord, en son essence, la rythmique grecque se joue de toutes les valeurs métriques imposées, elle ne cesse pas, dans les diverses formes nettes qu'elle veut prendre de siècle en siècle de rompre les égalités premières.

« En son essence », d'abord. Dans sa précieuse *Dissertation sur le Rythme chez les anciens* (1845), A.-J.-H. Vincent nous a résumé (p. 3 et 4) leur doctrine. Etant donné, d'après Longin, que

Le Rythme est la vie et l'âme du mètre... Le mètre diffère du rythme en ce que le mètre n'emploie que deux temps fixes, le temps long et le temps bref... tandis que le *rythme donne aux temps l'extension qu'il lui plait*, jusqu'à faire bien souvent d'un temps bref un temps long.

Denys d'Halicarnasse confirme :

La diction rythmique et musicale *transforme les syllabes, les allonge et les accourcit*, de manière bien souvent à *intervertir leurs qualités.*

Même principe chez les Latins, curieusement étendu par Maximus Victorinus :

Le rythme ne s'assujettit point aux rapports métriques : *la*

mesure qu'il suit reçoit sa sanction du jugement de l'oreille, comme on le voit dans les chansons des poètes populaires. (*Numeri sanctione ad judicium aurium, veluti sunt cantica poetarum vulgarium.*)

N'oublions pas toutefois que le rythme, tel qu'il est entendu dans ces citations, au moins chez les Grecs, n'oppose pas, comme nous le faisons, l'*intensité* à la *durée*. L'*ictus* des versifications modernes lui aurait été, en principe, étranger. « En principe », car les expériences physiologiques nous prouvent qu'on sépare difficilement une intensité plus forte d'une plus longue durée ou d'une acuité plus aiguë. C'est pourquoi d'ailleurs l'intensité, en rapport avec la propulsion des muscles, aurait toujours été plus exclusivement manifestée et sentie dans l'art populaire et qu'elle aurait fini par dominer, d'apparence, musique et versification.

N'oublions pas encore que cette liberté du nombre reconnue au rythme n'infirme point la valeur fondamentale donnée par les anciens à la *nature* du mètre : elle se produit dans son cadre, elle ne vise que sa *structure*. *Par leur variété,* les figures composantes du mètre et de la strophe remplissent bien plutôt chez les anciens le rôle que notre sentiment d'aujourd'hui réclamerait du rythme.

Le rythme semble plutôt appartenir à la *quantité,* disait Fab. Quintilien (*Institution oratoire,* Liv. IX, chap. 4), et le mètre à la *qualité.*

alors que nous appelons « rythme » au contraire la forme qualitative. Les rythmiciens de l'antiquité entendaient seulement démontrer que les métriciens n'obéissaient qu'à une illusion en prétendant *fixer la longueur* du vers et de ses éléments de mesure, — illusion que les enregistreurs automatiques d'à présent nous permettent de constater en toute évidence, à travers n'importe quelle mesure (régularisation mathématique) poétique ou musicale. Sans le fond de la durée équilibrée, aucune figure du mouvement expressif n'existerait, mais ce fond ne constitue qu'un champ variable à l'infini *dans les limites mêmes imposées.*

Ainsi, chez les anciens, un mètre *qualitatif* (pour nous

« rythme ») s'emparait des mots et de leurs syllabes, les groupant, les accentuant, les coupant, pour en faire ressortir la vivante et libre matière (temporelle, dynamique (?), caractéristique, mélodique) sur la trame plus ou moins extensible du mètre *quantitatif* (aux *mesures* théoriques) qui demeurait par dessous.

Chez nous, au contraire, dans la musique et la poésie classiques, le vers arithmétique ou la mesure égale restent rigides : ils n'imposent pas seulement une trame, mais un canevas; à ce dessin schématique le rythme est grossièrement lié, pour ne pas dire ficelé, il est esclave de contours rudimentaires et impersonnels.

Les formes historiques qu'à travers les époques on peut suivre du rythme grec répondaient de la même manière à la liberté de son essence; toutes passent de la *carrure* à la *modulation rythmique.* Théodore Reinach nous rappelle dans son petit traité de **La Musique grecque** que les sept parties rigoureuses du *nome* de la citharodie finissent peu à peu par être brisées en « rythmes capricieusement distribués, en rythmes affranchis (p. 140) ». De même dans l'aulodie, « les rythmes libres prévalurent » (p. 142). Dès la fin du v[e] siècle, le lyrisme choral tendait à « abandonner la forme antistrophique en faveur de la facture libre » (p. 146), triomphante à l'époque d'Alexandre.

Remontant aux « traits principaux de la métrique indo-européenne » pour trouver par des « faits positifs une solution précise à l'étude historique des mètres grecs », M. A. Meillet rencontre fréquemment sur sa route, du védique au grec ancien des libertés étrangères au type normal, le védique initial ayant d'ailleurs « une prosodie plus souple », souvent une quantité flottante. (**Les Origines indo-européennes des Mètres grecs.**) Après avoir constaté que « dans toute langue, le discours tend naturellement vers un certain rythme », que « la métrique consiste à styliser, à normaliser le rythme naturel de la langue » et que « le premier soin doit être de reconnaître ce rythme naturel sur quoi tout repose », il se voit obligé, pour y parvenir, d'écarter d'abord (p. 19), la définition cou-

rante du rythme : « Distribution symétrique des temps forts et des temps faibles, qui revient périodiquement dans une phrase musicale, un vers, une batterie de tambour, etc... » (*Dictionnaire général.*) Cela ne saurait s'appliquer, dit-il « au rythme d'une langue parlée qui, par nature ne comporte aucune symétrie ». Une définition aussi restreinte, une conception du rythme aussi pauvre (4) n'aurait pu surtout être appliquée par les anciens, lorsqu'ils interprétaient avec une toute autre finesse l'ordre et les figures du mouvement sonore, en particulier dans la parole, même versifiée, même déclamée, même chantée (5). Mais jusqu'aux derniers lustres du siècle passé, les principes d'esthétique, spécialement dans la poétique et la musique, de notre civilisation occidentale furent noués à rebours à ceux des anciens, en ce que, avec nos principes, le rythme était établi en permanence sur l'identité continue dans la périodicité des intervalles, sur les rapports les plus simples, sur une seule sorte d'automatisme collectif, persistant et comme percutant. Quel que soit le nombre des schèmes imposés par le didactisme et la mémoire à travers les antiques œuvres indo-européennes où l'art expressif domine, leur régularisation n'est jamais rigoureuse, et M. A. Meillet relève dans « les divers types métriques » des

> successions constamment variables de longues et de brèves *qui ne se laissent ramener à aucune mesure définie.*

La liberté de la structure, sans être aussi étendue dans le vers grec que dans le vers védique, s'y manifeste principa-

(4) Ce qui ne veut pas dire que le rythme ainsi compris ne soit pas légitime et en beaucoup de cas nécessaire. Seulement cette conception trop simpliste ne peut servir de base à une théorie générale et à tous les modes d'une pratique étendue.

(5) « Beaucoup de métriciens semblent convaincus qu'il leur faut trouver dans tous les vers antiques des mesures exactes, comparables à celles de la musique des modernes, et qu'on n'a scandé une pièce de vers anciens que lorsqu'on a réussi à la découper en pieds de valeur égale comme on découpe en mesures, au moyen de barres, un morceau de musique. Il y a là une erreur fondamentale qui vicie notamment les deux précis français sur la matière, celui de M. L. Havet et celui de M. Masqueray. Et même des métriciens qui, comme M. Van Wilamowitz-Mœllendorff, se rendent compte de l'extrême souplesse de la rythmique grecque ne formulent pas nettement le principe qu'il n'y a pas lieu de chercher dans un vers grec des mesures égales entre elles; pas lieu par conséquent, de vouloir découper chaque vers en pieds. » (*Les Or. ind.-eur. des mèt. grecs,* p. 29).

lement dans les vers lyriques de la chanson, d'origine populaire (Anacréon, Alcée, Sappho), et les variations intéressaient parfois jusqu'aux quatre ou cinq premières syllabes. Dans certaines strophes de Corinne, « les fins de vers elles-mêmes ne concordent pas ». Ni en védique, ni dans la chanson grecque,

les alternances de longues et de brèves [...] ne comportaient *une division en pieds égaux ou approximativement égaux.*

Dans l'ancienne rythmique indo-européenne, entre la prose rythmée et le vers aux formules arrêtées,

il a pu et dû y avoir tous les cas intermédiaires possibles. La distinction entre la prose et les vers n'est pas nécessairement tranchée, même aujourd'hui; *elle pouvait l'être moins encore dans une nation où toute la littérature était orale* (p. 42).

M. Maurice Emmanuel, l'admirable compositeur de *Salamine*, notre plus remarquable connaisseur de l'orchestique grecque, l'historien et technicien hors pair des poètes et musiciens de l'antiquité, écrivait dans son *Histoire de la Langue musicale* (p. 127 et 129) :

La conception simpliste que les Modernes se sont faite du rythme, qu'ils ne savent plus séparer de la mesure, qu'ils coiffent d'un *temps fort* toujours initial, ne correspond guère à l'idéal des Anciens. Au jalonnement des durées, brutal, régulier, monotone, dont les Modernes trop souvent semblent se satisfaire, les Grecs se plaisaient à substituer des équivalences, [même] des symétries où l'isochronisme n'est ni une nécessité ni une grâce... Cet art-là lui tourne le dos, ainsi qu'à la carrure et aux percussions. Et la preuve que telle est là son orientation propre, c'est qu'il conserve en certaines rencontres les percussions, la carrure et l'isochronisme... (Marches guerrières de Tyrtée; entrées des choreutes de la tragédie et de la comédie; danses non mimétiques où les mouvements gymnastiques prédominent, etc.

Dans l'*Encyclopédie de la Musique*, il écrivait encore (T. I, p. 536) :

Le lyrisme grec a recours à des rythmes perpétuellement variés. Des mesures de toute longueur se succèdent et s'enchaînent dans un incessant renouvellement de la durée. Comparées à de telles

constructions, les séries rythmiques employées par les Modernes sont indigentes.

C'est appuyé sur ces anciennes analyses, que Maurice Emmanuel repartit de l'étude sur *Les Origines des mètres grecs,* par Meillet pour nous montrer, dans une communication au Congrès du Rythme (Genève 1926), en de curieux rapports de libération, **Le Rythme d'Euripide à Debussy.** Eschyle « ordonnateur » des plus « surprenantes symétries est « le premier à les rompre » (p. 126), « il change de manière et assortit ses constructions aux fluctuations de la pensée » (p. 128). Dans Eschyle et Sophocle, « jamais la recherche des symétries ne prévaut sur les convenances profondes ». Mais Euripide ne se contenta pas d'alléger ainsi la répétition de la strophe et de l'antistrophe, il

orienta la tragédie vers une expression musicale plus libre, plus nuancée [...], vers un lyrisme sans entraves [...], et les antistrophes finissent par disparaître dans maintes scène des *Phéniciennes,* des *Troyennes,* d'*Hécube,* d'*Ion,* d'*Iphygénie en Aulide* (p. 130). [...] Mélodie fluide, sa musique paraissait inconsistante aux tenants de l'art antérieur, moins adapté aux nuances. Pour avoir cru que la musique était apte à épouser les plus subtiles, et pour l'avoir prouvé, Euripide, anticipant sur les querelles dont l'histoire est prodigue et que notre époque connaît, s'est vu jeter à la face des invectives dont un chœur des *Grenouilles* présenta (823-829) un bien saisissant raccourci : « Le géant (Eschyle) arrachera des vers solidement nés comme la carène d'un navire et, rugissant, il les lancera; tandis que ce beau parleur (Euripide) à la langue subtile, soupeseur de mots, émiettant ce grand style, éparpillera en phrases hachées un édifice puissamment construit » (p. 32).

Les critiques de 1902, au lendemain de *Pelléas et Mélisande,* ne répéteront pas autre chose :

« C'est la négation de toute forme; c'est de la poussière musicale!... » [...] Euripide avait tourné le dos à Eschyle. En faisant passer à travers le quadrillage des barres de mesure, qui ne sont pas pour lui les signaux de temps percutés, des rythmes sans cesse ondoyants, Debussy tourne le dos à Wagner, qui, novateur dans l'agencement et la longueur des périodes, *non carrées,* demeure, par la persistance, l'insistance de ses formules rythmiques,

un disciple des grands classiques allemands [...] Sans cesse Debussy renouvelle les « figures » de ses rythmes [...] Ils ont autant de mobilité que les sentiments très nuancés dont ils sont aussi bien que la mélodie, l'harmonie et le revêtement orchestral, les assidus interprètes (p. 140) (7).

Ainsi, en tout temps et à travers les temps, le rythme ne vit pas d'une simple imitation et répétition continues, quelles que soient ses formules, quelle que soit la nécessité première de ses bases physiologiques et mnémotechniques. Dès que l'expression individuelle s'en empare, on a perpétuellement tendance à fuir la symétrie et l'isochronisme, à chercher le contraste, et ce contraste même à le modeler, à le moduler en inégalités toujours plus fines et moins prochaines.

Mais nous savons pourquoi Marcel Jousse, ne sortant pas du didactisme commandé par l'enseignement oral, n'a pas vu dans l'opposition qu'implique toute alternance le germe fondamental de liberté nécessaire à la création rythmique. Il est évident, en effet, que là où le service collectif de la mémoire est seul en cause, l'opposition (ou renversement de la similitude) perd sa valeur propre, jusqu'à n'être qu'un simple renforcement de la répétition. Le contraste entre les deux mouvements d'une alternance n'en paraît pas alors rendre la périodicité moins égale ; il l'accuse, au contraire, dès qu'elle s'offre par pendants automatiques, ou dans une série à intervalles proches et rigoureux.

On a pu s'en rendre compte dans les citations que nous avons extraites du *Style oral;* on le remarquera bien davantage dans le premier recueil que le P. Jousse vient de publier des **Récitatifs rythmiques parallèles** tirés des maximes des vieux Rabbis. Nous sommes ici dans l'unique domaine de la pédagogie, et toute métaphore produite pour appeler une représentation y est une *antithèse* dont le « contraste » sert immuablement d'accrochage aux rythmes en même temps qu'aux sens décalqués, *similia similibus,* les uns

(7) En se plaçant au point de vue de la succession historique des formes, Maurice Emmanuel a raison de conclure : « Les artistes qui prennent des franchises n'infirment rien des œuvres qui les ont précédés; Eschyle peut être confronté avec Euripide et Wagner avec Debussy; ils évoluent sur des plans autres. » Mais nous n'avons pas besoin de rappeler que nous traitons des possibilités vitales de la forme en soi.

des autres. Dans *l'Esquisse d'une psychologie didactique des Rabbis d'Israël,* qui sert d'introduction à son recueil, l'auteur insiste sur les clichés antithèses dont les parallélismes en pendants sont battus de générations en générations par la mémoire : *Vérité-Mensonge; Pauvre-Riche; Chien-Pourceau; Simple-Prudent; Colombe-Serpent; Terre-Ciel,* etc. Mais que deviennent leurs contrastes dans les balancements promulgués? Des identifications où ils se confondent, où chacun est exprimé monstrueusement par son contraire :

Récitatif I

1. Tant que *les Impies* sont dans le monde,
Le Feu de la Colère est dans le Monde;
2. Quand *les Impies périssent* du Monde,
Le Feu de la Colère est enlevé du Monde.

Récitatif II

1. Tant que *les Justes* sont dans le Monde,
La Bénédiction est dans le Monde;
2. Quand *les Justes sont enlevés* du Monde,
La Bénédiction est enlevée du Monde.

Ces formules uniquement, grossement mnémotechniques arrêteraient toute forme, je ne dis pas artistique, mais simplement expressive, si l'on devait leur donner une valeur autre que celle d'un dynamisme élémentaire comparable au frappement du marteau sur l'enclume. Or, nous avons vu que l'on tend à une forme toujours plus expressive par plus de différenciation. Une forme est d'autant plus prenante qu'elle épouse mieux les *particularités* de l'objet. Balancer d'un même mouvement les « Justes » et les « Impies » ne convient qu'au mécanisme d'un aide-mémoire tout matériel, tout machinal, tel qu'il peut être nécessaire à l'homme de la tribu dans son premier et collectif apprentissage de la connaissance. Alors pour lui comme pour chaque enfant, même des générations les plus évoluées, lequel recommence dans son individu la marche originelle de l'humanité, les choses se présentent toutes sur le même plan, et il se les représente par une réaction musculaire identique, mal adaptée à la nature de l'objet et sans proportion avec son importance.

Il y a lieu, en outre, de remarquer que les stéréotypes verbo-

moteurs du style oral répondaient et répondent encore aux exigences spéciales d'un *enseignement de plein air pour groupes massifs.* La parole ailée de battements subtils à peine sensibles pouvait suffire, au long d'un ruisseau, lors des promenades de Socrate avec quelques disciples, ses interlocuteurs d'ailleurs tour à tour; mais un enseignement pris d'abord dans la matière commune de la tribu, puis répandu avec des enrichissements nouveaux sur l'ensemble d'un peuple groupé en chœur « sur la Montagne » au pied du Maître, commandait des mouvements verbaux et gestuels très simples, très tranchés, audibles et visibles pour tous, parfois d'assez loin, et en somme contraires à tout particularisme de l'expression.

On peut dire par conséquent que la totale incorporation physiologique de l'entendement, si vivante, si admirable qu'elle soit chez les peuples oraux que n'ont point figés les abstractions de l'écriture, est *d'autant moins expressive qu'elle est plus automatique.*

Nous devons la ressusciter dans l'éducation pour que l'enfant retrouve la participation de tout son être au développement de son intelligence. Nous devons reprendre les méthodes qui nous l'assurent par une mémoire fondée sur la collaboration des moindres éléments vitaux, dès qu'une excitation psychologique nous éveille à la pensée. Nous ne devons pas admettre que la pensée demeure l' « absente de tout bouquet », ainsi que Mallarmé plaignait la fleur coupée de son milieu et isolée de ses compagnes; ni supposer qu'aucune beauté s'acquiert par un refoulement de toutes les substances dont elle a grandi parce qu'elles ne fleurissent pas toutes avec elle. Mais nous ne devons pas croire que les résultats de méthodes propres à nous empêcher d'en rien perdre, et qui sont de condition didactique, puissent être assimilés à des compositions où l'art pousse l'expression à son épanouissement suprême.

ROBERT DE SOUZA.

(A suivre.)

LES REVUES

L'Ermitage : le souvenir de Charles Derennes; « connaissance d'André Fontainas ». — *Demain* : la « Fête municipale » chantée par un poète : M. Robert Valançay. — *Contacts* : ce qui frappe l'enfance rurale d'aujourd'hui. — *Le Correspondant* causes du déclin de notre prestige à Madagascar. — Mémento.

Le même numéro de l'**Ermitage** (juillet) contient un « Charles Derennes et le don de la jeunesse » où M. Maurice-Pierre Boyé trace un très humain portrait du poète de *Perséphone*, et un essai de M. G. Pourtal de Ladevèze : « Connaissance d'André Fontainas ».

Nous avons connu Derennes environ dès son arrivée à Paris. Il était beau et, avec une grâce juvénile, impatient de la vie. S'il a longtemps gardé ce « don de la jeunesse » que célèbre la juste admiration de M. Boyé, certifions l'atteinte cruelle que porta à Derennes la mort de son ami Emile Despax, le délicat poète de *La Maison des Glycines*. Il nous souvient d'une heure de causerie avec Derennes, à l'occasion d'une rencontre, au hasard de la rue. Il demeurait bouleversé, après des années, de la fin de son frère d'élection. Elle avait entraîné beaucoup de son enthousiasme. Il ne se consola jamais de cette disparition. Elle influa beaucoup sur ses derniers vers, si graves, composés en ton mineur, baignés d'ombre tragique. Elle eut aussi une déplorable répercussion sur son mode de vivre. On y comprenait qu'il dilapidait ses forces, voulait oublier, enviait de ne point s'attarder beaucoup ici-bas. L'insouciant Horatio qu'il avait été, encore que finement Gascon, subit le vertige philosophique d'Hamlet. On l'a entendu rire, railler? Il cherchait à s'étourdir. La pensée de son « fidèle Achate » ne cessait de le hanter. Nous pouvons avancer qu'il se représentait toutes les abominations de la guerre par le sort stupide qui, d'une balle au front d'Emile Despax, le priva du soutien d'une belle amitié et anéantit des espérances poétiques qu'il partageait avec tous ceux qu'ont charmés les pièces de *La Maison des Glycines*.

M. Boyé rapporte des mots de Charles Derennes qui sont d'un désenchanté :

Comme nous aimions entendre ses boutades, ses impressions, ses réflexions imprévues! Ah! comme il riait en déclarant Samain « un poète pour sous-préfètes »! A une dame qui le complimentait sur son dernier livre, il répondait : *Ah! vraiment? C'est si bien que cela? Je ne sais pas, je ne l'ai pas encore lu!* Quand Maurice Martin du Gard vint le féliciter pour le Prix de la Vie heureuse, qu'il venait d'obtenir, il s'exclama : *La Vie Heureuse? Ah! parlons-en! Voilà une semaine que je suis sans domestique...*

Remercions M. Boyé de sa ferveur pour l'écrivain de *Vie de Grillon* et remercions-le de nous avoir fait relire cet appel de Charles Derennes aux muses qui concoururent à l'éducation sentimentale de sa jeunesse :

> Viens, toi qui n'es lointaine et qui fus la première,
> Et viens, toi qui plus tard, renversant sur mon cœur
> Ton cœur, vase rempli de fiel et de poussière,
> Me fis royalement le don de la douleur...
> Je te bénis, princesse un peu magicienne,
> De qui l'âme, appelée en un autre séjour,
> Refléta mon image en elle et la fit sienne;
> En sorte qu'au pays qui fut jadis Assour,
> Quelque chose de moi, ma jeunesse peut-être,
> S'éternise en ta mort où je reste ton maître,
> O cœur royal qui n'eus de seigneur que l'amour!

M. de Ladevèze, poète, soumit ses premiers vers au jugement de M. André Fontainas qui les fit publier ici même. La gratitude et une admiration antérieure à ce début du cadet inspirent la conférence où il a invité son auditoire à la « connaissance » de son aîné : l'homme et l'œuvre. Tous deux, nés aux Lettres sous le signe de Mallarmé, demeurent dans une volontaire dépendance de ce maître. Elle est sensible au cours de l'évolution de l'un et de l'autre avec le temps. L'adolescent encouragé par Leconte de Lisle et J.-M. de Heredia voit dans sa maturité la jeunesse s'intéresser à lui. C'est la vraie récompense du talent et de la dignité de l'artiste. L'ayant défini par des citations bien choisies et un commentaire intelligent, M. de Ladevèze termine par ces lignes :

> Ainsi André Fontainas vit dans le secret d'une solitude féconde. Il travaille loin des sollicitations d'une gloire trop facile et tapa-

geuse. Il n'a jamais fait de concessions; il a suivi sa voie dans l'intégrité d'un labeur toujours plus austère et plus difficile.

Ainsi brille au ciel le feu insolite d'un astre lointain dont le mystère tout à coup se révèle aux regards éblouis des hommes.

§

Demain publie dans son numéro d'été un poème de M. Robert Valançay qui, bien d'aujourd'hui, est d'un impressionnisme très parent de Toulouse-Lautrec et de Pissarro. La pièce inspirée par une « Fête municipale » constitue un ensemble d'une heureuse venue. On y trouve, dès son début, un souvenir de Verlaine. Ensuite, le trait affirme mieux une personnalité fort sympathique :

. . . .

La Fête est là
sous ma fenêtre
avec toute sa tristesse.

A chaque printemps
les fleurs et la fête éclosent
sous ma fenêtre
pour enrubanner l'âme.

Baraque de tir
où le cœur joue à pile ou face
Manège dangereux et grisant
comme une hélice d'avion
Et les saltimbanques
O les saltimbanques délicieux
qu'anime une verve de contrebande
Tout est frelaté
dans la douleur comme dans la joie

Le silence interchangeable de la ville
s'engouffre dans les balançoires aux jupes retroussées
où de jolies filles
dénoncent les désirs de leur batiste intime
Il se mêle aux volutes lentes et graisseuses
des marchands de gaufres
Et quelquefois une automobile dédaigneuse
l'emporte
avec le parfum charnel
d'une adorable hystérique

La Fête est là
sous ma fenêtre
avec toute sa tristesse
Et je songe
La Fête n'est pas seulement
l'ennui de l'ombre
sur quoi s'étiolent
les ailes chétives
de l'acétylène.
Elle est aussi
la peine des âmes
et la douleur des hommes
qu'en vain l'on chercherait
à éponger.
La Fête est là
sous ma fenêtre
avec toute sa tristesse

§

Contacts (juillet) donne un long fragment de « Manosque-des-Plateaux » de M. Jean Giono qui montre là bien du talent. On lui doit des images d'une simplicité expressive : « Du côté du soleil couchant, la ville est comme un pain trop cuit. » Il observe et il généralise, par le double don du peintre et du poète. Ainsi, ce passage plein de grâce :

J'ai rencontré la jeune mère qui est notre amie. Elle avait à la main un bel enfant, tout vierge et neuf, avec des yeux si propres qu'on s'y lavait d'un seul regard, de ces beaux yeux bleus si rares chez les enfants et qui donnent à leur petite tête d'argile humide cette gravité savoureuse des anges joueurs de flûte.

Je la félicitai. Je mis la main sur la tête de l'enfant; une sombre puissance monta de la terre à travers l'enfant et vint faire trembler ma main dans ses cheveux.

Et puis, dit-elle, si vous saviez comme il est intelligent. Vous allez voir...

Une automobile arrivait :

— Qu'est-ce que c'est celle-là?

— Une Ford, répondit l'enfant.

Je jure par les arbres que cet enfant m'a dit : « C'est une Ford. »

Sa voix était claire comme ce premier jet des fontaines qu'on débouche.

§

M. S. Chapuis, « professeur au lycée Gallieni, membre de l'Académie malgache », expose dans *le Correspondant* (10 juillet) les causes et l'actuelle condition du « Déclin du prestige européen à Madagascar ». La lecture de cet article démontre que l'auteur a usé d'un euphémisme : il s'agit, en vérité, du prestige français. Aussi bien, dans sa conclusion, il écrit : « notre prestige ».

Nous avons cessé d'être pour les indigènes « le père et la mère », par la conséquence des mariages mixtes, surtout par l'effet d'unions de blanches avec les indigènes, par notre indifférence à leur cacher nos vices et par le développement de l'instruction.

Le fait que de jeunes Européens prirent des femmes indigènes pouvait être justifié, pourtant, aux yeux des Malgaches, par le manque à peu près total d'éléments féminins français. Le plan de Gallieni consistait à retenir, dans l'île, les soldats du corps expéditionnaire et à les y fixer par l'octroi de terres. Or, ce procédé de canalisation devait avoir comme inévitable conséquence d'amener ces jeunes pionniers à prendre des femmes malgaches. La vie de broussard est particulièrement austère et dure; les agriculteurs ne peuvent, à la fois, s'occuper de leurs travaux et vaquer à des besognes ménagères. Leur situation n'était pas encore assez assurée pour qu'ils puissent rentrer en France pour y chercher une compagne de leur milieu. On ne peut donc pas leur reprocher d'avoir pris des Malgaches. Ils auraient pu invoquer l'exemple du rapt des Sabines pour démontrer l'impossibilité de fonder une société avec les seuls éléments masculins.

Mais rien de pareil n'obligeait les jeunes Françaises à donner leur main à des indigènes. C'est là le fait qui, au dire de tous ceux qui nous ont entretenu de ce problème, porta la plus rude atteinte au prestige européen. Les Malgaches comprenaient les circonstances qui poussaient les jeunes gens à rechercher leurs filles. Mais ils ont été étonnés, scandalisés, quand ils ont vu des Françaises s'unir à des indigènes. Ne trouvaient-elles donc pas de meilleurs partis chez elles? Il en est tout naturellement résulté un dommage considérable pour notre considération, sans que le

préjudice national ait été compensé par le bonheur de quelques individus.

Tandis que les enfants indigènes apprennent le français à l'école, la plupart de nos fonctionnaires ne savent pas le malgache. Il en résulte pour notre administration une manifeste infériorité :

...En effet, écrit M. Chapus, nous nous trouvons fréquemment dans une position d'infériorité intellectuelle par rapport à nos administrés. Nous ne pouvons les comprendre qu'au moyen d'interprètes indigènes, qui ont parfois intérêt à nous dissimuler la vérité ou à nous fournir des renseignements tendancieux. Les Malgaches ont connaissance de tous les papiers relatifs à notre administration : les notes secrètes des fonctionnaires européens, les rapports confidentiels, les colonnes du budget, tout passe sous leurs yeux. Nous sommes donc, pour eux, comme les habitants d'une maison de verre; ils n'ignorent rien de nous, et cela ne sert pas toujours les intérêts de notre prestige.

D'après M. Chapus, l'exemple de l'Inde et de l'Egypte est considéré avec sympathie à Madagascar. Nous y avons créé une élite intellectuelle indigène. Elle est instruite . Comment ne songerait-elle pas à gouverner l'île en toute liberté?

Si précaire soit aujourd'hui la situation de l'Empire britannique par rapport à ses sujets, M. Chapus invoque des témoignages anglais :

Le laisser-aller dans lequel nous tombons si facilement, la vivacité de nos impressions et, surtout, celle de leur mode d'expression, ont contribué à nous faire déchoir dans l'estime de nos sujets, très observateurs et beaucoup plus renfermés que nous. Un officier britannique nous décrivait, une fois, les conditions dans lesquelles les Anglais se divertissent dans leur colonies. Ils se cachent aux yeux des indigènes. Les lieux de plaisir sont situés sur des terrasses, au-dessus du niveau de la rue. On boit, on joue, on danse, à huis clos. Puis, les bacchanales une fois terminées, chacun redevient correct.

Il cite, peu après, le cas d'une soirée offerte par un indigène d'importance :

Nos concitoyens arrivèrent, la plupart, en simple veston, entrèrent sans cérémonie et se mirent à danser avec des Malga-

ches. L'Anglais, lui, ne se présenta qu'après s'être fait annoncer par son boy, et il attendit, avant d'entrer, que le maître de maison fût venu le recevoir à la porte. Il était en habit et se garda bien de danser. On voit, à cela, quel soin un Britannique apporte à tenir ses distances; il nous arrive d'aller un peu trop loin en sens inverse, et cela nous nuit.

A l'état de choses qu'il constate, M. Chapus ne propose aucun remède. Est-ce trop tard?...

§

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (15 juillet) : « Les trois glorieuses » racontées par le banquier Laffitte avec une bonhomie qui ne va pas sans une bourgeoise vanité fort amusante. M. Paul Duchon, en préfaçant ce fragment de « mémoires », s'inscrit en faux contre la fameuse légende de l'épingle ramassée par Laffitte, pauvre, en quête d'une place, geste qui aurait commencé la fortune du financier.

Commerce (cahier XXIII. Printemps) : « Trois belles mendiantes » par M. Valéry Larbaud. — Des vers sémillants de M. Henri Bosco : « Dans les petits pays de Provence ». — Un essai de M. Jean Paulhan : « Sur une poésie obscure. »

Etudes (5 juillet) : « La situation dans l'Inde actuelle » par M. Emile Gauthier. — « John Toland fut-il un précurseur de la franc-maçonnerie? » par M. Paul Dudand.

La Revue Mosane (juin) : « Maximilien Gauthier », l'homme et l'œuvre, étude de M. J.-L. Vandermaesen.

L'Alliance universelle (30 juin) : « La psychanalyse et l'éducation » par M. le docteur Allendy.

Le surréalisme au service de la Révolution (N° 1) ouvre un fascicule copieux par cette question et cette réponse télégraphiques :

Question

Bureau international littéraire révolutionnaire prie répondre question suivante : Quelle sera votre position si impérialisme déclare guerre aux Soviets? Stop. Adresse : boîte postale 650, Moscou.

Réponse

Camarades si impérialisme déclare guerre aux soviets notre position sera conformément aux directives troisième internationale position des membres parti communiste français.

Si estimiez en pareil cas un meilleur emploi possible de nos facultés sommes à votre disposition pour mission précise exigeant tout autre usage de nous en tant qu'intellectuels. Stop. Vous soumettre suggestions serait vraiment présumer de notre rôle et des circonstances.

Dans situation actuelle de conflit non armé croyons inutile attendre pour mettre au service de la révolution les moyens qui sont plus particulièrement les nôtres.

Suivent des pages que signent MM. Paul Eluard, André Breton, Aragon, Tristan Tzara, René Char, etc.

Revue franco-belge (juillet) : De M. Sylvain Dupuis : « Les auteurs de la Brabançonne. »

La Revue de Paris (15 juillet) : « Quelques jours en Grèce », par M. J.-L. Vaudoyer. — « Poèmes d'Extrême-Orient » de M. René Berthelot.

Revue de l'Amérique latine (1er juillet) : M. Léon Pacheco : « Jules Supervielle ou l'aventure dans la poésie ».

La Revue universelle (15 juillet) commence une « Sainte-Anne d'Auray » de M. Henri Ghéon, et un roman, « Les Dupes », de M. André Fribourg.

La Revue de France (15 juillet) achève les fragments du journal de Dumont d'Urville, relatif au voyage de Charles X pour l'exil. — De M. Auguste Dupouy : « Pourquoi Virgile voulait-il détruire l'Enéide? »

1930 (1er juillet) : M. Jean Maxence : « L'humanisme des « réalistes ». — Mme Julie Sazanova : « Romain Rolland et Gandhi ». — M. J.-J. Robert : « Essai sur le roman policier. » — M. Jacques Maritain : « Le docteur angélique. »

Les Primaires (juillet) : un fragment du « Prométhée et Epiméthée » de Carl Spitteler, traduit par L.-Ch. Baudoin. — De Mmes Jeanne Scheele et Charlotte Ollivier : « Voix du dehors » et « L'enfant qui passe. »

Nouvelle Revue (15 juillet) : « La Comédie Française et l'Etat » par Albert Dubeux. — « Une épidémie de suicides en Picardie », par M. le docteur Mascré.

Le Crapouillot (juillet) : « Le salon des Tuileries », par M. Luc Benoist. — De M. Lucien Farnoux-Reynaud : « La réhabilitation du cancre ». — « Avec les danseurs et les orphelines du désert », par Serge. — « Cent mètres de nage libre », par M. J. Wessmuller « recordman du monde », dont un impressionnant cliché montre un « départ ».

Europa (15 juillet) : deux documents sur l'Inde, qui émanent de Rabindranath Tagore et de Gandhi. — Le commencement d'un « Gœthe musicien », de M. Romain Rolland. — « Contes coréens » de M. R.-H. Su.

Le Courrier littéraire (avril à juin) : « Neel Doff, conteur de génie », par M. Victor Méric. — « Le cinquantenaire des soirées de Médan », par M. Alexandre Zévaès. — « Le film en Allemagne », par H. G. — « Le malheur d'être seul », nouvelle très remarquable de M. Edouard Peysson. — « La nuit des nuits sans amours »,

poème de M. Robert Desnos. — « Offrandes », un pathétique poème de M. Pierre Audibert, écrit à la prison de Fresnes, d'une inspiration douloureuse :

Seigneur, le soir, je pense à vous.
. . . .
A vous, le forçat de tendresse,
Je pense à vous, le révolté,
A vous, le Dieu de la détresse,
Qui veut mourir et se redresse,
A vous, le divin révolté!
. . . .

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHÉOLOGIE

Edmond Pilon et Maurice-Pierre Boyé : *Versailles, les Trianons, Saint-Cyr*, Arthaud, Grenoble. — *Henry d'Agrain* : Arrens et Poucy-Lahun, A. Hunault, Tarbes.

La maison Arthaud, de Grenoble, qui semble se donner pour tâche de faire mieux connaître notre beau pays de France, a publié sur Versailles, les Trianons, Saint-Cyr, un très beau volume de MM. Edmond Pilon et Maurice-Pierre Boyé. L'origine de Versailles, on le sait, ne date que de Louis XIII, qui y avait installé un rendez-vous de chasse. On y trouvait à l'époque un village rustique tout en cabanes, moulins à vent, entouré de futaies, d'épais taillis et de marécages. Il est resté de ce joli château une belle estampe d'Israël Sylvestre; mais le créateur du grand Versailles, château et ville, fut Louis XIV, qui s'y installa surtout pour fuir le Paris de la Fronde. Les réalisateurs de cette merveille furent Le Van et Le Nôtre. On sait en somme qu'à Versailles, malgré les arrangements de Louis-Philippe, on retrouve les décors de la vieille monarchie, la cour de marbre qui fut le point de départ des constructions et où *Alceste* fut jouée aux flambeaux — représentation que donne d'ailleurs une des illustrations de l'ouvrage — des escaliers d'une décoration fastueuse qui mènent aux étages; l'escalier de marbre qui conduit aux appartements royaux, celui de la chapelle menant aux grands appartements. A droite de l'entrée s'élève en effet la chapelle qui comporte deux étages et est un véritable bijou. Nous ne pouvons que mentionner la somptuosité des grands

appartements : salons d'Hercule, de Vénus, de Mercure, de la guerre, etc. La grande galerie des Glaces, construite sur l'emplacement d'une terrasse, est l'œuvre de Mansard, et sa somptueuse décoration est due à Charles Le Brun. C'est là qu'on peut le mieux évoquer le faste merveilleux de la cour à l'époque du grand roi, dont la chambre se retrouve au fond de la cour d'accès, et où l'on peut voir son lit, ainsi qu'un portrait à la cire, on peut dire criant de vérité, où Benoît l'a représenté de profil.

Les petits appartements du roi, dits appartements de Louis XV, occupent toute l'aile gauche de la cour de marbre. De ces pièces, Louis XIV avait fait un cabinet de billard, un salon ovale, une salle de bains; Madame de Montespan y avait aussi son appartement. L'état actuel de cette partie du château est due à Louis XV, qui en occupa régulièrement la chambre à coucher, et qui, dans le salon de la pendule, jouait à la Comète avec Madame de Pompadour, à qui l'on est redevable de très heureux arrangements et de nombreuses œuvres d'art.

Faisant pendant aux grands appartements du Roi, on peut visiter les petits et grands appartements de la Reine, où mourut Marie-Thérèse et qu'habita Marie Leczinska, ainsi que l'appartement de madame de Maintenon. Si attrayantes que soient ces pièces, nous ne pouvons ici en entreprendre la description; on en a fait du reste un musée de portraits remarquable.

Il nous faut également indiquer la galerie des batailles, ajoutée par Louis-Philippe au Versailles de Louis XIV, et qui offre des choses de premier ordre. Nous ne pouvons qu'indiquer en passant les jardins, dont les dispositions et œuvres d'art sont sans égale et sur lesquels le volume s'étend longuement.

Nous arrivons aux Trianons, ancien hameau que Louis XIV, du fait qu'il était revêtu de plaques de faïences de Delft, supprima pour y élever un bâtiment dit Trianon de porcelaine. En 1867, la construction fut remplacée par le Grand-Trianon actuel, dont les pièces sont remarquables. En 1851, on y ajouta un curieux musée de voitures. Le petit Trianon fut élevé par Louis XV pour madame de Pompadour. On

sait que c'est là surtout que se plaisait Marie-Antoinette, et le décor du village est inséparable du personnage de la reine. Un dernier chapitre nous parle de la ville de Saint-Cyr qui fut une fondation de madame de Maintenon. Le volume comporte une illustration abondante et heureuse, et dont on ne peut que féliciter la maison Arthaud, son éditeur.

§

Arrens et Poucy-Lahun, dont nous parle M. Henry d'Agrain, sont situés dans un des décors les plus heureux et pittoresques des Pyrénées. Mais cette région n'est pas seule dans ce cas. Après une longue ère de prospérité, elle a été surtout désertée par ses habitants. A Arrens, une curieuse inscription (1705) a subsisté de la maison curiale et deux des poids en pierre en usage dans la région. Des détails souvent très intéressants, se rapportant à des faits locaux, sont cités dans les pages suivantes; la communauté était administrée par quatre consuls annuels; il y avait aussi des patrouilleurs et un conseil de prud'hommes élus par le peuple. Les indications qu'apporte M. Henry d'Agrain sur les règlements locaux sont à retenir, et nos édiles actuels en pourraient utilement prendre connaissance. L'église qui comporte un haut clocher à lanternon et offre des architectures remontant à plusieurs époques se trouve au milieu d'un cimetière qui a conservé un crénelage lui donnant allure de forteresse. La seconde partie de la brochure de M. Henry d'Agrain est consacrée à la chapelle ou plutôt église de Poucy-Lahun, édifice de vastes proportions à haut clocher, et qui occupe une terrasse près du pic du Midi d'Arrens. L'auteur en donne une longue description avec d'intéressants détails complétés par des photographies nombreuses. L'édifice possédait autrefois une source miraculeuse, qui a disparu avec l'époque moderne. En somme, il y a là une publication surtout honorable et heureuse, dont la lecture peut être recommandée.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

L'inscription glozélienne du bâton de commandement de Santander. — M. Emile Fradin est interrogé à nouveau par le Juge d'instruction.

L'inscription glozélienne du bâton de commandement de Santander. — Le mois dernier, M. F. Hirszberg, géologue polonais, me signala qu'un bâton de commandement du Musée de Santander (Espagne) portait une inscription alphabétiforme semblable à celles de Glozel.

J'écrivis aussitôt à M. Carballo (1), directeur du Musée préhistorique de Santander, qui m'adressa l'étude qu'il avait faite de cet objet. Elle est illustrée de nombreux dessins au trait, exécutés « de main de maître » par M. Fernandez Noriega. Nous en reproduisons deux ici (fig. 1 et fig. 2) en même temps que la traduction française, qu'a bien voulu faire Mme Aymard, des principaux passages de cette belle monographie :



Fig. 1. — Bâton de commandement de Santander.

Dans la deuxième quinzaine d'août 1926, écrit M. G. Carballo, j'ai découvert un bâton de commandement préhistorique qui est sans doute le plus beau de ceux qu'on a trouvés jusqu'à ce jour en Espagne et peut-être en Europe, comme le lecteur pourra bientôt s'en rendre compte.

Il provient de la *caverne de Pendo, située* au village d'Escobedo, dans le département de Camargo (Santander). Actuellement, on peut voir cette belle pièce au musée de préhistoire de Santander, avec d'autres nombreux

(1) M. Carballo est l'auteur, en outre de nombreuses monographies, d'un important ouvrage de préhistoire : *Prehistoria Universal y Espe-*

objets taillés et gravés qui proviennent du même gisement...

Nombreux sont les objets préhistoriques que j'ai extraits de cette caverne; quelques-uns sont d'une très grande valeur comme pièces représentatives de l'art d'Altamira, soit par leur taille, soit par leurs gravures. On compte parmi eux plusieurs harpons, un

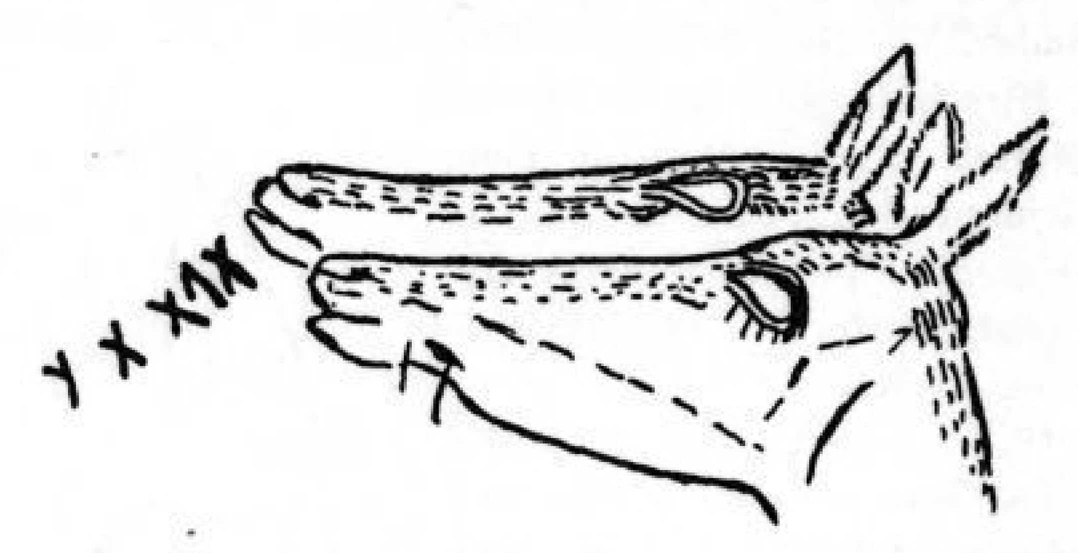


Fig. 2. — Inscription alphabétiforme gravée sur le bâton de commandement de Santander.

autre bâton de commandement, moins intéressant que celui qui est décrit ici, quelques andouillers gravés dans toute leur longueur, plusieurs aiguilles en os finement travaillées, des sagaies en bois de cerf, biseautées à la base, et enfin, pour ne pas trop m'étendre, de nombreux outils en silex qui dénotent la perfection à laquelle étaient arrivés les troglodytes, à l'époque d'Altamira, dans la taille de la pierre.

. . . .

L'industrie lithique comme la faune, recueillies dans la caverne de Pendo, sont caractéristiques de la dernière période de la culture d'Altamira. Il est à noter qu'à cet endroit (où fut recueilli le bâton de commandement en question) il n'y a pas d'autre couche archéologique, tandis qu'en d'autres points se trouvent tous les niveaux du paléolithique supérieur et probablement ceux du paléolithique inférieur.

Je répète que dans le reste de la caverne, il existe un gisement de grande importance, de grande étendue, un des plus grands d'Europe et qu'en plus il contient les industries de presque tous les niveaux paléolithiques.

. . . .

cial de España, Madrid, 1924. Dans ce volume de plus de 400 pages abondamment illustrées, nous voyons de magnifiques peintures polychromes de la grotte d'Altamira, reproduites en hors-texte d'une beauté et d'une précision que sont loin d'égaler les reproductions françaises qui en ont été faites.

Arrivons à l'étude descriptive de la baguette magique ou sceptre qui forme l'objet de cette publication.

Il est fait d'un petit andouiller de cerf, admirablement poli, mesurant 0m17 de long et présentant un orifice presque rond, cependant quelque peu ovale dans le sens de l'axe le plus grand de la pièce. Le calibre de l'objet est de 35 mm. à la grosse extrémité et de 20 mm. à la petite. De ce fait, il est un peu effilé.

. . . .

Par sa conception même, cette œuvre artistique de l'époque d'Altamira est magnifique. Dans un morceau de corne de cerf, l'artiste obtient une taille et des sculptures parfaites, sans que pour cela la pièce perde son caractère et sa forme naturelle d'andouiller de cerf, qu'il désire conserver.

En plus de l'originalité dans la conception artistique, cet objet révèle une technique de vrai maître.

A la grosse extrémité, on voit que l'artiste a profité des proéminences naturelles de l'andouiller pour représenter les oreilles, en particulier la gauche qui se détache en relief de la concavité naturelle de la surface. De même il s'en est servi pour figurer la crinière du cheval qu'il a soulignée de profonds sillons artificiels.

L'auteur fait ensuite la description des différentes représentations animales dont est orné le bâton de commandement de Santander. Il insiste sur le dessin de ces figures qui est exécuté de main de maître, « main qui ne tremble pas devant la dureté du bois cervidé, ni n'hésite en se mouvant sur une surface arrondie et glissante ».

En tenant compte, insiste-t-il, que les burins étaient en grossier silex, on peut affirmer qu'il n'y a pas aujourd'hui d'artiste qui lui soit supérieur et qui, dans de telles conditions, soit capable d'exécuter semblable filigrane.

Mais, chose étrange, il ne dit que quelques mots des signes linéaires qui sont gravés en avant du museau des têtes de cerfs... et il y voit des figures humaines stylisées!

Devant le museau de la tête de cerf du bâton de commandement de la grotte de Valle (Santander), écrit-il au chapitre de l'*Interprétation*, on voit cinq stylisations de figures humaines; sur le bâton de commandement de la caverne de Pendo, on en voit également cinq que je considère comme étant des figurations humaines quoique plus stylisées.

Le bâton de commandement de la grotte de Valle présente en effet cinq silhouettes *semblables*, avec tête, torse grêle et jambes écartées qui semblent bien être des figurations humaines stylisées.

Mais peut-on vraiment en dire autant des signes gravés sur le bâton de commandement du musée de Santander? Ne comprennent-ils pas trois sortes de graphismes très différents les uns des autres? Le simple examen de ces caractères linéaires (fig. 1 et fig. 2) ne suffit-il pas à établir qu'il s'agit de signes alphabétiformes?

Dans un *Essai sur les Inscriptions magdaléniennes* (2), nous définissions les écritures primitives « un ensemble de signes linéaires *différents*, alignés avec méthode, sans qu'on puisse leur attribuer aucune utilité manuelle ni décorative ». Or, de toute évidence, l'inscription du bâton de commandement de Santander correspond à ces données. D'ailleurs, plusieurs de ses signes rappellent ceux de l'inscription de Rochebertier, de même qu'ils sont tous compris dans l'écriture de Glozel.

Aussi bien, enregistrons-nous, avec l'inscription paléolithique de Santander, une nouvelle preuve que les premières écritures furent « dès le début formées de lignes géométriques » (Piette). Les idéogrammes, comme nous l'avons démontré, ne furent que longtemps après créés artificiellement pour servir d'*écritures d'Etat*. Les premières traductions graphiques de la pensée ne comprirent que des combinaisons conventionnelles de lignes simples.

En dehors de celui de l'écriture paléolithique, le bâton de commandement de Santander soulève un autre problème par une de ses figurations animales. En effet, la tête de cheval qui est représentée, renversée, au-dessous de l'inscription, porte, entre le museau et la ganache, une bande longitudinale striée, qui pourrait, peut-être, être considérée comme une pièce de licol.

M. G. Carballo écrit à ce sujet :

A l'extrémité on croit voir la bouche ouverte, à en juger par les profondes incisions qui la représentent, et deux raies parallèles qui

(2) *Mercure de France*, 15 avril 1929.

pourraient suggérer l'idée de licol ou tout au moins d'attache pour arrêter l'animal.

Je ne crois pas que s'oppose à cette interprétation l'opinion si généralisée qu'à ce moment la domestication des animaux n'existait pas. A l'heure actuelle, nous n'avons domestiqué ni le loup, ni le renard, et cependant souvent on les tient attachés, pour le plaisir de conserver vivants ces fauves capturés. Ainsi, les artistes pouvaient avoir les modèles de leurs dessins sous les yeux. La gravure qui représente la tête de cheval est si parfaite que ce moyen seul nous permet de comprendre que des détails anatomiques si complets y soient reproduits. C'est donc précisément parce que les animaux n'étaient pas domestiqués que l'artiste était forcé de les assujétir avec quelque chose.

Il est certain que l'interprétation de M. G. Carballo est fort ingénieuse. Et si nous n'avons pas l'intention de reprendre ici la discussion soulevée au sujet du « chevêtre » de la tête de cheval d'Arudy (fig. 3) et de la « semi-domestication des animaux » (Piette), nous saisirons néanmoins cette occasion pour verser au débat une pièce inédite.

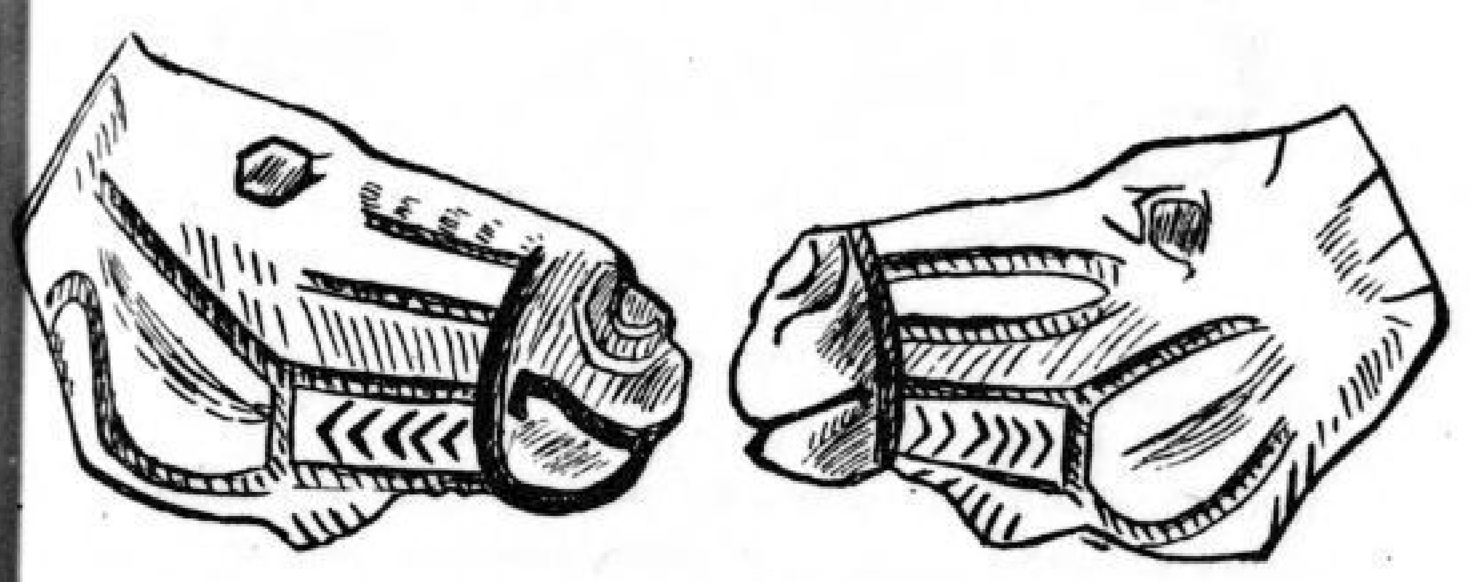


Fig. 3
Tête d'équidé d'Arudy, considérée par Piette comme « enchevêtrée ».

C'est une tête d'équidé, de forme allongée, sculptée et gravée sur os, que nous avons exhumée du *Champ des Morts* au cours de nos fouilles du printemps dernier (fig. 4). Cette sculpture à contours découpés, finement exécutée au niveau du museau, qui est très exactement représenté, est par contre assez fortement stylisée dans les autres parties de la tête.

Légèrement convexe d'un côté, elle est ornée de nombreux

dessins, en tous points, mais principalement au niveau du prolongement de la bouche. Là se voient quatre lignes horizontales comprenant entre elles une série de ronds alignés et une bande de denticules arrondis.

En arrière du museau se remarque également une ligne verticale de petits cercles. L'œil est entouré d'une double

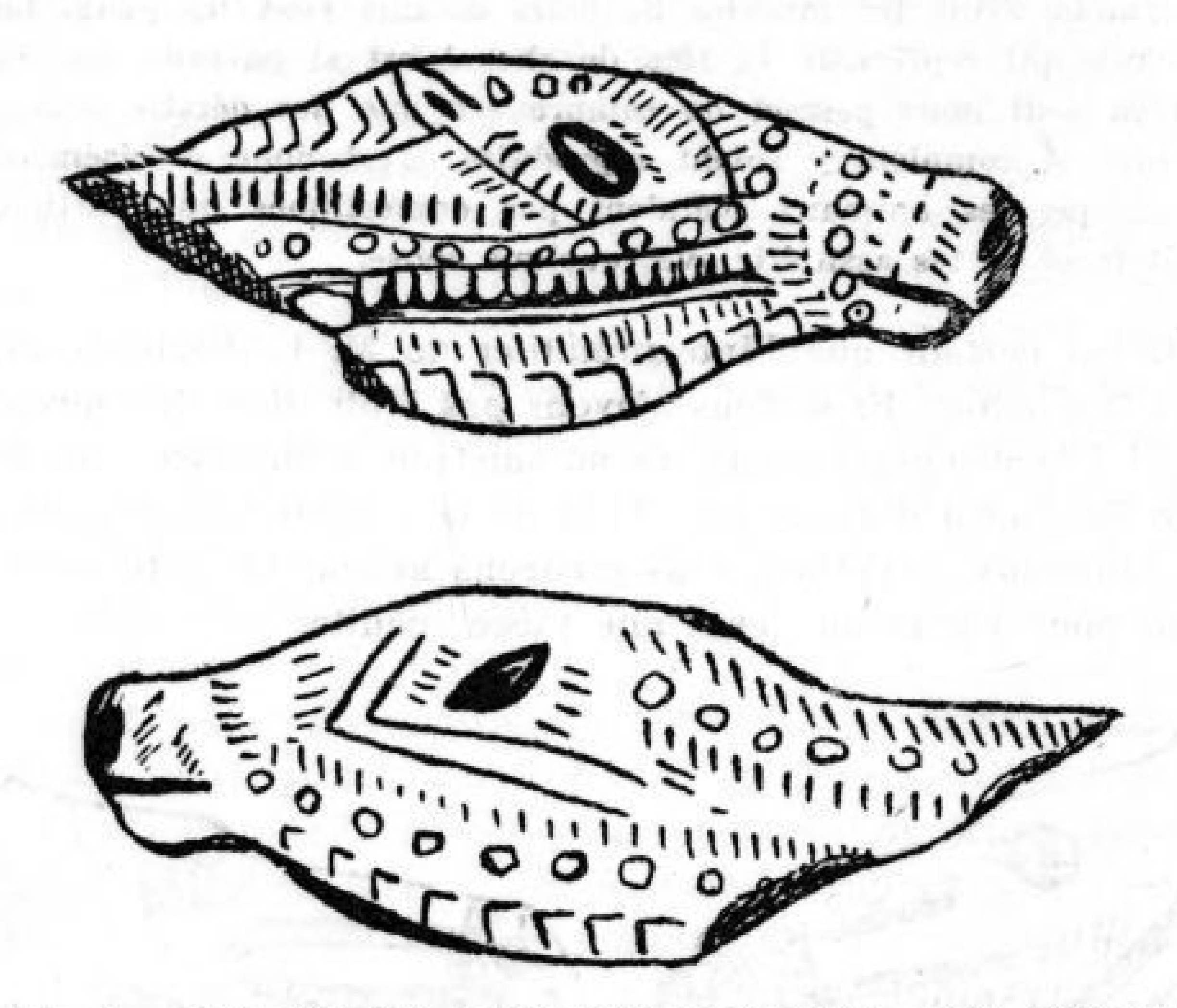


Fig. 4. — Tête d'équidé de Glozel (face et revers), ornée d'une sorte de décoration faciale.

rangée d'incisions et circonscrit par deux lignes ovalaires, peut-être destinées à figurer les paupières.

En bas se voit un décor en lignes brisées profondément incisées.

L'autre côté de la tête est beaucoup moins orné et les dessins sont différents. Seules les lignes brisées de la partie inférieure de la sculpture, représentant vraisemblablement les longs poils qui se trouvent habituellement à ce niveau, sont gravées d'une façon identique.

L'oreille, qui était bien dessinée sur l'autre face, ne figure pas ici. Par contre l'œil est plus exactement représenté,

bien qu'en avant deux lignes angulaires figurent assez schématiquement la région antérieure des paupières.

Deux rangées de petits cercles s'étagent l'une au niveau de la bouche, l'autre à celui de l'œil. Enfin nous voyons plusieurs lignes composées de pointillés, ne suivant pas le même trajet que sur l'autre face.

Aussi, les différences très nettes que nous notons dans les dessins, sur les deux faces de cette tête, nous empêchent-elles d'y voir la représentation d'un système de licol, propre à museler un cheval. Si les bandes longitudinales plus décorées, figurant sur un côté, étaient destinées à rendre, par la gravure, une pièce de licol, nous les retrouverions de l'autre côté.

Pour nous, nous ne voyons sur le dessin de Glozel, comme sur celui de Santander, qu'une sorte de décoration stylisée, suivant les régions pileuses ou de coloration plus foncée, plus fortement accusées chez les chevaux sauvages.

Quoi qu'il en soit, le problème de la domestication du cheval n'est ici que secondaire. La question de l'ascendance paléolithique de l'écriture domine la scène, puisque ce fut vraisemblablement dans ces nombreux signaires de l'époque quaternaire que puisèrent les premiers néolithiques pour peindre les sons différenciés de leur idiome et créer véritablement une écriture avant la disparition du Renne.

A elle seule, l'inscription de Santander établirait, s'il en était besoin, l'authenticité de l'écriture glozélienne dont elle constitue, avec les inscriptions de la Madeleine, de Rochebertier, de Laugerie-Basse, de Gourdan, de Saint-Marcel, etc., etc., la plus lointaine ascendance.

Dr A. MORLET.

§

M. Emile Fradin est interrogé à nouveau par le juge d'instruction. — Nous lisons dans le *Progrès de l'Allier* du 1er août :

M. Emile Fradin a été interrogé jeudi par M. Python, juge d'instruction à Moulins, en présence de Me Maurice Mallat, avocat à Vichy.

Cet interrogatoire a porté sur la seconde partie du rapport d'expertise.

M. Emile Fradin a répondu qu'il n'avait aucune compétence pour réfuter le rapport des experts policiers, mais que toutes les contre-expertises effectuées depuis par de nombreux savants français et étrangers sur des objets qu'ils avaient eux-mêmes choisis dans le musée de Glozel concluaient, au contraire, à l'authenticité.

M. Emile Fradin a demandé avec insistance à M. Python de faire entendre M. le professeur Tafrali, qui prit part aux fouilles effectuées le 25 septembre 1927 et a étudié les différents objets de Glozel.

Enfin, on a montré à Emile Fradin les objets revenus des laboratoires de l'identité judiciaire. Il a constaté qu'une des caisses avait ses scellés brisés.

La plupart des objets étaient dans un tel état qu'il n'en reste que des débris informes. Enfin, chose étrange, une tablette très cuite saisie lors de la perquisition de Glozel avait disparu.

Nous apprenons, d'autre part, que le procureur de la République a l'intention d'inscrire l'affaire de Glozel pour l'audience de vacation du 19 septembre.

Cette brève information de la presse locale pose un certain nombre de questions importantes :

1° Une des caisses, lorsqu'elle fut présentée à M. Emile Fradin, en présence de son avocat, avait ses scellés brisés...

2° Une tablette très cuite, vitrifiée (la reproduction photographique en est donnée dans le *Glozel* du Dr Morlet, à la page 164), fut saisie dans le Musée, lors de la perquisition. Qu'est-elle devenue? Pourquoi les experts ne l'ont-ils pas étudiée?

Dès le lendemain matin de la perquisition, M. Emile Fradin dressa avec le Dr Morlet une liste complète des objets qui avaient été pris par le Dr Regnault. Cette tablette figure sur cette liste de première importance, car on sait qu'en les menaçant, les policiers firent signer aux Fradin ce qu'ils voulurent et que les objets furent mis en vrac dans des caisses, alors que la loi des saisies exige que chaque objet soit scellé séparément avec apposition des signatures des propriétaires.

3° Comment se fait-il, puisque l'année judiciaire est close

— et que l'instruction de l'affaire de Glozel est loin d'être terminée — que le procès Fradin ne soit pas renvoyé, *comme tous les autres*, devant le tribunal de Cusset qui sera rétabli le 1er octobre et *dont il dépend*?

Pourquoi cette mesure d'exception? Qui en est l'instigateur?

Ne serait-ce pas M. Viple, procureur de la République, qui a pris, dès le début, violemment et ouvertement parti contre Glozel?

Pourquoi veut-il, par une mesure arbitraire, garder l'affaire de Glozel *entre les mains*, alors que normalement elle devrait revenir au Tribunal de Cusset?

Qu'en pense l'homme de haute conscience qu'est M. Raoul Péret, ministre de la Justice?

A ce propos, nous lisons d'autre part dans *l'Œuvre* du 2 août, sous le titre *Le procureur Viple, antiglozélien farouche, voudrait requérir lui-même contre Emile Fradin*, l'article suivant, signé P. B. :

Emile Fradin, le propriétaire du champ des morts où furent faites les extraordinaires découvertes que l'on sait, a été interrogé à nouveau jeudi par le juge d'instruction Python, qui est le frère de Me Joseph Python, défenseur du meurtrier de M. Bayle. [On sait qu'au dernier moment l'avocat de Philipponet, le meurtrier de Bayle, Me Boccaccio, qui avait réuni un dossier accablant pour Bayle, a été remplacé par Me Python, qui a avoué ne rien connaître de l'affaire. Voir *Mercure* du 1er février.]

Emile Fradin a déclaré au magistrat qu'il ne pouvait discuter lui-même le rapport de M. Bayle et de ses collaborateurs. Mais il a tenu à souligner que les conclusions des experts n'étaient pas affirmatives et que ceux-ci étaient dans l'impossibilité de dire combien de temps les objets soumis à leur examen avaient séjourné dans la terre.

On a également présenté à Emile Fradin les caisses qui avaient servi au transport de ces objets. Il a fait remarquer que les scellés d'une de ces caisses avaient été brisés. En outre, il a fait constater que tous les objets étaient maintenant brisés et informes.

On sent d'ailleurs que c'était l'habitude à l'identité judiciaire, avant sa réforme, de détruire les objets soumis à son examen, afin d'éviter tout contrôle par la suite.

Après cet interrogatoire, une information venue de Moulins a

annoncé que le procès serait appelé le 19 septembre devant le tribunal.

On peut s'étonner d'une telle date, choisie en pleine période de vacances. Et il est permis de se demander si Mᵉ Henry Torrès, qui plaide pour Emile Fradin, et Mᵉ Maurice Garçon, qui est le porte-parole des antiglozéliens, seront libres à ce moment. Au reste, le décret du 30 mars 1808, portant règlement de police et de discipline des tribunaux, faisant allusion à la période des vacances, a spécifié dans son article 14 :

« La Chambre des vacations est uniquement chargée des matières sommaires et de celles qui requièrent la célérité. »

Cet article ne saurait s'appliquer à Glozel, qui, pour lui, a l'éternité.

Mais il y a peut-être une autre raison au subit empressement du tribunal de Moulins.

M. Viple y est procureur de la République. M. Viple est aussi archéologue et farouche antiglozélien.

Et, illuminé d'un feu sacré, M. Viple tient à prononcer lui-même le réquisitoire contre Emile Fradin.

Or, le 1ᵉʳ octobre, le tribunal de Cusset doit être rétabli. Glozel dépendant de Cusset, l'affaire Fradin, à la rentrée, échappe aux magistrats de Moulins.

D'où l'inquiétude de l'honorable M. Viple. On dit, au reste, qu'il ne s'opposerait pas à un renvoi, à condition que les parties fussent d'accord pour accepter la juridiction de Moulins.

Il y aurait peut-être moyen de tout arranger. Pourquoi, si l'affaire vient normalement devant le tribunal de Cusset, M. Viple ne se ferait-il pas citer comme témoin?

L'archéologie n'y perdrait certes pas. Et la justice y gagnerait sûrement en sérénité.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Une relation inédite de l'embarquement de Charles X à Cherbourg, en 1830. — La lettre que nous reproduisons ci-dessous fut écrite par un chirurgien de marine, M. Obet, attaché au port militaire de Cherbourg, à son ami M. François Andrieux, industriel et armateur à Morlaix.

M. Obet, d'origine morlaisienne comme son ami, était le fils du capitaine de vaisseau Obet, qui se distingua lors de l'expédition de Hoche, en Irlande, en 1796.

Son correspondant était un des notables les plus en vue de la

région de Morlaix. La plupart des petits moulins à papier situés sur les rivières avoisinant la ville devinrent peu à peu sa propriété. Il les transforma et, finalement, établit à Glaslan, en Pleiber-Christ, une papeterie à vapeur qui devait acquérir une grande prospérité jusqu'à la fin du siècle dernier. C'est précisément au moment des événements de Juillet que M. Andrieux allait donner une nouvelle extension à son usine, en y introduisant une machine à vapeur achetée à Londres, et qui fut la neuvième machine à vapeur installée en France pour la fabrication du papier.

JEAN MARZIN.

Mon cher et bon camarade,

Je vais essayer de satisfaire ta curiosité en t'adressant quelques détails sur les adieux et le départ de nos illustres exilés. Je te prie d'avoir la complaisance d'en donner communication à mes frères.

Je ne te dirai que peu de choses sur les événements qui se sont passés dans notre ville depuis le moment où parurent les fameuses ordonnances. Chacun sembla frappé de stupeur et tel était l'état d'esprit lorsqu'arriva le numéro du *Messager* qui rendait compte de l'insurrection parisienne; dès lors toute la population fut en émoi et une fermentation sourde se manifesta; bientôt les opinions prirent un caractère plus décidé, mais on ne songea cependant à arborer le *vieux Drapeau* que lorsqu'on fut informé par quelques voyageurs échappés de Paris qu'il flottait sur les édifices de la capitale. Une estafette envoyée par le commissaire provisoire de la Marine au Préfet Maritime, portant ordre de déployer les couleurs nationales, augmenta l'effervescence générale. On se concerta avec la Guerre qui n'avait point encore reçu d'ordre; on désirait que les deux corps de la Marine et de la Guerre arborassent en même temps la cocarde tricolore; mais, d'un autre côté, il fallait se rendre à l'impatience du public, qui devenait menaçant. On décida donc que la Marine prendrait immédiatement les couleurs et qu'elles seraient respectées par la Guerre qui attendait des ordres.

Nous avons donc eu pendant deux jours en présence, mais vivant en bonne intelligence, la cocarde blanche et la cocarde tricolore; la Mairie était dans le même état que la Guerre, aucun ordre ne lui avait été adressé, mais plusieurs

habitants se portèrent à la Mairie et y arborèrent le pavillon qui fut conservé. Bientôt une garde nationale fut improvisée et sur-le-champ elle entra en fonction, partageant avec la garnison le service de la place.

Tel était l'état des choses lorsque nous fûmes informés du choix qu'avait fait Charles X du port de Cherbourg pour venir s'embarquer. Notre Préfet maritime qui était en tournée arriva sur ces entrefaites.

Nous vîmes arriver quelques bâtiments de guerre français qui nous furent envoyés de Brest, puis deux paquebots américains : le *Great-Britain* et le *Charles-Carrol* venant du Havre; ces deux paquebots, distribués dans l'intérieur avec beaucoup d'élégance et même de luxe, furent destinés, moyennant quelques changements auxquels on travailla sur-le-champ, à recevoir les grandeurs déchues et leur suite. Des approvisionnements considérables furent faits et, Cherbourg offrant peu de ressources, on expédia un petit bâtiment pour le Havre, qui en revint avec beaucoup de provisions de table, des porcelaines, des cristaux, etc.

Le 15 août, on expédia de Cherbourg trois bataillons d'infanterie, deux pièces de canon, enfin 400 hommes de garde nationale et 30 chevaux aussi de la garde nationale; ce corps, commandé par le général Hulot, poussa jusqu'à Carentan; on prétend qu'il fut envoyé pour s'opposer à ce que le Roi vînt à Cherbourg avec un corps de troupes trop nombreux; d'autres, au contraire, prétendent que des rassemblements très nombreux de paysans se montrèrent au delà de Valognes et que l'on craignait que le Roi ne fût insulté par une population qui attribuait à son ministère les incendies de la Normandie; mais tout fut trouvé calme sur la route et les troupes rentrèrent le 13 à Cherbourg, à l'instant même où Charles X arrivait à Valognes.

Cependant, le Roi, effrayé de cette levée de boucliers, manifesta de l'éloignement pour Cherbourg dont la population lui fut signalée comme excessivement libérale et il se décida à séjourner à Valognes jusqu'à ce que les dispositions pour son embarquement fussent complètement terminées; il fut logé dans cette ville chez M. de Ménidot, riche propriétaire,

et y resta le 14 et le 15. Le 15 il reçut les adieux des gardes du corps qui cependant devaient ne le quitter qu'à Cherbourg. Ce même jour parut un ordre du jour du duc de Raguse qui, en adressant de la part du Roi des témoignages de satisfaction et d'intérêt aux gardes du corps, leur annonçait que les contrôles portant tous leurs noms seraient conservés dans les archives du duc de Bordeaux.

Le 16, à six heures du matin, arrivèrent à Cherbourg une vingtaine de voitures et fourgons avec une escorte de plusieurs personnes de la suite du Roi; tout ce convoi fut dirigé vers le port militaire et l'on s'occupa sur-le-champ d'embarquer sur les paquebots voitures, effets et individus. Le Roi arriva vers une heure à Cherbourg, son escorte étant composée d'environ 1.000 cavaliers; il n'y avait que trois voitures et l'une d'elles contenait toute la famille. Le tout était superbe et toutes les glaces de la voiture royale restèrent ouvertes; le Roi, en simple frac bleu, occupait le derrière avec Madame la Dauphine et Mademoiselle; sur le devant était le Dauphin en frac bleu et en chapeau gris, le petit duc de Bordeaux et la duchesse de Berri; cette dernière était assez bizarrement vêtue en amazone. La voiture était précédée par le duc de Raguse. Le cortège s'avança au pas, silencieusement au milieu d'une foule de curieux qui gardaient aussi le plus grand silence. On traversa ainsi toute la ville et l'on se dirigea sans s'arrêter, vers le port militaire dont les ponts furent levés dès que tout le cortège eut défilé.

Cependant, dès le matin, beaucoup de curieux avaient trouvé le moyen de s'introduire dans le grand port où devait se faire l'embarquement; les deux paquebots étaient placés le long des quais; des ponts volants étaient disposés. Toute l'escorte se rangea en bataille le long des quais; on descendit de voiture; le Roi adressa des remerciements à plusieurs officiers des gardes; plusieurs de ces derniers lui baisèrent les mains; le Dauphin, de son côté, embrassa plusieurs officiers; le Roi et le Dauphin étaient assez calmes, mais les deux princesses paraissaient très affectées et versaient des larmes; on en vit aussi couler des yeux de plusieurs officiers. Ce moment fort touchant ne fut que d'une courte durée; l'embarquement eut

lieu et les ponts furent enlevés dès que tout le monde fut à bord. Le Roi descendit d'abord dans la chambre, mais il ne tarda pas à reparaître sur le pont, ainsi que presque toute la famille; l'appareillage fut bientôt fait et les deux bâtiments sortirent du port à la voile vers deux heures et demie; en quelques minutes ils furent en rade.

Au lieu de prendre immédiatement la mer, les deux bâtiments, à la grande surprise des spectateurs, coururent un bord dans la rade; le motif ne tarda pas à en être connu; les choses les plus simples et les plus ordinaires sont souvent celles que l'on oublie le plus facilement; on avait pourvu avec recherche et abondance à tous les besoins, mais le pain seul avait été oublié; il fallut donc, en toute hâte, envoyer chez les boulangers. Vers trois heures et demie les bâtiments firent route; à quatre heures ils étaient hors des passes et vers le soir on les perdit totalement de vue. Un bâtiment de guerre et la patache des douanes les suivirent à quelque distance pour observer leur route; la patache des douanes, revenue aujourd'hui, les a quittés à peu de distance des côtes d'Angleterre sur laquelle ils se dirigeaient.

Dès que les paquebots furent appareillés, toute l'escorte des gardes du corps se remit en route pour Valognes sans s'arrêter à Cherbourg. Leur licenciement doit avoir lieu aujourd'hui à Saint-Lô, où s'est rendu le maréchal Maison, chargé de cette opération.

Le soir tout est redevenu tranquille dans notre ville, chacun a repris ses occupations habituelles et rien ne laissait apercevoir que Cherbourg vient d'être témoin d'un événement aussi remarquable.

Pendant la marche du cortège et au moment où il arrivait au grand port, quelques cris : « A bas la cocarde! » se sont fait entendre; ces cris, qui n'ont pas eu de suites, partaient d'un groupe de curieux et s'adressaient à quelques officiers des gardes qui portaient la cocarde blanche. Le silence n'a pas tardé à se rétablir. On peut dire, à la louange de la population de Cherbourg, qu'elle a montré dans cette circonstance toute la décence possible et qu'elle ne s'est point écartée des égards et du respect qu'on doit à de grandes infortunes.

On n'est d'accord ni sur le nombre, ni sur les noms des personnes qui ont suivi le Roi; d'après les divers rapports, je crois qu'on se rapproche de la vérité en portant le nombre à soixante, tous les gens de service compris. Messieurs de Raguse, duc de Polignac, frère du président du Conseil des ministres, de Damas, de Monpas se sont embarqués, ainsi que Mesdames de Bouillé, de Sainte-Marie, de Gontaut. Le duc de Guiche a précédé les princes à Cherbourg, mais il paraît qu'il ne les a pas suivis.

La scène violente dont les journaux ont rendu compte et qui s'est passée entre le Dauphin et le duc de Raguse est très exacte.

On dit que la duchesse de Berri, en recevant les adieux des gardes du corps, leur a dit : « Messieurs, j'espère que nous nous reverrons, » que le Roi, en recevant le drapeau des gardes du corps, a dit : « Messieurs, mon âge ne me permet pas d'espérer de vous le rapporter, mais j'espère que ce sera mon petit-fils, le duc de Bordeaux. » On dit aussi que plusieurs officiers des gardes ont demandé et obtenu des cheveux du duc de Bordeaux. Je ne garantis pas l'authenticité de ces derniers rapports.

Mais un fait réel, c'est que notre Préfet maritime, M. Pouyer, qui a disposé les préparatifs du départ de Charles X, avait aussi disposé à Rochefort les préparatifs du départ de Napoléon. Un fait encore assez remarquable, c'est que M. Rouyer, s'étant rendu, il y a précisément un an, à Paris, pour s'entendre avec le ministre de la Marine sur les dispositions à prendre pour la réception du Dauphin, qui venait d'assister à l'ouverture du bassin, fut reçu à Saint-Cloud en audience particulière par le Roi, auquel il exprima le regret de ne pas le voir présider lui-même à l'ouverture du bassin, et que le Roi lui répondit : « Je ne puis cette année me rendre à Cherbourg, mais je vous promets d'y aller à la même époque de l'année prochaine. »

J'apprends, à l'instant et de bonne source que M. de Polignac a été arrêté à Granville au moment où il s'embarquait pour Jersey sous le nom du domestique de Madame de Saint-Fargeau; ses manières ayant paru suspectes, lui et Madame

de Saint-Fargeau ont été questionnés séparément et il n'y a point eu d'accord dans leurs réponses; il a fini par convenir qu'il était M. de Polignac. On l'a sur-le-champ transféré à Saint-Lô où on a eu beaucoup de peine à le soustraire à la fureur de la populace. Au reste, il n'y a qu'un cri sur M. de Polignac, les personnes même les plus dévouées au Roi maudissent ce ministre comme la cause de tous les malheurs de la famille des Bourbon.

Mon cher Andrieux, je t'adresse tous ces détails un peu à la hâte, mais je sens que ces choses perdent de leur prix si elles arrivent trop tardivement. Présente mon respectueux hommage à Madame Andrieux et compte sur le sincère attachement de ton ancien camarade.

OBET.

P.-S. — Mille amitiés à Kervern et à Maisonneuse.

LETTRES ALLEMANDES

Ernst Jünger : *Orages d'acier, souvenirs du front de France*. Traduction française par M. Grenier, lieutenant-colonel d'infanterie, breveté d'Etat-Major, chez Payot, Paris. — Otto Flake : *Ulrich von Hutten*, chez S. Fischer, Berlin. — Karl Viëtor : *Der Junge Gœthe* (le Gœthe de jeunesse), chez Quelle und Meyer, Leipzig. — Dr E. F. Podach : *Nietzsches Zusammenbruch* (l'effondrement mental de Nietzsche), chez Niels Kampmann, Heidelberg.

Je ne sais ce que M. Norton Cru pense de ce livre de guerre intitulé **Orages d'acier** (*Stahlgewitter*), dont l'auteur est un lieutenant d'infanterie allemand, Ernst Jünger, chef d'un détachement d'assaut, qui a servi quatre ans sur le front de France. Quatorze fois blessé, il a reçu l'Ordre pour le Mérite, la plus haute distinction de l'armée allemande.

Ce fut une étrange occupation, lisons-nous dans l'avant-propos de la 5e édition allemande, que de déchiffrer, installé dans un siège confortable, le griffonnage de ces cahiers dont la couverture portait encore des traces de boue desséchée et des taches sombres dont je ne savais plus si elles étaient de sang ou de vin.

Qu'entend-on par « vérité historique »? Uniquement l'exactitude matérielle des faits rapportés? Mais ces faits eux-mêmes ont été « vus » différemment par le poilu, terré dans la tranchée ou dans le trou d'obus qui lui sert d'abri, et par le chef

qui, par delà cet horizon étroit de taupe humaine, embrasse l'ensemble d'une situation et mesure l'importance exceptionnelle d'un grand événement historique. A cet égard, on peut noter dans le livre de Jünger une continuelle progression qui fait que l'horizon va s'élargissant sans cesse et que les tableaux de bataille, à mesure qu'on avance, prennent un caractère de plus en plus épique. Il faudrait pouvoir citer en entier les pages grandioses par où se termine le récit de la bataille de la Somme. Après avoir évoqué les paysages d'une désolation quasi apocalyptique, l'auteur fait surgir brusquement devant nous la nouvelle image du combattant, telle que l'ont dessinée les formes de guerre nouvelles.

> ... Et dans ce paysage créé par lui, il semblait que l'homme fût devenu un autre homme, plus mystérieux, plus dur et plus farouche que dans aucune autre bataille. L'esprit et l'allure du combat se modifièrent. C'est seulement à partir de la bataille de la Somme que cette guerre a pris le caractère particulier qui la distingue de toutes les autres guerres. A partir de cette bataille, le soldat allemand porta le casque d'acier et dans ses traits se burina cette expression rigide d'une énergie tendue à l'extrême, expression qui apparaîtra peut-être aux générations futures aussi énigmatique et aussi grandiose que nous semble mainte tête de l'antiquité ou de la Renaissance...

Si intenses, si colorées et si précises que soient ces visions de « la guerre nouvelle de matériel », ce qui donne à ces pages leur accent inimitable, c'est avant tout *l'expérience personnelle intérieure qui s'y exprime.* Voilà qui, plus encore que l'exactitude matérielle, met un abîme entre les innombrables livres de guerre. Car enfin, en face du « matériel », il y a aussi le « moral », c'est-à-dire le combattant avec son potentiel, l'homme avec sa psychologie particulière. Quels facteurs ici passent au premier plan? Est-ce la peur, la faim, la fatigue? Est-ce le courage, la ténacité, le sentiment de l'honneur ou de la responsabilité? Pour le volontaire Paul Bäumer, dont l'auteur de *A l'ouest rien de nouveau* a évoqué la figure un peu falote — et qui n'est pas un homme, qui n'est qu'un pauvre potache à qui ses professeurs ont bourré le crâne, et d'ailleurs aussi peu fait que possible pour la vie militaire, — la guerre

est une torture physique et morale de tous les instants. Mais pour un Ernst Jünger, c'est une tout autre affaire!

D'abord, il représente le type du chef né, de l'entraîneur d'hommes.

J'ai toujours constaté, observe-t-il, que le simple soldat, entièrement préoccupé par le danger qu'il court lui-même, est frappé d'admiration pour l'objectivité et l'air détaché du chef qui, au milieu des mille impressions émouvantes du combat, ne perd jamais de vue l'accomplissement de sa mission.

Et puis, il y a chez Jünger autre chose encore, une sorte d'instinct atavique renforcé par une idéologie appropriée et une « culture » très spécifiquement germaniques. Il représente l'éternel *lansquenet* allemand, sorte de Siegfried moderne, pour qui la guerre est un besoin, une passion, un sport favori. De là, par moments chez lui, ce « rire du lansquenet », cette insouciance folle qui l'incite, dans l'intervalle des grandes tueries, à jouir avec frénésie des joies de l'existence, quelle qu'en soit la nature, et aussi une sorte d'humour sanglant, qui lui permet de découvrir dans les situations les plus désespérées des aspects comiques, des côtés amusants. Et voici que sur cet instinct atavique se greffe encore le raffinement très intellectuel et très moderne d'une culture appropriée, à base nietzschéenne. Jünger est un type de lansquenet « nietzschéen ». Assurément, il rend hommage au simple soldat allemand : « Avec de pareils hommes, dit-il, on peut faire la guerre. » Il reconnaît là le plus merveilleux des matériels humains, pourvu qu'il obéisse à la volonté d'un chef. Mais il tient « la masse » par elle-même en médiocre estime.

J'ai toujours eu de la pitié pour le lâche; la bataille n'est pour lui qu'un tourment infernal; l'homme courageux le considère comme une succession d'événements excitants qu'il aborde avec une vitalité toujours plus grande... La masse ne voit jamais que le côté pitoyable des choses...

On reconnaît sans peine telle page de Nietzsche sur les orgies sanguinaires où périodiquement se plonge le « fauve blond », dans certains passages d'*Orages d'acier* où s'exhale une sorte de mysticisme orgiaque et dionysien de la guerre,

dans une explosion de joie lyrique, à la fois triomphale et nihiliste :

... La tournure de la bataille était devenue si terrible que nul n'avait plus bien sa raison. Les nerfs ne pouvaient plus éprouver aucune crainte... Chacun était fou furieux et insondable, *transporté dans un monde surhumain;* la mort avait perdu son importance, la volonté de vivre était passée à l'échelon nation; chacun était aveuglé et ne prêtait plus aucune attention à son destin... Un souffle héroïque nous poussait; le divin et le bestial étaient inextricablement mêlés... J'étais dominé par le désir de tuer; il me donnait des ailes. Je pleurais de rage. La volonté inouïe d'anéantissement qui pesait sur le champ de bataille se concentrait dans les cerveaux. C'est ainsi, sans doute, que les hommes de la Renaissance ont dû être entraînés par leurs passions, qu'un Cellini a dû se déchaîner, hommes-loups altérés de sang, poursuivant leur proie dans la nuit en hurlant...

N'est-ce pas le général allemand von Tayssen qui, dans son livre bien connu : *Matériel ou Moral?* recommande la lecture des livres de Jünger parce qu'ils apportent, dit-il, « une transcription lyrique du règlement d'infanterie allemand »? Dans une récente chronique politique de la *Neue Rundschau* (mai 1930), M. Samuel Sänger passe en revue le public auquel s'adressent particulièrement les œuvres de cet « Homère allemand de la grande guerre » : officiers de l'ancienne armée, officiers de la *Reichswehr*, associations de la jeunesse nationaliste, déclassés de l'ancien régime, chômeurs du régime actuel, toute une clientèle passablement hétéroclite et remuante, parmi laquelle se recrute le parti « national socialiste » dont s'affirme de jour en jour en Allemagne l'influence grandissante. Et sans doute il ne nous est pas permis d'ignorer en France de pareil symptômes. A ce titre et en dehors de sa valeur documentaire, le livre de Jünger nous offre ample matière à méditation. Le lieutenant-colonel Grenier en présente une traduction qu'on peut qualifier de tous points d'exemplaire, tant pour la tenue littéraire du style, le coloris pittoresque de l'expression, que pour la précision rigoureuse du vocabulaire technique, et il n'est que juste que cet ouvrage, en son genre « classique », ait été recueilli dans la « Collection

des Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale ».

On ne se lasse point de lire les livres qui évoquent l'époque prodigieusement mouvementée et féconde que fut l'Allemagne du début du XVIe siècle, l'Allemagne de la Réforme et de l'Humanisme, de Luther, d'Erasme, de Hans Sachs, de Dürer. Quelle fermentation d'idées, dans ce réservoir de toutes les « possibilités » de l'âme allemande! S'imagine-t-on le spectacle que devait offrir déjà une simple route d'Allemagne, à une époque où tout le monde était continuellement « ambulant », professeurs, étudiants, prédicateurs, charlatans, sans compter les caravanes de marchands, de pèlerins, de lansquenets licenciés, rentrant de tous les champs de bataille d'Europe! Un des représentants les plus curieux et les plus typiques de ce perpétuel « nomadisme » de la pensée est sans contredit **Ulrich von Hutten**, grand pamphlétaire et écrivain politique allemand, le premier « nationaliste » allemand de grand style. M. Flake a suivi dans toutes ses pérégrinations ce polémiste enragé. Et n'est-il pas déjà surprenant que ce premier patriote allemand, anti-romanisant s'il en fut, ait rédigé d'abord ses pamphlets nationalistes dans le plus pur latin cicéronien? M. Flake lui trouve même le tempérament d'un latin, avec un diable au corps, quelque chose de désinvolte, de primesautier et de sceptique qui est aux antipodes du caractère allemand. C'est ce qui explique peut-être son isolement grandissant au milieu de son époque. C'était un boute-en-train endiablé que ses troupes n'arrivaient pas à suivre : il n'avait derrière lui qu'un public de théologiens et de pédants! Le livre de M. Flake se lit avec beaucoup d'agrément. L'auteur ne prétend pas, comme avait fait avant lui David Strauss, dans sa monumentale biographie de Hutten, camper sur un socle une grande figure historique, face à la postérité. Il préfère nous donner une chronique au jour le jour, bourrée de petits faits, d'anecdotes, de curiosités, avec tout le chaos et le grouillement de la vie. Il excelle à rendre le détail pittoresque d'une époque. Peut-être son livre manque-t-il tout de même un peu de souffle et de larges horizons historiques.

C'était une gageure que de nous raconter en un si mince

volume toute la jeunesse de Gœthe avec les multiples problèmes qu'elle soulève. M. Karl Viëtor a réussi ce tour de force et son petit livre résume la quintessence de toute une bibliothèque, en formules incisives et neuves. L'auteur a su s'élever au-dessus de la masse des documents jusqu'à des vues d'ensemble fort suggestives. Une des idées directrices qui lui a le plus souvent servi de fil conducteur, c'est l'intuition, déjà virtuellement présente chez le jeune poète, de « la polarité des contraires » et du rôle de « la fonction négative » dans le monde moral. Grâce à cet aperçu, nous voyons se concilier déjà secrètement chez le Gœthe de jeunesse le culte de l'originalité géniale avec la reconnaissance de l'ordre civilisateur, la révolte titanique ou prométhéenne de l'Unique avec le pressentiment latent d'un Plan universel, cosmique ou divin. Surtout cette intuition permet de comprendre comment le Gœthe classique et assagi de l'âge mûr a pu sortir, sans déchirement et sans reniement, du Gœthe de jeunesse romantique et insurgé. Peut-être y a-t-il dans le livre de M. Viëtor la préoccupation trop marquée d'indiquer à l'avance cette évolution par une continuelle anticipation de l'avenir. Dans l'expérience quotidienne de Gœthe, il a dû y avoir plus de tâtonnements, d'erreurs, d'incertitudes et de contradictions qu'il n'apparaît dans une construction si savamment agencée. C'est ce qui donne parfois à ce livre une tenue un peu « académique ». Mais d'autre part, les hautes qualités d'érudition, d'ordre et de composition qui s'y affirment en font un guide précieux.

Sous le titre de **Nietzsches Zusammenbruch** (l'Effondrement mental de Nietzsche), M. Podach nous apporte une série de documents biographiques, en partie inédits, qui jettent un jour nouveau sur la catastrophe où a sombré la raison du penseur, sur les dernières années de son impitoyable maladie, et aussi, rétrospectivement, sur certains points restés obscurs de sa vie antérieure. Nous suivons Nietzsche depuis son arrivée à Turin, en automne 1888, dans les péripéties de ce drame émouvant; nous passons en revue ses dernières lettres et cartes postales, signées « Dionysos » ou « le Crucifié ». Combien saisissante en particulier la lettre adressée à Jacob Burckhardt et encore signée « Nietzsche », pleine de précautions

diplomatiques où s'accuse le conflit entre la démence envahissante et le contrôle, parfois ironique, d'une pensée restée lucide! Puis c'est le défilié des diagnostics de médecins, les détails du transport et de l'internement à l'asile d'Iéna, le journal de la maladie. Sort-il de cette documentation une réponse précise à la question : quelles ont été les causes de la maladie de Nietzsche? M. Podach montre combien l'explication par l'abus du chloral, proposée par la sœur de Nietzsche, est une idée de dilettante qui fait sourire tout expert en psychiatrie. Pas davantage il n'accepte le diagnostic concluant à la paralysie générale, diagnostic qui figure sur les registres de l'asile d'Iéna, mais qui repose sur de simples présomptions dont il n'a pas été possible jusqu'à ce jour d'établir le bien-fondé. L'auteur se rallie à la thèse défendue par M. Andler, qu'il ne faut pas interpréter la vie et l'œuvre de Nietzsche par la catastrophe finale, mais inversement voir dans cette catastrophe l'inévitable aboutissement d'une des destinées les plus formidablement tendues, anormales et novatrices qui aient jamais existé. C'est la thèse « héroïque » opposée à l'interprétation médicale et « pathologique ». Ce que cette maladie apporte de nouveau, c'est donc simplement « l'explosion » de toutes les impulsions géniales et surhumaines préexistantes que n'arrive plus à endiguer l'organisme mortel dans un appareil d'inhibitions, de contrôle et d'adaptation au réel.

La nouveauté la plus sensationnelle de ce livre, aux yeux de la critique allemande, c'est qu'il institue le procès, dans la biographie de Nietzsche, de la tradition « weimarienne » confinée dans le Nietzsche-Archiv et où s'affirmait le monopole autoritaire de Mme Forster-Nietzsche. A cette tradition « weimarienne », il oppose la tradition « bâloise » qui s'appuie sur le témoignage d'Overbeck, le collègue de Nietzsche à Bâle, le confident, le témoin et l'ami fidèle des heures sombres. Jugée à la lumière de ce témoignage, l'ingérence de la sœur de Nietzsche apparaît de plus en plus critiquable et même néfaste. Non seulement cette dernière a exercé sur son frère une influence déprimante dont ce puissant génie a cruellement souffert et dont il s'est à diverses reprises amèrement plaint;

mais elle s'est attachée, dans un esprit de mesquine jalousie, à fausser la vérité pour tout ce qui touche aux relations de Nietzsche avec les autres femmes. En particulier, ses intrigues dans « l'épisode Lou Salomé » nous sont présentées comme un chef-d'œuvre de perfidie féminine. Pareillement, nous trouvons pour la première fois formulé nettement devant la critique allemande le fameux « problème d'Ariane » dont l'importance dans la vie de Nietzsche avait déjà été signalée par M. Bernoulli. On sait avec quelle subtile pénétration M. Andler a dégagé les dessous plus ou moins machiavéliques de cet imbroglio mythologique dont l'héroïne, tout imaginaire, était Mme Cosima Wagner. Le biographe français a découvert là « un des grands romans d'amour platonique du XIXe siècle, roman silencieux et douloureux, resté inconnu jusqu'à nos jours » (cf. *La jeunesse de Nietzsche,* p. 128 et suiv.). Sans être aussi affirmatif, M. Podach voit dans Ariane surtout une figure symbolique — l'image idéale de la Femme que Nietzsche appelait de ses vœux, la compagne idéale du nouveau Dionysos — à laquelle la personnalité de Cosima a fourni certainement les traits essentiels, dont elle est restée pour Nietzsche, jusqu'aux portes de la folie, l'incarnation humaine la plus accomplie, mais avec qui il ne faudrait pourtant pas complètement l'identifier. Ces problèmes qui paraissent nouveaux en Allemagne, sont connus en France depuis des années, grâce à M. Andler, et il est réjouissant de constater que la critique d'outre-Rhin commence enfin à rendre justice à l'œuvre si puissamment novatrice du grand interprète de Nietzsche en France.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES PORTUGAISES

Le Centenaire de la naissance de João de Deus. — A. Lopes-Vieira : *O Livro de Amor de J. de Deus;* Libanio da Silva, Lisbonne. — Agostinho de Campos : *Camoes Lirico, IV, Sonetos escolhidos;* Aillaud e Bertrand, Paris-Lisbonne. — Hernani Cidade : *Conferencias (Camõens, Garrett, Gomes de Amorim)*; Cia portuguesa Editora, Porto. — Salema Vaz : *Terra de ninguem;* Livraria central, Lisbonne. — Salema Vaz : *Suavidade;* Livraria central, Lisbonne. — Souza Machado : *Dolor;* Cia portuguesa Editora, Porto. — Manuel da Silva-Gayo : *Don Juan,* trad. Raymond Bernard; Les Belles-Lettres, Paris. — Mémento.

S'il est vrai qu'une civilisation se définisse essentiellement

par une certaine conception de l'amour qui lui appartienne en propre, le rôle de la Poésie n'est pas près d'être épuisé; car il n'est pas douteux qu'elle se nourrisse de pure substance émotive en ses élans spontanés. Ainsi les poètes seraient devenus par nature les gardiens du feu sacré, et le barde qui célèbre les héros de sa race n'aurait pas mission plus haute que le simple chanteur lyrique ou pastoral. Dès que nous voulons étudier les réactions de sensibilité particulières à chaque peuple, nous devons par conséquent interroger les poètes, non point les purs arrangeurs de syllabes, mais d'abord ceux qui manifestent un tempérament, et dont l'originalité foncière a su s'évader hors des modes de leur temps. Comment se rendre compte de certaines oppositions irréductibles entre le Portugal et la Castille, par exemple, si l'on ne confronte l'expressivité d'un Camoens à celle d'un Quevedo, d'un Garrett à celle d'un Zorilla? A plus forte raison, un poète aussi fortement *racé* que **João de Deus** doit-il susciter l'émulation de la Critique. Et l'occasion du Centenaire de sa naissance, qui vient d'être célébré à Lisbonne en mars dernier avec une piété toute portugaise, a déjà permis d'ouvrir de passionnantes perspectives.

Né le 8 mars 1830 à S. Bartolomeu de Messines, en Algarve, d'une famille de commerçants sans fortune, mais de mœurs austères et de conscience rigide, João de Deus Ramos, tour à tour étudiant en droit à Coïmbre durant dix ans, puis journaliste et député, dessinateur, improvisateur et traducteur, poète lyrique et pédagogue de génie, en qui s'est incarné, hors de toutes suggestions d'école, l'essentiel de l'âme portugaise, connut de son vivant les pires angoisses de la pauvreté et toutes les ivresses de la véritable gloire, celle qui ne doit rien à l'intrigue ni à la faveur. Salué comme un maître par l'élite de son pays, ayant par son exemple contribué à faire surgir le mouvement de rénovation intellectuelle, qui devait aboutir à la formation de l'*Ecole de Coïmbre*, proclamée aux quatre vents de Lusitanie par Theophilo Braga et Anthero de Quental, João de Deus suscita autour de lui des vocations : Cesario Verde, Antonio Nobre, Augusto Gil, et reçut, quelques mois avant sa mort, les hommages enthousiastes de toute une jeunesse ardente. Cette apothéose, qui

inclina le Portugal tout entier devant son poète, illumina la journée du 8 mars 1895. Le 11 janvier 1896, João de Deus était inhumé au Panthéon de Belem et faisait son entrée dans l'immortalité.

Satirique à ses heures, le poète du *Campo de Flores*, champ d'étoiles, disait Guerra Junqueiro, a mis tout son génie dans l'expression de ce sentiment, spécifiquement portugais, que Lopes-Vieira nomme l'*Amour-adoration*, et qui n'a cessé d'animer les chansons traditionnelles du peuple. Le Troubadourisme provençal s'en empara sur le sol même de Lusitanie, comme plus tard le pétrarquisme italien; mais cette double influence en affina l'essence sans la dénaturer. Ainsi la poésie de João de Deus se noue-t-elle directement à celle de Camoens, à travers un fossé de trois siècles. Le merveilleux élégiaque de *La Vie* retrouve le secret du Sonnet camonéen, négligé par Garrett.

Jamais, en aucun langage, dit Lopes-Vieira, dans un magistral article du *Seculo* de Lisbonne (8 mars 1930), la Femme ne fut adorée avec plus de ferveur religieuse, ni servie avec plus de divine louange. Le credo de João de Deus, ajoute le grand philologue-poète, pourrait se résumer en ces termes : Je crois en Dieu parce que la Femme existe.

De fait, João de Deus, à travers la Femme terrestre, ne cesse de voir et de chercher l'Ange. Il s'avère ainsi le petit-neveu de Dante, aussi bien que de Montemayor; car il est à la fois sensuel et mystique, ainsi que l'a dit João de Barros, à qui je vais emprunter la traduction d'un exquis petit poème extrait du Livre d'Amour.

Je ne sais ce qu'il y a de vague, — d'irrésistible et de pur — dans cet essor où je me perds — à ta recherche, Amour, dans cette envolée où j'aspire, — le baume, le parfum — dont l'essence, si elle existe, — ne peut être que celle d'une fleur impalpable. Oh ! comme je te respire dans le vent orageux ! Oh ! comme tu me parais belle, — si je contemple la solitude de la mer, — lorsque le bleu du ciel — se confond avec ses vagues, — pareil à ton regard qui se pose — sur mes pauvres chagrins !

Quelle harmonie placide — alors peu à peu — conduit ma pensée — à de nouvelles régions, — donnant au rauque hurlement —

de la mer sous les rochers — le son des plus suaves et des plus douces prières! Ce monde m'apparaît alors — comme un temple immense. — La mer se fait encore plus profonde; — le ciel encore plus haut. — Ce que j'aperçois, en tout, c'est toi, ce regard muet!... Le monde, c'est toi et moi!

Chez João de Deus, le génie du pédagogue, inventeur de la *Cartilha maternal*, égale celui du poète. Cette méthode de lecture, exclusivement basée sur l'échelle naturelle des sons du langage, mériterait de faire le tour du monde. Emule des Froebel et des Pestalozzi, le Poète dut batailler ferme pour faire adopter officiellement sa découverte. Il eut la joie d'y réussir, et cela lui valut quelques ressources matérielles qui l'arrachèrent enfin à de trop pénibles besognes. M. João de Deus fils a pris à cœur de poursuivre, en apôtre infatigable et convaincu, l'œuvre inaugurée par son père. On lui doit la fondation de jardins-écoles modèles et du *Bairro escolar do Estoril*, conçu dans l'esprit de notre Ecole des Roches; on lui devrait même l'expérimentation d'une adaptation française de la *Cartilha maternal*, à laquelle j'eus l'honneur de collaborer, si trop d'obstacles ne s'étaient trouvés accumulés sur sa route.

A l'occasion du Centenaire, une plaque commémorative fut inaugurée sur la maison où mourut le Poète, et qui est encore habitée par sa vénérable veuve. En même temps fut posée la première pierre d'un monument à la gloire de celui que toutes les écoles de la République ont célébré à l'envi, comme le bienfaiteur de l'enfance et de la jeunesse en général. Le grand lusophile italien, fondateur de la *Société Camoens* de Naples, M. Antonio Padula, dont l'activité érudite s'est largement dépensée pour mettre en relief, en toute occasion, chacune des gloires portugaises les plus authentiques, a, dans un Mémoire dédié à la Faculté des Lettres de l'Université de Coïmbre, et enrichi de magistrales traductions, résumé les mérites exceptionnels de João de Deus, qu'il compare à Guido Cavalcanti.

Il n'y a pas à en douter : João de Deus est l'un des plus grands poètes d'amour qui aient paru en Europe, et pour le charme musical du verbe, seule une Rosalia de Castro, dans ses *Cantares* de Galice, peut lui être comparée.

Que cela est loin de l'intellectuelle sécheresse castillane! Miguel de Unamuno, dans ses Essais sur le *casticisme*, est le premier à nous le faire comprendre, et voilà pourquoi, en dépit d'heureuses tentatives de rapprochement entre les deux peuples voisins, le culte de leurs poètes, et notamment du grand Camoens, demeure encore, pour les Portugais, la meilleure sauvegarde de leur indépendance.

Que de choses nous sont enseignées sur la conception de l'amour portugais et sur l'élaboration des Sonnets de Camoens par le IVe volume de **Camoens lyrique!** Avec la méthode précise qui le distingue et son sens critique particulièrement averti, M. Agostinho de Campos dissèque chacun des cinquante-six sonnets qu'il nous présente, et en esquisse, autant que faire se peut, l'histoire. Le texte est divisé en huit groupes, selon la nature des sujets traités par le poète : *Sonnets en prélude, Philosophie de l'Amour, Madrigaux, Adieux et regrets, Erreurs et mauvaise fortune, Amour ardent, Dinamene* (l'amie chinoise, noyée en mer), *Dieu, Vie et Mort...* De ce volume ont été pour la première fois soigneusement proscrits les apocryphes et, si les cinquante-six sonnets présentés ne sont pas seulement les meilleurs qu'ait produits le Poète, ils n'en comptent pas moins parmi les plus beaux, et ils ont été choisis pour figurer les principaux aspects du génie de celui qui les créa.

Essayiste et critique, au talent duquel nous aurons plus d'une fois l'occasion de nous référer, M. Hernani Cidade, en l'une des trois magistrales **Conférences** qu'il consacre à Camoens, à Garrett et à Gomes de Amorim, définit ainsi le génie du chantre des *Lusiades :*

> Vibratilité infinie pour toutes les impressions du dehors. Camoens surprend et exprime les sensations plus ou moins agréables que lui font éprouver le mouvement, la forme, le son, la couleur.

Et il dénonce « la musicalité voilée, la mélodie en sourdine, lourde d'amertume », que font entendre tels ou tels vers.

C'est à l'atmosphère irisée des crépuscules portugais que les chansons du peuple ont emprunté leur charme nostalgique. Nourrie des mêmes éléments, la sensibilité de Camoens s'est

enrichie de nuances nouvelles à travers toute une vie d'aventures.

La guerre a ainsi permis à M. Salema Vaz de retrouver au plus profond de lui-même toute l'âme de sa race. Sa **Terre de personne** (No man's land), *redondilhas* de la grande guerre, révèle un parfait musicien du vers, apte à orchestrer, au jeu chantant des syllabes, toutes les vibrations d'une sensibilité affinée par l'angoisse de l'absence. La *Lettre à Marie*, qui termine le coquet petit volume, semble emprunter ses plus subtiles harmonies aux plaintes de la célèbre Religieuse portugaise.

Les merveilleux dons de ce poète s'amplifient et se précisent dans **Suavité**, à travers la broderie musicale de fines *redondilhas* encadrant des sonnets d'amour d'un timbre réellement camonéen. Le livre Ier, *Harpe lusiade,* nous fait entendre les diverses parties d'une véritable sonate en vers, à ravir Armand Godoy. Le livre II se compose de poèmes courts, qui disent l'éternelle insatisfaction du Désir humain et la volupté des heures qui passent. João de Deus aurait pu signer *Si j'étais celui que je ne suis pas,* et l'on ne saurait lire sans un frisson au cœur *Les Yeux des Morts*. M. Salema Vaz est un vrai poète et un virtuose du Verbe.

L'inspiration de M. Souza Machado est d'un tout autre ordre. Le Poète de **Douleur** néglige volontiers de joindre le lys ou la violette à l'œillet; il préfère, pour son bouquet, mêler quelques myosotis entrelacés de scabieuses aux chardons épineux. Ce qu'il nous offre, en un volume magnifiquement édité et illustré, ce sont vraiment des *Lambeaux d'âme.* Doute, désillusion, désespoir! Rien à tirer de la vie. Et que réserve la Mort? Junqueiro, Anthero do Quental, ce dernier surtout, ont frayé la voie. Junqueiro s'est repris, Anthero a succombé. M. Souza Machado a mis dans ses sonnets toute l'angoisse que nous fait éprouver ce monde de lucre et de stupre. Il a des cris poignants et qu'il faut savoir comprendre. Mais le devoir est de lutter jusqu'au bout, de garder la foi dans la vie.

Tentons de vaincre le désespoir et la douleur! a dit le *Don Juan* de João de Barros. « Action! action! » C'est par elle que Jésus fut saint. En elle sont toute force et tout amour fécond!

Dès 1906, Manuel de Silva-Gayo, qui n'est pas seulement un puissant artiste du verbe et un délicat lyrique, mais d'abord une des plus pénétrantes intelligences de la Péninsule, se préoccupait de faire jaillir du trésor de la Race tout ce qui pouvait s'y trouver d'universel, et tentait une interprétation inédite du personnage de D. Juan. Il en fait une force éternelle de la Nature. Ainsi, comme pour *Tristan*, la loi morale des hommes ne peut s'appliquer à D. Juan. Il incarne la toute puissance de la Vie et de l'Amour. Cette ivresse passionnée doit pourtant trouver sa limite et sa pénitence. Poursuivi d'un chœur de malédictions fatales, D. Juan est touché par le remords; il expiera et, pour se sauver, il lui faudra anéantir sur la terre toute trace de vie. C'est l'implacable duel de Pan et de Christ qui se déroule dans l'âme tragique du Séducteur.

Et c'est aussi tout le drame de l'âme portugaise. M. Raymond Bernard vient de publier aux Editions des Belles-Lettres une admirable tarduction du poème de Silva-Gayo. C'est une révélation. Le texte est donné en regard de la version française, et tous les lettrés voudront posséder cette œuvre, où la facture classique se marie étroitement à la sensibilité la plus moderne.

Mémento. — L'analyse des trois émouvantes nouvelles, tout imprégnées de nostalgie lusitanienne, que M. Augusto de Castro nous offre sous le titre d'*O Amor e o Tempo*, devait logiquement compléter cette chronique. Mais la place nous est mesurée, et il nous faut remettre encore à plus tard. De même, à notre très vif regret, pour les trois fringants volumes de M. João Verdades : *Um grande Complot internacional*, *Nuas et cruas*, et *O Ultimo Abencerage da galanteria*. Une verve endiablée, un impayable humour, une vivacité toute française animent ces chapitres et récits dialogués, où trépide le jazz-band galant de la société portugaise contemporaine : plages, palaces, lieux de plaisir, salles, salons ou simples appartements d'un immeuble d'aujourd'hui. Tout le champ de bataille de Don Juan! M. João Verdades est servi par un talent très moderne et très sûr, et les Editions du *Seculo* ont fait en lui une recrue de choix. Avec M. Orlando Marçal, nous aurons à situer toute une œuvre de conteur et de poète, aimantée par le paysage portugais. Il serait intéressant de la confronter avec celle de M. Ramon Otero Pedrayo

de Galice : *Os Caminõs da Vida.* Le fascicule II d'*O Soneto Neo-Latino* est digne du premier. Le sonnet ne saurait mourir. *Portucale* (janvier 1930) donne une forte étude d'Ezéchiel de Campos sur le *Problème de l'Electricité. Celtiga* continue d'exalter la Galice à Buenos-Aires. Il y a un génie de l'Atlantique.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

P.-M. Bykov : *Les derniers jours des Romanov,* Gosisdat, 1930.

La déportation en Sibérie de Nicolas II et de sa famille et leur exécution à Ekaterinbourg nous ont valu déjà un nombre assez grand d'ouvrages dont quelques-uns, le livre de M. Gilliard et celui du juge d'instruction Sokolov, entre autres, basés sur une documentation solidement établie. Sauf ces deux ouvrages, auxquels on se réfère le plus souvent, il en est d'autres de moindre valeur documentaire, mais qui contiennent des détails intéressants. Rappelons le livre de l'amiral Diederichs, celui de Pankratov : *Avec l'Empereur à Tobolsk,* celui de la fille du docteur Botkine, médecin de la famille impériale, qui fut exécuté en même temps que les souverains russes, qu'il n'avait pas voulu abandonner.

Le livre de P.-M. Bykov : **Les derniers jours des Romanov**, que vient de faire paraître le Gosisdat, contient, bien que venant après tant d'autres, quelques détails nouveaux et intéressants sur la vie de la famille impériale en Sibérie et en Oural. L'auteur a eu à sa disposition un document inédit : le journal du soldat Matveiev, qui faisait partie de la garde attachée aux Romanov.

D'après le témoignage de Matveiev, la vie de la famille impériale à Tobolsk était très large et très douce. Le gouvernement provisoire, qui avait exilé les Romanov en Sibérie veillait à ce qu'ils ne manquassent de rien. Nicolas et les siens pouvaient disposer librement de leurs capitaux, qui se trouvaient en différentes banques, en Russie, capitaux évalués à quatorze millions de roubles.

Tous les produits pour la table des Romanov, écrit Matveiev dans son journal, étaient achetés au marché, et si quelque denrée manquait au marché, du sucre, par exemple, les moines et les

religieuses des monastères de la ville et des environs s'empressaient d'y pourvoir.

Ils apportaient aux Romanov, en quantités énormes, du sucre, du beurre, du lait, des œufs, du gibier, etc., sans jamais vouloir accepter aucun paiement. Leurs amis non plus ne les oubliaient pas. Dans chacune des lettres que leur écrit Mme Vyroubov, on lit : « Je vous envoie du macaroni, du saucisson, du café », etc. Un jour, des caisses très lourdes arrivèrent à l'adresse des Romanov. Elles portaient l'indication : *Vaisselle, Fourrures, Fruits,* etc. Une de ces caisses s'étant brisée, on constata qu'elle contenait uniquement des bouteilles de vin et d'eau-de-vie. Les soldats décidèrent alors d'ouvrir les autres caisses : toutes étaient pleines de différents vins et liqueurs. Le soviet local ordonna de jeter le tout dans l'Irtych.

Bykov donne quelques renseignements nouveaux sur plusieurs des tentatives des monarchistes pour délivrer la famille impériale. D'après lui, l'intermédiaire principal entre les Romanov et les conjurés était le fameux évêque Ermogène, l'ancien ami et protégé de Raspoutine. Il était évêque de Tobolsk quand éclata la révolution et ce fut grâce à ses démarches que le gouvernement provisoire assigna cette ville comme lieu d'exil à la famille impériale. En même temps que les Romanov, parurent à Tobolsk, sous de faux noms, d'anciens officiers qui complotaient pour préparer leur évasion. C'est ainsi qu'on arrêta deux officiers, Kirilov et Mefodiev, venus du front avec un congé de deux semaines. En réalité, c'étaient les frères Raievsky. Plus tard, quand on perquisitionna chez Ermogène, on trouva une lettre de l'impératrice douairière, Marie Féodorovna, qui lui écrivait :

Mon père, tu portes le nom de saint Ermogène, qui toute sa vie lutta pour la Russie. C'est une prédestination. Maintenant, c'est ton tour de sauver la patrie. Toute la Russie te connaît : prêche et dénonce les malfaiteurs; que ton nom soit glorifié et notre sainte Russie sauvée.

M. Bykov affirme qu'à cette époque il eût été très facile d'organiser l'évasion de toute la famille impériale. Dans la garde, il y avait très peu de communistes; en revanche, elle comptait

beaucoup d'anciens soldats de la garde impériale, toujours dévoués à leur empereur. Si les tentatives faites alors n'ont pas réussi, c'est, dit M. Bykov, que les organisations monarchistes qui voulaient sauver les Romanov se disputaient entre elles, surtout pour la répartition des fonds mis à leur disposition pour la réussite du complot. Le fameux leader des monarchistes russes, Markov, dirigeait l'une de ces organisations; le cercle de Madame Vyroubov travaillait de son côté, ayant en tête l'officier Boris Soloviev, ami et gendre de Raspoutine. Soloviev se rendit à Tobolsk, où il se mit en rapport avec Ermogène. Avec sa jeune femme il s'installa d'abord chez la veuve de Raspoutine, au village Pokrovskoié ; ensuite, il se fixa à Tumen, d'où il pouvait suivre mieux ce qui se passait à Tobolsk. Par deux femmes de chambre de l'impératrice, Outkina et Romanova, qui ne figuraient pas sur la liste des domestiques accompagnant la famille impériale, et qui vivaient librement à Tobolsk, Soloviev était en relations assez régulières avec les Romanov.

Ainsi, dit Bykov, les monarchistes avaient des points d'appui très solides, et, sans la question du partage de l'argent, ils eussent réussi à faire évader Nicolas II et sa famille, d'autant que jusqu'à octobre, les Commissaires délégués par le Gouvernement provisoire près de la famille impériale, Kobylinski et Pankratov, lui étaient tout dévoués.

Mais le cercle de Madame Vyroubov, le plus riche, — le banquier Iarochenski seul avait remis à Soloviev 175.000 roubles — refusa catégoriquement sa collaboration au groupe de Markov, qui disposait de moyens pécuniaires relativement modestes. Après la révolution d'Octobre, la garde des Romanov fut remise au Comité des soldats. La fuite devenait beaucoup plus difficile.

En avril 1918 arriva à Tobolsk le nouveau commissaire nommé par Moscou, Jakovlev. Dans son journal, M. Gilliard note à cette occasion : « Dans l'arrivée du nouveau Commissaire, on sent une menace, bien que vague, mais très réelle. » Le 25 avril, Jakovlev se rend à la maison du gouverneur, où se trouve toute la famille im-

périale, et déclare à l'empereur que lui et les siens vont quitter Tobolsk, mais sans indiquer leur nouvelle résidence. Le Commissaire Kobylinski, qui était encore en fonctions, eut l'idée que ce devait être Moscou, et, en effet, c'était là que Jakovlev voulait transférer la famille impériale. Mais le soviet local exigea qu'elle fût emmenée non pas à Moscou, mais à Ekaterinbourg. Jakovlev feignit d'acquiescer à cette exigence, et, le 26 avril, il partit avec Nicolas, sa fille Marie et le docteur Botkine. Le 27, ils étaient à Tumen où on leur donna un train pour Ekaterinbourg. Mais le 28 avril, à cinq heures du matin, le soviet de Tumen apprit que le train emmenant l'empereur avait pris non pas la direction d'Ekaterinbourg, mais celle d'Omsk-Tcheliabinsk-Samara-Moscou. Aussitôt était convoquée une réunion extraordinaire du *prœsidium* du soviet, à laquelle furent invités les comités locaux du parti communiste et même les socialistes révolutionnaires de gauche. L'assemblée déclara Jakovlev traître à la révolution, ce qu'elle annonça à tout le pays par un télégramme adressé : « A tous, tous, tous! »

A cette époque se tenait à Ekaterinbourg un congrès du parti communiste de l'Oural, qui réunissait cent deux délégués de cinquante-sept organisations communistes de la région. Près d'Omsk, Jakovlev apprit que, sur l'ordre de ce congrès communiste, un détachement armé était envoyé pour détourner le train et le diriger sur Ekaterinbourg. Jakovlev se mit en rapport direct avec Moscou, d'où on lui enjoignit de conduire les Romanov à Ekaterinbourg et de les remettre au soviet de l'Oural. Le soldat Matveiev note dans son journal que le 30 avril Nicolas II et ses compagnons étaient très abattus.

Remontant dans mon wagon, après une courte promenade sur le quai pour me dégourdir les jambes, j'ai rencontré Nicolas qui sortait de son coupé. Il m'adressa la parole : « Dites-moi, est-il vraiment décidé que nous resterons à Ekaterinbourg? » A ma réponse affirmative, il reprit : « J'eusse préféré n'importe où plutôt que l'Oural ». Je fis la remarque que l'endroit importait peu, puisque le pouvoir soviétique s'étend sur toute la Russie. Mais il reprit qu'il n'aurait pas voulu aller dans l'Oural, car il

sait par les journaux que les ouvriers de cette région sont violemment montés contre lui.

Bykov soupçonne Jakovlev d'avoir voulu sauver les Romanov. D'ailleurs, dans la suite, Jakovlev a trahi la révolution bolcheviste. De retour à Moscou, il fut pourvu d'un poste important à Samara, mais en octobre 1918 il passa chez les blancs, avec quelques officiers.

Trois semaines après l'arrivée de Nicolas à Ekaterinbourg, toute la famille impériale se retrouva au complet dans la maison de l'ingénieur Ipatïeff, qui officiellement s'appelait « la maison à destination spéciale ». A partir de ce moment, les Romanov furent soumis au régime des prisonniers. Le soviet local s'était, dans une réunion, prononcé catégoriquement pour l'exécution de Nicolas II; mais, ne voulant pas prendre sur lui la responsabililté de cet acte, il avait envoyé à Moscou un délégué spécial, Golostchakine, chargé de régler cette affaire avec le comité central du parti. Quand ce délégué vint pour la première fois au comité central, il rencontra dans le cabient de Sverdlov la déléguée du parti socialiste révolutionnaire, Marie Spiridonova. Celle-ci insistait pour que la famille impériale fût livrée aux socialistes révolutionnaires, qui la jugeraient. Le *prœsidium* du parti communiste était d'avis qu'un procès public était nécessaire, et qu'il devait avoir lieu à Ekaterinbourg. En conséquence, Golostchakine fut prié de retourner à Ekaterinbourg et de préparer le procès de Nicolas et de sa famille, pour le mois de juillet.

Malheureusement pour les Romanov, les Tchécoslovaques s'avançaient sur Ekaterinbourg, d'un côté, et Koltchak de l'autre. Le soviet local, craignant que la ville ne fût prise, ordonna l'exécution immédiate de la famille impériale.

Sur l'exécution même, le livre de Bykov n'apporte rien de nouveau. Bykov dit seulement qu'après l'exécution, on trouva dissimulés dans les vêtements de l'impératrice et ceux de ses filles une grande quantité de pierres précieuses et de bijoux. Il dit aussi que les cadavres n'ont pas été jetés dans une mine abandonnée, comme l'a écrit M. Sokolov, mais qu'ils ont été transportés dans un certain lieu où se trouve maintenant une usine métallurgique.

C'est à la séance du *præsidium* du parti communiste, à Moscou, le 18 juillet, que fut annoncée la mort des Romanov. On discutait un procès de voirie. Semachko parlait. Sverdlov entra dans la salle et vint s'asseoir derrière Lénine, auquel il glissa quelques mots à voix basse. Quand Semachko eut terminé son discours, Lénine annonça :

Le camarade Sverdlov demande la parole.

— J'ai à dire, commença Sverdlov, que nous venons d'être informés que, par ordre du soviet d'Ekaterinbourg, Nicolas II a été fusillé. Il se préparait à s'enfuir. Les Tchécoslovaques s'approchaient de la ville.

Le *præsidium* du parti communiste décida d'approuver cet acte.

Il y eut une minute de silence.

— Passons à l'ordre du jour, prononça ensuite Lénine.

J. W. BIENSTOCK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Ralph Cheever Dunning. — V. F. Calverton : *Three Strange Lovers* (Macaulay, New-York) ; *The New Ground of Criticism* (Washington Chapbooks, Seattle) ; *Anthology of American Negro Literature* (Modern Library, New-York). — *The New Generation* (Macaulay). — Dr. G. M. Katsainos : *The Physiology of Love* (chez l'auteur à Boston). — Virginia Hersch : *Bird of God* (Harpers, New-York). — Robert Penn Warren : *John Brown* (Brewer an' Warren, New-York). — Lola Ridge : *Firehead* (mêmes éditeurs). — Robinson Jeffers : *Dear Judas* (Horace Liveright, New-York). — Mémento.

Le 3 juillet 1930, à l'hôpital américain de Neuilly, est mort le poète Ralph Cheever Duning. Il s'est éteint humblement, comme il a vécu, après avoir combattu en vain pendant plusieurs années un mal qui ne pardonne pas.

Durant les cinquante années de sa vie, dont il passa les quinze dernières dans une chambrette de la rue Notre-Dame-des Champs, R. C. Dunning ne publia que trois volumes de vers. Du dernier, paru il y a un peu plus d'un an, nous avons longuement entretenu nos lecteurs. Ces trois recueils — un poème dramatique, un poème narratif, et un volume de pièces courtes — contiennent plus que de quoi sacrer un grand poète. Que dire, alors, de ce qui reste encore inédit, ou n'a été publié qu'en revue? Mais la forme rigide que revêtaient les vers de Dunning, forme qui n'était que le véhicule naturel de cette œuvre où se révèle une des grandes sensibilités de

tous les temps, détourna de lui la jeune génération. On voulait y voir une affectation, alors qu'en réalité c'était la seule expression possible de cette âme qui était moderne en tous points, si moderne qu'il faudra un temps futur pour la comprendre — si moderne et si parfaite, en vérité, que je ne crois pas exagéré de mettre Dunning sur le même plan que Paul Valéry. S'il s'est astreint à une forme régulière, c'est qu'il la lui fallait, et les derniers vers poignants du morceau qui est peut-être son chef-d'œuvre, *Le Luxembourg* :

> The drummer drums us out at last.
> He drives all save the ghosts away.
> (Insulted soul, some few years past —
> You, too, shall stay.)

le poète les eût-il mieux sentis, eussent-ils été plus sincères, si leur forme avait été plus libre, moins rigide?

Ralph Cheveer Dunning est de ceux qui ne mourront jamais. Aussi est-ce avec un serrement de cœur d'autant plus aigu que nous saluons la dépouille mortelle de ce grand poète méconnu.

§

Beaucoup s'étonnent de la remarquable activité de V. F. Calverton, connu jusqu'ici surtout comme critique littéraire et sociologique. Pourtant, il est très normal que cet écrivain de trente ans, arrivant très nettement à une des situations les plus importantes des lettres américaines, donne coup sur coup plusieurs livres qui représentent les occupations et les préoccupations de ses premières années de littérature et qu'il n'avait pas encore réalisés ou tout au moins imposés.

Calverton vient ainsi de publier trois œuvres aussi diverses qu'importantes : **Trois amants étranges, Le Terrain nouveau de la critique,** et une **Anthologie de la littérature nègre américaine.**

De ces ouvrages, les nouvelles *Three Stranges Lovers* forment le volume le plus important. Pour la première fois, Calverton donne une œuvre d'imagination, et c'est avec le sentiment d'une découverte que l'on sort de la lecture de ces trois récits violents. Assez curieusement, il ne s'agit nullement de révolu-

tion ni de réforme, comme dans les ouvrages critiques de l'auteur : au contraire, les personnages qu'il met en scène sont un esthète, un mathématicien, un prêtre, tout à leurs amours et dénués de préoccupations sociales. Je ne veux point conter la trame de ces histoires. Elle n'est, d'ailleurs, pas très mouvementée. Calverton, comme Proust, travaille uniquement en profondeur. Mais c'est ici que se voit l'apport nouveau de V. F. Calverton: s'il a un esthétique non loin de celui de M. Gide, s'il montre dans l'analyse une acuité que Proust n'eût pas dédaignée, il fait aussi mieux. Expert en sociologie et en psychologie, dont la réputation n'est plus à faire, il ne nous apporte pas seulement les notations uniques d'une profonde sensibilité artistique, mais il les développe et les soutient par la rigoureuse exactitude de la science. *Trois amants étranges* forme une trilogie qui dénote un pas nouveau indéniable dans l'histoire de la littérature. Que ce soit vraiment un grand livre ou seulement le présage d'un grand œuvre, je ne songe pas à trancher cette question. Mais cet érudit et ce critique, comme le disait quelqu'un, est plus important qu'aucun de ses confrères de la critique littéraire sociologique, justement parce qu'il est aussi un vrai créateur.

Pourtant, critique objective et analyse romancée, Calverton sait parfaitement les séparer et donner à chacune la place qu'elle mérite. Sa plaquette sur *Le terrain nouveau de la critique* met au point toutes les théories dont l'auteur s'est servi dans ses études littéraires précédentes. Perçant droit au cœur le « nouvel humanisme » qui fait fureur en Amérique, et qui verrait l'artiste détaché du monde, mais à l'encontre des clercs idéaux de Benda, renfermé dans un style et non dans des idées, Calverton établit la nécessité de considérer l'artiste comme une manifestation sociale, et l'impossibilité, en parlant de son œuvre, de le prendre seul, sans son environnement.. Bien qu'il y ait beaucoup à dire à son sujet, cette théorie, déjà utilisée par Calverton, semble bien être la base nécessaire de la critique de l'avenir. Si on la niait, comment ferait-on désormais pour juger une littérature dont les tendances modernes et les monuments classiques, tout en se valant comme idées, n'ont plus de commune mesure « littéraire »?

Du même angle, Calverton a établi son *Anthologie de la littérature nègre américaine.* C'est un livre qu'il fallait que l'on fît et que fît un blanc. Si le choix n'est pas encore parfait, ce recueil constitue néanmoins le document suprême que l'on possède actuellement sur cette matière et le volume est composé avec un goût et une mesure remarquables.

C'est encore Calverton qui, avec S. D. Schmalhausen, a établi **La Génération nouvelle,** volume monumental d'une trentaine d'essais sur l'éducation des enfants. L'intéressante introduction de Bertrand Russell donne le ton de tout l'ouvrage : il s'agit d'une défense de l'enfance, en partie en accord avec l'avis de Russell qui aimerait voir la famille totalement remplacée par l'Etat, et d'autre part tendant à faire comprendre aux parents non seulement leurs droits, mais leurs devoirs envers leur progéniture. Il est probable que ce gros volume, où figure le nom des principaux experts du monde entier, connaîtra une traduction française, et sa portée n'en est pas une qu'on peut même esquisser en quelques lignes. *The New Generation* fait suite à *Sex in Civilization,* des mêmes auteurs, qui, nous l'avons dit, apporte une bienfaisante clarté sur les questions sexuelles. D'ailleurs, sur le sujet de la sexualité, il convient de signaler l'intéressant ouvrage du Dr. George M. Katsainos, **La physiologie de l'amour.** Pour être édité hors commerce et partant enlevé à la connaissance du lecteur courant, ce livre n'est ni moins captivant ni moins important. Il s'agit, évidemment, plus ici de théories exprimées par un médecin pour d'autres médecins que de vulgarisation, mais la thèse de l'auteur est fortement charpentée, et malgré quelques points sur lesquels on peut facilement ne pas partager l'avis de l'auteur, cette physiologie, qui ne manque pas d'ailleurs de psychologie, est un précieux manuel de saine compréhension sexuelle.

Parmi les vies romancées qui foisonnent peut-être plus en Amérique que nulle part ailleurs, il y en a deux qui méritent une mention particulière. D'abord, **Oiseau de Dieu** de Virginia Hersch, qui se lit comme un délicieux roman, agrémenté seulement du fait que l'on sait que le héros en est El Greco. On connaît si peu de la vie du grand peintre que sa personnalité

ne peut être qu'un attrait supplémentaire à la lecture, et la façon dont Mme Hersch a comblé les trous ,tout en gardant l'œuvre de son héros comme thème principal et comme justification, lui vaut tous les compliments qu'on adresserait à un excellent romancier. Le livre est écrit avec goût et avec talent. Rares sont ceux qui atteignent un tel niveau pour leurs débuts. D'autre part, *John Brown,* de Robert Penn Warren, retrace la vie du célèbre défenseur des esclaves nègres aux Etats-Unis. Exécuté pour insurrection, il y a 80 ans, John Brown a connu d'innombrables biographes, panégyristes autant que négateurs. Dans sa vie, nulle lacune : à peine le biographe peut-il encore « interpréter » à sa guise. Mr. Warren, qui possède déjà une certaine réputation de poète, a écrit son livre avec une patience et une impeccabilité littéraire fort louables, et l'historien mieux que le critique littéraire pourra dire s'il a ou non raison de tant insister sur la mesquinerie de Brown, et si véritablement le personnage manquait autant d'idéalisme qu'on veut bien nous le faire croire. Je soupçonne l'auteur de devoir quelque parti pris à son ascendance esclavagiste, et jusqu'à nouvel ordre je continue à préférer la haute tenue de ses vers.

Les vers, je ne sais pourquoi, sont moins nombreux ces temps-ci sur le marché américain. A peine deux volumes assez importants pour mériter l'intérêt nous sont-ils parvenus cet hiver. Encore l'un et l'autre doivent-ils plus au nom de leur auteur qu'à leur contenu. Ce sont des œuvres de poètes qui débutaient avant la guerre, et si peu de ceux-là ont continué à nous retenir! La génération de la guerre, décimée, celle qui suivit immédiatement, remarquable par le nombre de ses « fours », n'offrent rien. Quant aux tout jeunes, on les connaît encore si mal! D'où, sans doute, l'actuelle période de stérilité, en Amérique comme ailleurs.

Firehead, de Lola Ridge, est une suite épique qui cherche à renouveler le sujet de la Crucifixion. Mme Ridge connaît son métier, et la *berceuse* qui clôt les rêveries de la Vierge pendant l'exécution de son Fils contient des vers remarquables. Parfois le livre atteint à une rare intensité, mais, sans être de l'extrême avant-garde, ce livre nous intéresse, comme beau-

coup de poésies contemporaines, plus par la *personnalité*, la *psychologie* de poète qui s'y trouvent que par son lyrisme ou sa grandeur. Le sujet de **Cher Judas**, de Robinson Jeffers, rejoint celui de *Firehead* dans le poème qui donne son titre au volume. Les principaux morceaux de ce recueil, *Cher Judas* et *La Bergère aimante*, mettent en scène de douloureuses amours: Judas, qui trahit le Christ pour lui épargner la déception future, et une bergère ambulante qui se prostitue parce que, dans son amour du genre humain, son seul but est de semer le bonheur. Les conceptions sont curieuses, comme toutes celles de Jeffers, mais — est-ce leur ressemblance aux précédents? — ces poèmes ne nous paraissent pas valoir ceux qui ont fait la renommée de leur auteur. *Cawdor*, *Tamar* ou *L'étalon rouan* avaient plus d'envergure, plus de tragique, presque grec.

MÉMENTO. — Pour qui veut se tenir au courant du mouvement littéraire américain, les *Poèmes d'ouvriers américains* (Les Revues, Paris), traduits par Guterman et Morhange, sont une petite anthologie de poésie prolétarienne indispensable. Ce recueil est d'une haute importance dans l'interpénétration littéraire qui s'accomplit actuellement.

Signalons encore *Grotesques* (Living Art, New-York), contes philosophiques de G. L. Van Roosbroeck avec des dessins de J. Matulka. L'auteur et l'illustrateur ont de l'esprit et du talent. Peut-être toutes les matières ne sont-elles cependant pas très neuves.

Parmi les revues, à noter la disparition de *transition* ,qui lutta vaillamment pendant quatre années pour imposer un avant-gardisme *nec plus ultra* et que regretteront même ses adversaires; le silence momentané de *Blues*, presque filiale de *transition;* l'avortement de *The New World Monthly* dont le premier numéro avait été bien courageux, peut-être trop, et qui n'avait pas craint de débuter par un long essai sur la philosophie de John Dewey; la naissance de *The Poet and the Critic*, dont la première livraison s'orne d'un bel essai de Clifton Cuthbert sur la *Tragédie américaine* de Dreiser, et celle de *Pagany*, dont les deux premiers numéros trimestriels promettent peut-être la *grande* revue américaine que l'on attend impatiemment. Les revues littéraires commerciales sont assez stériles, sauf peut-être *The Forum* qui apporte un élément assez stimulant; *This Quarter* et *The Morada* continuent leur excellent travail en des directions diverses.

Pour terminer, signalons deux ouvrages annoncés pour la saison prochaine et qui suscitent déjà d'abondants commentaires : ce sont *La jeune Europe,* anthologie de littérature européenne d'après-guerre, établie par Samuel Putnam, l'excellent biographe de Rabelais, et qui paraîtra cet hiver à New-York; et enfin *Direction,* recueil d'œuvres d'écrivains américains habitant Paris, et que, comme beaucoup de leurs compatriotes, trois d'entre eux vont éditer chez nous à la rentrée d'octobre.

HAROLD J. SALEMSON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Maurice Muret : *Guillaume II d'après les plus récents témoignages,* Paris, Editions des Portiques, 1930.

M. Maurice Muret est un Suisse que sa culture, sa probité intellectuelle, ses affinités, sa carrière de publiciste ont porté au premier plan de notre élite. La lecture de son **Guillaume II** nous prouve une fois de plus que la sûreté de son jugement est à la hauteur de son érudition. Voilà un livre dégagé de toute psychose de guerre : l'auteur s'y exprime *sine ira nec studio* sur le Kaiser, et son témoignage, pour être toujours objectif et nuancé, n'en est que plus accablant.

M. Muret n'est ni de ceux qui, comme le professeur Quidde, font à Guillaume II l'honneur de le comparer à Néron et à Caligula, ni de ceux qui rejettent les fautes de l'Empereur allemand sur un entourage médiocre et irresponsable. Il s'applique à recomposer la personnalité de ce « mauvais berger » à l'aide de témoignages directs, à commencer par les gestes et les paroles de Guillaume lui-même. Il a pesé ces témoignages, sans prévention ni passion, et il en a dégagé la physionomie morale d'un souverain qui aurait peut-être laissé dans l'histoire une image fallacieusement sympathique s'il était mort vers 1900, mais qui a assez vécu « pour que sa nature se révélât dans sa foncière médiocrité, pour que ses erreurs et ses fautes reçussent leur salaire, un salaire terrible ».

M. Muret décrit la jeunesse de Guillaume et évoque les modèles qu'il aimait à se donner. Parmi ces modèles, celui que le futur Empereur plaçait le plus haut était le Grand

Electeur (Frédéric-Guillaume). Ici l'auteur s'écarte (et il a sans doute ses raisons) de l'opinion courante selon laquelle Guillaume se croyait la réplique — au physique et aux mœurs près — du grand Frédéric, avec lequel il se découvrait complaisamment (et plaisamment) tant de points de ressemblance. Quand Bismarck obtint de Guillaume Ier l'autorisation d'initier le jouvenceau aux travaux du ministère des Affaires étrangères, le Kronprinz, alors malade à Portofino, écrivit au chancelier la fameuse lettre (« Uriasbrief », dira plus tard Guillaume II) où il protestait contre ce projet, vu le « manque de maturité et de jugement » de son fils. Le jeune Guillaume, alors colonel commandant les hussards de la garde, fondit en larmes quand il prit connaissance du désaveu paternel. Mais il s'apaisa bien vite en se remémorant un précédent suggestif : le Roi-Sergent n'avait-il point rossé son fils, le futur Frédéric le Grand, et ne disait-il point de lui : « Seht ihn, den effeminierten Kerl, wie eine grosse Meerkatze. » De ce rapprochement il concluait qu'il était appelé par la Providence à chausser les bottes de l'artisan de la grandeur prussienne.

M. Muret fait un tableau discret et fidèle de l'entourage de Guillaume et des manœuvres qui préparèrent la chute de Bismarck, dont la succession était alors convoitée par Waldersee, le futur « Weltmarschall ». C'était le temps du « christianisme-social » de Stoecker, du « ralliement des ouvriers au trône », de la « monarchie sociale ». Tout n'était point mauvais dans les idées du futur Kaiser, mais, sur la manière de les appliquer et les résultats à en attendre, il fallait compter avec ce « Zickzackkurs » dont la politique impériale portera toujours l'empreinte et qui donnera bien des fois à l'Empire l'allure d'un « navire sans gouvernail ». Certes, bien d'autres souverains ont soufflé le chaud et le froid, employé tour à tour « le sucre et le fouet »; aucun ne l'a fait plus systématiquement à contre-temps que Guillaume II.

Dans sa trilogie *Das Kaiserreich* (dont M. Muret ne cite que le second volume, *Der Untertan,* mais dont le premier volume *Der Kopf* abonde en détails édifiants sur la Cour et

les milieux dirigeants), M. Heinrich Mann (frère de M. Thomas Mann) prête cette boutade à un de ses personnages :

Vous demandez quel est l'objectif de notre politique extérieure? Eh bien, nous n'avons pas d'objectif déterminé. Quand le comte de Lannas (lisez Bülow) s'aperçoit que tel ou tel de ses collaborateurs s'est rendu compte de ce fait, il s'empresse de lui donner de l'avancement.

Le « Zickzackkurs » ne sévissait pas moins dans la politique intérieure. Guillaume voulait, grâce à la politique Stoecker, arracher les ouvriers au socialisme et les gagner au trône. Mais ses maladresses gâchaient tout. « Die Sozialdemokratie nehme ich auf mich », disait-il. (Je me charge de régler son compte à la social-démocratie.) N'empêche que le parti progressait à la faveur des incohérences du régime.

Mêmes contradictions vis-à-vis de la Pologne. A l'ère Koszczielski, aux ménagements de forme succédaient les mortifications et les brimades. De même que chaque incartade impériale faisait monter le nombre des voix socialistes, de même la « visite réconciliatrice » de 1913 à Poznan n'eut d'autre résultat que de faire apparaître le portrait de... Napoléon aux devantures des magasins polonais. L'histoire du règne est l'histoire des hésitations et des variations de ce roseau peint en fer.

Dans le chapitre intitulé « Notre avenir est sur l'eau », M. Muret expose la politique navale de Guillaume, les efforts et les sacrifices qu'il imposa à son peuple pour créer cette grande flotte dont il était si fier, mais qu'au moment décisif il hésitera à envoyer au feu. Disons qu'il n'a guère montré d'autre énergie que celle qui était nécessaire pour donner le change sur son incurable pusillanimité. Les flatteurs de tout grade, les « byzantins », comme disait le comte Reventlow, exploitaient sa vanité maladive et s'employaient à l'envi pour entretenir sa mégalomanie. Le général comte de Plessen, son dernier aide de camp général, définissait ainsi sa mission : « Un bon aide de camp doit être une sorte de tampon. Les mauvaises impressions ne doivent même pas arriver jusqu'à Sa Majesté. » Tel sera le mot d'ordre jusqu'aux fatales journées d'octobre 1918, lorsque son entou-

rage cherchera à différer l'audience d'Albert Ballin qui voulait lui dessiller les yeux...

Il rendait des points aux flatteurs. Son médecin, le docteur Ilberg, lui dit un jour : « Votre Majesté a un petit rhume. » — « Non pas, répond l'Empereur; un grand rhume; chez moi tout est grand. »

Cet homme qui se vantait de savoir la Bible par cœur, mais de n'avoir jamais lu la Constitution de son pays, se croyait inspiré, omniscient et prophète. En marge d'un rapport constatant l'impossibilité de prédire l'avenir, il écrit : « On trouve fréquemment le don de prophétie chez les souverains, rarement chez les hommes d'Etat, jamais chez les diplomates. » C'est un mot d'opérette viennoise. Il y aurait une anthologie burlesque à faire avec les notes marginales de Guillaume II, que cette rage d'annoter rapproche d'un autre autocrate, non moins orgueilleux, non moins prompt à mettre Dieu dans ses affaires, mais autrement doué : Philippe II.

Le Reichstag, qu'il traitait de Bude (boîte) et de Lumpenpack (tas de voyous), mais qui n'en terminait pas moins ses séances par des « Hoch » répercutés jusque sur les rangs progressistes, s'émut de l'ineffable interview du *Daily Telegraph,* dans laquelle il avait épanché une anglophilie de circonstance — deux ans après l'entrevue de Bjoerkoe! — et rappelé cyniquement son double jeu dans la guerre des Boers. M. Muret nous montre un côté courtelinesque de cet épisode. L'interview, rédigée par le colonel Stuart Wortley, fut communiquée à Guillaume pour examen. L'Empereur chargea Bülow de la revoir. Bülow, encore en vacances, passa le document au sous-secrétariat des Affaires étrangères. Le sous-secrétaire étant absent, son remplaçant, M. Stemrich, jeta un coup d'œil sur le papier et, pris d'un scrupule, consulta un fonctionnaire subalterne nommé Klemer. Ce dernier avoue avoir « tiqué » sur certains passages de l'interview. Mais comment critiquer un texte que le chancelier avait sûrement approuvé? Comment porter la main sur la prose impériale? Le document intact refit en sens inverse le même chemin qu'à l'aller pour aboutir au *Daily Telegraph* avec la griffe de Bülow.

Sa publication fit les frais de la mémorable séance du 10 novembre 1908, où les orateurs s'exprimèrent avec une liberté sans précédent sur la malencontreuse faconde du souverain. Bülow promit que l'Empereur s'imposerait à l'avenir « la réserve indispensable à une politique harmonieuse et à l'autorité de la Couronne ». Et ce fut l'origine de la rupture entre le maître et « son cher Bernhard ».

M. Muret relate les circonstances assez mornes dans lesquelles Theobald de Bethmann-Hollweg arriva au sommet de la hiérarchie administrative. Ce conservateur modéré, bureaucrate et « philosophe » porte, aux yeux des Alliés et des neutres, comme une tunique de Nessus, son odieuse allusion aux « chiffons de papier ». Il s'était fait en 1912-1913 à l'éventualité d'une guerre avec la France, puis avait parlé de la « lutte entre le germanisme et le slavisme », provoquant par là la mauvaise humeur de l'allié autrichien. Au cours de la guerre il se rallia aux concessions libérales (*freie Bahn den Tüchtigen*, la voie ouverte à toutes les capacités), voire au pacifisme, mais avec la parfaite absence de sens des opportunités qui caractérisait son auguste maître.

Après avoir tracé une amusante silhouette de Kiderlen-Waechter, rustre dévergondé dans un milieu d'apparente correction, M. Muret arrive au plus illustre de ces fantoches, le Kronprinz. Tout en frondant son père, l'héritier du trône rivalisait avec lui en maladresses et en incartades. Il était fort en paroles. « Immer feste druff...! » télégraphiait-il, en jargon berlinois, au colonel Reutter lors de l'affaire de Saverne. « Allez-y carrément! » Mais ce bravache dégingandé, qui avait vanté naguère la beauté d'une charge de cavalerie et le désir que l'on éprouvait que ce fût un jour « pour tout de bon », laissa passer les quatre années et demie de guerre sans se soucier de réaliser ce désir...

M. Muret a, pour la responsabilité de Guillaume dans la guerre, des sévérités plus nuancées que celles auxquelles nous sommes accoutumés en France. Je crois qu'on doit lui en savoir gré. Sa maîtrise du sujet et son sens critique l'ont particulièrement bien inspiré dans cette partie de son ouvrage. C'est ainsi qu'il se montre assez discret sur la portée

de l'entrevue de Konopischt; par contre ses souvenirs personnels d'une visite à ce château jettent sur l'état d'esprit de François-Ferdinand et de son hôte impérial une fâcheuse clarté. Il reconnaît, de même, que le fameux conseil de guerre du 5 juillet 1914 à Potsdam n'est pas historiquement prouvé (1), mais note que ce jour-là Guillaume reçut le comte Hoyos, émissaire de François-Joseph et de Berchtold, et lui donna les assurances sur lesquelles le Ballplatz fonda son insolente attitude. De même encore, M. Muret se refuse à voir une ruse de guerre dans le manège du Kaiser s'embarquant à la veille de l'ultimatum autrichien et rentrant tout juste pour prendre connaissance de la réponse serbe.

Pour tout esprit non prévenu, dit-il, l'Allemagne apparaît largement responsable du fléau qui s'abattit sur le monde en 1914, mais la responsabilité de l'Autriche-Hongrie l'emporte peut-être encore sur celle de l'Allemagne. La politique du comte Berchtold était pure folie. En liant irrémédiablement sa destinée à celle de cet Etat déjà cadavérique, Guillaume II avait signé son arrêt de mort.

On sait que tel est aussi le sentiment de M. Ludwig. J'avoue n'y point trouver à redire et je crois aussi que la folie de Berchtold, opiniâtre et conséquente, fut encore plus néfaste que la mégalomanie délirante mais versatile de Guillaume. Je viens de parcourir les huit volumes publiés récemment par l'*Institut fédéral autrichien d'éditions* sur la politique du Ballplatz de 1908 à 1914 : ils ne me paraissent point faits pour modifier cette impression. En revanche M. Muret s'écarte de Ludwig — et ici encore il est difficile de lui donner tort — quand il déclare qu'une notable partie de la bourgeoisie allemande était beaucoup plus belliqueuse que le Kaiser.

Au sein d'un grand peuple, dit-il, s'était créé un des états d'esprit

(1) Une lettre de Guillaume II à ce sujet a paru dans la revue américaine *Current History* de février 1930, en réponse à un article de feu Raymond Turner. L'ex-kaiser explique que Morgenthau, qui a mis en circulation la version relative à ce conseil de guerre, la tenait de son collègue allemand à Constantinople, le baron de Wangenheim. Celui-ci aurait, selon Guillaume, utilisé une rumeur inexacte, reposant sur des bavardages de jeunes officiers, pour impressionner l'Italie et les Etats-Unis et les dissuader de se joindre aux Alliés. « All Wangenheim's personal fiction. » Mais cette fiction tourna à l'encontre de la cause qu'elle prétendait servir. Malheureusement, Wangenheim est mort...

le plus monstrueux qui se fût jamais manifesté parmi les hommes. Guillaume II fut coupable, mais cette aberration de l'esprit humain, cette folie collective qui s'appelait l'*Alldeutschtum* fut plus coupable encore que lui.

Dans un livre coloré mais assez plat, *Der König*, M. Karl Rosner, dépeignant les sombres semaines qui suivirent en Allemagne l'offensive alliée de juillet 1918, veut nous faire croire que Guillaume eut l'intention d'aller chercher la mort à la tête de ses troupes. M. Muret démontre au contraire que ni l'Empereur ni le Kronprinz ne se sont aventurés à portée des obus, même en novembre 1918, alors que leurs plus fidèles partisans semblaient les y convier.

Je rappellerai en passant ce que Bismarck écrivait à sa femme touchant l'attitude de l' « inoubliable grand-père » à la bataille de Sadowa :

Il est vrai que le Roi s'est beaucoup exposé; heureusement que j'étais là, car tous les avertissements des autres étaient sans résultat et nul n'aurait osé l'interpeller aussi rudement que je l'ai fait... Les grenades bourdonnaient de la manière la plus menaçante autour de notre maître.

Cependant, dans la lettre suivante, Bismarck insinue qu'il vaut mieux que le Roi s'expose un peu trop que pas assez...

On lira avec émotion dans le livre de M. Muret le récit de la chute de l'Empereur, les dernières hésitations, les péripéties au départ du train; retraite en zigzag, qui fut l'épilogue et l'image en raccourci de toute la carrière de Guillaume...

Quelques pages sont consacrées au châtelain de Doorn, qui continue là-bas ses excentricités et montre, dans ses tentatives de justification, l'inconscience et la maladresse dont il fit preuve au temps où il régnait. Il n'a rien oublié, rien appris. Aussi M. Muret juge-t-il très improbable une restauration des Hohenzollern. Espérons que sa confiance dans la démocratisation de la Prusse et la correction du maréchal Hindenburg ne sera point mise en défaut par les événements...

Tel qu'il est, son travail, si loyal, si approfondi et si pondéré, est une contribution de premier ordre non seule-

ment à la mise au point de la vérité historique, mais encore à une meilleure compréhension réciproque de la France et de l'Allemagne. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on en puisse faire?

Je formulerai en terminant quelques observations, qui ne touchent en rien à la valeur de cette œuvre magistrale.

Page 41. Phrase attribuée à Guillaume II : « Le premier roi a dit jadis : *ex me mea nata corona,* et son petit-fils a fondé son autorité comme un *rocher de bronze.* » La phrase célèbre et macaronique : « Ich halte an der Souverainité wie ein rocher von bronze » est de Frédéric-Guillaume Ier, fils, et non petit-fils de Frédéric Ier.

Page 65. D'après Bismarck, la communication des appréciations d'Alexandre III sur Guillaume II (« C'est à la fois un fou, un garçon mal élevé et un individu perfide »), parvenue par le détour de l'ambassadeur à Londres, n'eut pas lieu dans le même entretien que celui qui se passa dans l'habitation officielle de Herbert de Bismarck et où furent discutées l'entrevue accordée au chef centriste Windthorst et l'ordonnance du 8 septembre 1852.

Page 232. A proprement parler, Charles de Roumanie ne fit pas partie de l'alliance balkanique : la Roumanie demanda ultérieurement des compensations et intervint dans la seconde guerre balkanique.

Page 251. « François-Joseph et la Cour de Vienne ne pardonnaient pas à l'héritier du trône (François-Ferdinand) de n'avoir point épousé une personne de son rang. Ils lui en voulaient encore plus d'avoir rendu *deux fois* mère la personne inférieure qu'il avait menée à l'autel. » François-Ferdinand avait deux fils et une fille. Sopherl avait donc été trois fois mère.

Page 268. Le sobriquet des magnats de la grosse industrie était plutôt *Schlotbarone* que *Schlotjunker.*

Page 285. « Le 31 octobre 1915 Guillaume II, fort de ses victoires remportées en Roumanie, lançait une offre de paix aux alliés. » *Lapsus calami* : la fameuse offre de paix est de 1916 et fut rendue publique le 12 décembre de cette année-là.

Plus loin : « Les alliés se gardèrent comme du feu de répondre à ces ouvertures et traitèrent par un silence plein de mépris des offres cauteleuses. » En réalité, M. Briand exposa le 13 décembre assez largement les raisons qui obligeaient la France et ses alliés à décliner cette « proposition d'avoir à négocier la paix ».

Page 288. La fameuse « Friedensresolution » du Reichstag (centre, progressistes) fut votée non le 17, mais le 19 juillet 1917.

Page 294. « Maximilien Harden et Walther Rathenau ont payé de leur vie l'un et l'autre leur clairvoyance des derniers mois de la guerre. » Pour Rathenau, assassiné le 24 juin 1922, c'est exact; pour Harden, c'est plus contestable. Harden fut « passé à tabac » en 1923 par une bande d'énergumènes d'extrême-droite, mais il se remit. Il est mort il y a quelque temps, mais non, autant que je sache, des suites de ses blessures.

Page 301. Allusion à une observation faite le 12 février 1918 par le chancelier Hertling au Kaiser en présence d'un « membre du Parlement, M. von Payer ». En réalité von Payer était quelque chose de plus : il occupait le poste de vice-chancelier depuis novembre 1917. Ajoutons que ce « démocrate avéré » avait reçu la particule en 1906 de Guillaume II, non pas le Kaiser, mais le roi de Wurtemberg.

Page 315. « Certain duc Wilhelm von Urach peu connu dans l'histoire. » Oui, mais fort connu dans les combinaisons d'opérette de la politique pendant les dernières années de l'Empire; comme le duc de Connaught, c'était un candidat perpétuel à tout trône vacant. Erzberger le recommanda en 1913 pour le trône d'Albanie ; en 1915, dit-on, pour le trône de Serbie, au cas où les Centraux réussiraient à destituer les Karageorgévitch.

Page 320. Gare du Schleswig (Schlesischer Bahnhof); *lapsus*, lire : gare de Silésie.

Page 337. « Pour une raison inconnue... il (Guillaume) signa (son abdication) Wilhelm en toutes lettres, alors qu'il avait toujours précédemment signé d'une initiale : W. » Est-ce bien sûr? A ma connaissance il signait « Wilhelm », en

caractères gothiques, les actes solennels et « W » les pièces de moindre importance; parfois aussi : « W.R. » ou « W.I.R. » selon qu'il s'agissait des affaires de Prusse ou du Reich.

ALBERT MOUSSET.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Ministère des Affaires étrangères. Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français* (1871-1914), 3e série (1911-1914). Tome Ier (4 nov. 1911-7 févr. 1912). A. Costes. — *Die Auswärtige Politik des Deutschen Reiches 1871-1914*, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik, 4 vol.

Le ministère des Affaires étrangères vient de publier un premir volume de **Documents diplomatiques français** sur les origines de la guerre. La publication, qui doit comprendre toute la période de 1871 à 1914, a été divisée en trois séries. Le volume publié est le premier de la troisième; il va du 4 novembre 1911 au 7 février 1912.

A la différence de la publication allemande, la nôtre contient nombre de documents empruntés aux archives d'autres ministères que celui des Affaires étrangères. De plus, au lieu d'être distribués par groupes suivant un ordre méthodique, ils sont rangés strictement dans l'ordre chronologique, ce qui permet de suivre sans effort la répercussion des différentes affaires les unes sur les autres. Une table méthodique permet d'ailleurs de voir quels documents concernent chaque affaire et de se reporter facilement à ceux qui éclairent un point particulier. Des notes nombreuses précisent les points insuffisamment expliqués par le texte des documents. L'heure d'envoi des télégrammes, qui manque toujours dans la collection allemande, a été donnée chaque fois que c'était possible. Le nombre des documents reproduits est énorme; on pourrait même trouver qu'il est trop grand : dans le volume publié, ils occupent 641 pages; il paraît qu'il entre dans les intentions de la Commission d'être plus parcimonieuse pour les deux premières séries. Sans cette judicieuse intention, les trois séries comprendraient environ 129 volumes. Combien peu de bibliothèques pourraient acquérir ou même simplement conserver une collection aussi immense, et ce serait dommage, car le volume publié prouve combien elle sera intéressante. Une

amputation semble s'imposer dès maintenant : les traductions des documents anglais, espagnols, etc...

Le volume publié est le premier de la troisième série; il va du 4 novembre 1911 au 7 février 1912. Il commence donc après la signature du traité par lequel l'Allemagne s'engageait à nous laisser les mains libres au Maroc et où nous lui cédions plus de 100.000 km² au Congo. Dès le 4 novembre, on put se rendre compte que de nouvelles concessions de notre part seraient demandées par ceux qui devaient nous donner mainlevée de l'hypothèque que nous avions consentie à tous les signataires du traité d'Algésiras : le comte d'Aehrenthal déclara à M. Crozier « qu'il espérait que l'accession de l'Autriche-Hongrie à un traité qui assurait notre protectorat sur le Maroc amènerait de notre part une réciprocité qu'il avait le vif regret de n'avoir pas rencontrée en diverses circonstances dans ces dernières années ». C'était le chantage austro-hongrois succédant au chantage allemand : le « brillant second » exigeait deux emprunts pour consentir à signer. Il finit par se résigner à accéder au traité sans avoir rien obtenu (4 janvier 1912).

La grosse affaire restant à liquider à cette heure-là était le conflit italo-turc, provoqué par l'occupation de la Tripolitaine. On prétendait que Giolitti, « en s'embarquant dans la question de l'annexion », avait empêché la Turquie de se résigner à l'occupation; Jagow, l'ambassadeur d'Allemagne à Rome, « s'exprimait avec assez d'amertume et de railleries » sur les Italiens : « On leur a apporté la Tripolitaine servie sur un plateau et ils l'ont refusée », disait-il. Mais on n'allait pas tarder à voir que, pour contraindre la Turquie à reconnaître l'annexion, il fallait que l'Italie exerce sur celle-ci une pression dans ses possessions européennes et asiatiques. L'Autriche s'opposait à la pression en Europe, la Russie disait combien celle par les Dardanelles lui serait pénible, la France et l'Angleterre laissaient entrevoir les mêmes sentiments pour une pression en Asie. Le 12 octobre, Tcharykoff, l'ambassadeur de Russie à Constantinople, y avait commencé une négociation pour obtenir des concessions à la Russie au sujet des Détroits. Le 4 novembre, Isvolsky, en confirmant que son

gouvernement « donnait d'avance son adhésion pleine et entière » à l'accord au sujet du Maroc, avait exprimé l'espoir que la France témoignerait, de son côté, des dispositions analogues « pour le régime des Détroits et la situation de la Russie dans les régions du nord de l'Empire chinois ». C'était un engagement vague que l'on nous demandait, et d'autant plus redoutable qu'il pouvait nous conduire à prendre une attitude différente de celle de l'Angleterre. On ne savait d'ailleurs pas ce que voulait la Russie dans les deux cas. Ce ne fut que le 6 décembre que M. Bompard, notre ambassadeur à Constantinople, apprit ce que voulait Tcharykoff :

Quant aux Détroits, lui dit celui-ci, le double but à atteindre est le maintien de leur fermeture aux bâtiments de guerre étrangers et leur ouverture aux bâtiments de guerre russes. Comme appât, il est offert à la Turquie de lui *garantir les territoires avoisinant les Détroits,* mais si le Gouvernement ottoman n'y mord pas, le Gouvernement russe n'insistera pas sur cette garantie; des avantages plus substantiels en matière fiscale, douanière et capitulaire sont proposés à la Turquie en échange de l'ouverture des Détroits. Enfin..., il serait entendu que les deux Etats contractants soumettraient leur accord sur les Détroits aux autres signataires de la convention de Londres de 1871 et se prêteraient le concours de leur diplomatie pour le faire agréer par eux.

Le projet Tcharykoff ne rencontrait d'hostilité nette ni à Vienne, ni à Berlin; à Londres, on se déclarait prêt à tenir l'engagement pris envers Isvolsky en 1908, mais sous réserve que toutes les puissances signataires de la convention de Londres consentent à la modification demandée. Cette réserve suffisait pour faire échouer le plan de Tcharykoff, car en Turquie « le sentiment public était très opposé à la demande de la Russie et le Gouvernement très désireux de l'écarter ». De plus, Tcharykoff avait commencé à agir pendant l'absence du ministre des Affaires russe Sazonoff. Quand de Selves en parla à ce dernier, il déclara que Tcharykoff présentait ce plan « à titre en quelque sorte personnel » (9 décembre). M. Bompard, en ayant été informé, répondit que c'était « une fiction imaginée pour épargner au Gouvernement russe un échec en cas d'insuccès de son ambassadeur ». Et en effet, le 14 décembre,

Tcharykoff dut déclarer à la Porte « qu'il n'insisterait pas pour le moment sur la question des Détroits ».

Dès la signature du traité, Cambon alla revoir Bethmann, qui l'avait évité pendant les négociations. « Je vous avais averti, il y a six mois, des conséquences de votre expédition à Fez... lui dit le chancelier. A notre point de vue, nous ne pouvions nous en plaindre... car, puisque vous alliez à Fez, nous pouvions aller à Agadir. » Bethmann s'employa énergiquement à faire approuver le traité par le Reichstag. Ce ne fut pas sans difficulté. Le traité imposait une petite cession de territoire à l'Allemagne : pour cette raison, le ministre des Colonies, de Lindequist, donna sa démission. Au Reichstag, le Kronprinz, le 9 novembre, applaudit aux critiques de l'opposition conservatrice; il fut blâmé, « même par les conservateurs ». La publication du Livre jaune français souleva une difficulté : Kiderlen s'opposa à ce que l'on y fît mention des prétentions qu'il avait eues sur Mogador (18 janvier 1912); nous y consentîmes, mais les tribunaux acquittèrent ceux qui publièrent que Kiderlen avait dit qu'il établirait l'Allemagne dans le sud du Maroc.

Le 14 janvier 1912, M. de Selves fut remplacé par M. Poincaré. Le 16 et le 18, les Italiens arrêtèrent deux de nos vaisseaux, le *Carthage* et le *Manouba*, sous prétexte que le premier transportait un aéroplane et le second des officiers turcs déguisés en médecins et en infirmiers. Poincaré et San Giuliano eurent l'impression l'un et l'autre que l'émotion dans leur pays était grande et qu'ils devaient chercher à lui donner satisfaction. San Giuliano fut « visiblement ému de certaines expressions » du discours de Poincaré à la Chambre et de « la vivacité de la presse française ». M. Barrère, qui avait fait une si admirable besogne à Rome, vit son œuvre compromise. M. Poincaré ne comprenait peut-être pas assez la nécessité de gagner l'Italie; peut-être pensait-il, comme M. Paul Cambon, qu'elle serait « une alliée moins utile qu'embarrassante ». M. Barrère dut rendre au gouvernement italien cette justice « qu'il avait dû exercer sur sa presse une pression de tous les instants pour qu'elle ne soit pas déchaînée ». Même au

point de vue juridique, M. Barrère ne pouvait approuver M. Poincaré :

Entendons-nous contester à l'Italie le principe du droit de visite? demanda-t-il le 27 janvier. Notre pays peut être exposé demain à réclamer pour lui-même le bénéfice d'un droit que nos officiers de marine considèrent d'ailleurs comme absolu et dont l'abandon de notre part nous porterait un préjudice excessivement grave.

Le 28 janvier, M. Barrère revenait patriotiquement à la charge :

Nos accords avec l'Italie, écrivit-il, valent surtout par l'assentiment populaire et nous avons un intérêt national capital à le leur conserver. Notre accord de 1902... signifie pour nous la disposition de trois corps d'armée et la faculté pour le 19e corps de participer à la lutte. C'est là le principal enjeu (car il y en a d'autres encore) de nos rapports avec l'Italie.

On finit par se mettre d'accord pour soumettre le différend à un arbitrage : le 6 mai 1913, il nous donna raison pour le *Carthage* (160.000 francs d'indemnité), mais en somme tort pour le *Manouba* (4.000 francs d'indemnité, déduction faite des frais de surveillance).

On sait que les Allemands ont odieusement calomnié la Belgique en prétendant qu'en 1906 et en 1912 son état-major avait arrêté avec l'Angleterre des plans dirigés contre l'Allemagne. Une lettre du capitaine Duruy, notre attaché militaire à Bruxelles, prouve combien c'était faux. Le général Jungbluth, le chef d'état-major général, lui avait dit le 22 janvier :

L'Allemagne possède vingt-trois corps d'armée. La France peut en mettre vingt en ligne. Le rôle de la Belgique doit être de constituer une force un peu supérieure à la différence de trois corps. Si cette force existait en Belgique, l'Allemagne hésiterait beaucoup avant d'attaquer la France, aux côtés de qui pourrait se ranger la Belgique. D'autre part, la supériorité de l'Allemagne, à laquelle pourrait s'adjoindre l'armée belge, serait si écrasante que, pour la France, la lutte serait impossible... La Belgique représenterait un appoint tel « qu'elle pourrait choisir » *sans question de sympathie*. Le général ne m'a pas dit nettement que la neutralité était une entrave pour la Belgique. Toutefois, cette idée m'a paru être le fond de sa pensée... Si le parti au pouvoir en ce moment en

Belgique devait « choisir » pour une alliance entre la France et l'Allemagne, se rangerait-il de notre côté? Cela est rien moins que certain et même peu probable.

On ne se rendait pas compte encore pendant cette période que la Serbie et la Bulgarie étaient alliées secrètement contre la Turquie; en revanche, on parlait fort d'une alliance entre la Russie, l'Autriche et l'Italie au sujet des Balkans; on croyait que les négociations de Ferdinand de Bulgarie avec l'Autriche visaient à une entente entre la Bulgarie et la Roumanie, celle-ci niait être alliée à la Turquie, mais ne cachait pas qu'elle exigerait d'être indemnisée de sa neutralité en cas de guerre turco-bulgare.

Sous le titre **La Politique extérieure de l'Empire allemand de 1871 à 1914,** l'Institut de politique étrangère de Hambourg vient de publier de la *Grosse Politik* une édition abrégée qui réduit les 55 volumes de la publication originale à 4 gros volumes d'environ 800 pages chacun, c'est-à-dire environ à un dixième. Les documents les plus importants y sont publiés in-extenso; les autres sont représentés par des résumés collectifs. Le travail a été exécuté d'une façon irréprochable sous la direction des maîtres renommés qui sont MM. Albrecht Mendelssohn Bartholdy et Friedrich Thimme. Grâce à cette publication, le professeur, le diplomate et le curieux, qui n'ont pas le temps nécessaire pour lire et étudier les 55 volumes de la publication originale, peuvent s'en procurer un abrégé fort exact et qui reproduit avec fidélité la pensée officielle de ceux qui ont gouverné l'Allemagne de 1871 à 1914. Mais cette pensée officielle n'est pas leur vraie pensée dans un grand nombre de cas. Pour en prendre un exemple, Bismarck ne dit dans aucun de ces documents quel a été son but de 1880 à 1888; celui qui n'aurait à sa disposition que la publication dont nous rendons compte et qui voudrait prouver par la lettre des documents que ce but était la guerre quand il aurait l'alliance anglaise, ne le pourrait, il serait réduit à montrer que tel a dû être son plan, mais Eppstein a publié la lettre du 28 juin où le chancelier l'avoue (voir *Mercure* du 1-VI-1920, p. 532). Ni Guillaume, ni Bethmann n'ont eu un plan de guerre aussi arrêté; seul Berchtold avait un plan de ce genre, et pour des motifs ana-

logues à ceux que j'ai prêtés avec une exagération erronée au Kaiser dans ma *Diplomatie de Guillaume II.* Mais je ne connais pas de Berchtold de document aussi clair que la lettre publiée par Eppstein. La vérité historique doit être cherchée dans des ouvrages compilant toutes les sources accessibles et en se rappelant cette pensée si juste d'un des maîtres français de la critique historique : Dans les documents officiels, nous trouvons ce que les hommes d'Etat ont écrit, souvent ce qu'ils ont dit, dans bien des cas tout autre chose que leur vraie pensée.

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Jean Cassou : *Marcoussis.* Avec un portrait gravé sur bois par Georges Aubert et des reproductions; Nouv. Revue Franç. 7,50

Valentin Bresle : *Un paysagiste de lumière froide : Charles Lemant,* essai critique accompagnant 12 h. t.; Mercure de Flandre, Lille. » »

Paul Fierens : *Marcel Gimond.* Avec un portrait gravé sur bois par G. Aubert et des reproductions; Nouv. Revue franç. 7,50

Pascal Pia : *André Masson.* Avec un portrait gravé sur bois par G. Aubert d'après une photographie de Man Ray et des reproductions; Nouv. Revue franç. 7,50

Criminologie

Eugène Dieudonné : *La vie des forçats.* Préface d'Albert Londres; Nouvelle Revue Franç. 15 »

Ethnographie, Folklore

Emile Barbillat et Laurian Touraine : *Chansons populaires dans le Bas-Berri,* paroles et musique, tome I. Illustrat. d'artistes berrichons; Rey. 20 »

Alexandre Goichon: *La Bretagne des Druides, des Bardes et des Légendes;* Aubert, Saint-Brieuc. 12 »

Marcel Réjà : *Au pays des miracles;* Edit. des Portiques. 12 »

Histoire

André Berthelot : *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée.* Avec 23 cartes en noir et une carte en couleurs; Payot. 60 »

René Grousset : *Les civilisations de l'Orient.* Tome III : *La Chine.* Nombr. illustrations documentaires; Edit. Crès. » »

Léon Homo : *La civilisation romaine.* Avec 294 figures ; Payot. 60 »

Athanase G. Politis: *L'hellénisme et l'Egypte moderne.* Tome II : *Contribution de l'hellénisme au développement de l'Egypte moderne;* Alcan. 50 »

Charles Saurel: *Juillet 1870. Le dra-*

me de la dépêche d'Ems. Préface de M. Jules Cambon; Payot. 20 »
Marcel Segreste : *La Lettonie*. Préface de Henri Hauser. Avec 8 planches h. t. (Coll. *Les Etats contemporains*); Riéder. 18 »

Indianisme

G. Courtillères : *Les anciennes civilisations de l'Inde;* Colin. 10.50

Littérature

Henri d'Alméras : *Barras et son temps*, scènes et portraits. Avec 16 illustr. h. t.; Albin Michel. 20 »
Andocine : *Discours*, texte établi et traduit par Georges Dalmeyda; Belles-lettres. 25 »
Aristophane. Tome V : *L'assemblée des femmes. Plautos*. Texte établi par Victor Coulon et traduit par Hilaire Van Daele; Belles-Lettres. 30 »
Jean Bayet : *La Sicile grecque;* Belles-Lettres. 12 »
René Berthelot : *La sagesse de Shakespeare et de Gœthe;* Nouv. Revue Franç. » »
Maurice Besson : *Le général comte de Boigne 1751-1830 ;* Dardel, Chambéry. 10 »
Gérard de Catalogne : *Une génération;* Le Rouge et le Noir. 15 »
Jean Chiappe : *Paroles d'ordre;* Figuière. 8 »
Bertrand de Chanterac : *Odet de Foix, vicomte de Lautrec, maréchal de France, 1483-1528*. Avec 7 portraits h. t.; Margraff. 25 »
Cicéron : *De l'Orateur*, tome III. Texte établi par Henri Bornecque et traduit par Edmond Courbaud et Henri Bornecque; Belles-Lettres. 20 »
Georges Clemenceau : *Figures de Vendée;* Plon. 12 »
Curnonsky et J. W. Bienstock : *Le tour du cadran*, anecdotes. Préface de Paul Reboux; Albin Michel. 15 »
Léon Daudet : *Paris vécu*, 2e série, rive gauche; Nouv. Revue franç. 15 »
Jean Decois : *Un génie littéraire : Léon Daudet*, conférence; Edit. de l'Académie internationale sciences, lettres, arts, régionalisme. 6 »
Louis Dimier : *Le château de Fontainebleau et la Cour de François Ier;* Calmann Lévy. 15 »
J.-N. Faure-Biguet : *Gobineau* (Collect. *Le roman des grandes existences*); Plon. 16 »
G. Lafond et G. Tersane : *La vie de Simon Bolivar*. Avec un portrait. (Coll. *Vies des hommes illustres*); Nouv. Revue Franç. 15 »
Jeanne Landre : *Aristide Bruant*. Avec un portrait; Nouv. Soc. d'édition. 12 »
Marc le Diacre : *Vie de Porphyre, évêque de Gaza*, texte établi, traduit et commenté par Henri Gregoire et M. A. Kugener; Belles-Lettres. 35 »
Eugène Marsan : *Instances*, essais et chroniques; Edit. Prométhée. » »
Comtesse de Noailles : *Exactitudes;* Grasset. 15 »
Ovide : *Les Amours*, texte établi et traduit par Henri Bornecque; Belles-Lettres. 18 »
Ovide : *Les remèdes à l'amour. Les produits de beauté pour le visage de la femme*, texte établi et traduit par Henri Bornecque; Belles-Lettres. 10 »
Mathurin Régnier : *Œuvres complètes*, texte établi et présenté par Jean Plattard, revisé par Pierre Jourda ; Edit. Fernand Roches. 21 »
Jacques Rivière : *Rimbaud;* Kra. » »
Samuel Rocheblave : *Agrippa d'Aubigné*. Avec un portrait; Edit. Je sers. 15 »
Emilie et Georges Romieu : *La vie de George Eliot*. Avec un portrait. (Coll. *Vie des hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 15 »
Shakespeare : *Mesure pour mesure*, traduction de René Galland, avec le texte anglais en regard. (Coll. *Shakespeare*); les Belles-Lettres. » »
Shakespeare : *La tragédie de Cymbeline*, traduction de Maurice

Castelain, avec le texte anglais en regard. (Coll. *Shakespeare*); les Belles-Lettres. » »

Aron Simanovitch : *Raspoutine* par son secrétaire, traduit du russe par S. de Leo et Mme de Naglowska; Nouv. Revue française. 15 »

Georges Soyer : *Quand tout va de guinguois;* la Nouvelle Clairière. 6,50

Fortunat Strowski : *Les pensées de Pascal*, étude et analyse; Mellottée. » »

Noël d'Unienville : *Contre l'absurde;* Edit. Vielle, Dax, et Maison du Livre, Paris. 12 »

Odette V... : *Mon ami Pierre Loti*, lettre-préface de Claude Farrère; Flammarion. 12 »

Jules Véran : *La jeunesse de Frédéric Mistral et la belle histoire de « Mireille »*; Emile Paul. 12 »

Voltaire : *Œuvres complètes, Contes et Romans*, tome I. Texte établi et présenté par Philippe Van Tieghem; Edit. Fernand Roches. 19,50

J.-J. Waslay Ithier : *La littérature de langue française à l'Ile Maurice;* libr. Lac.

Xénophon : *Anabase*, tome I (livres I-III). Texte établi et traduit par Paul Masqueray; Belles-Lettres. 30 »

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

Marcel Bucard : *Paroles d'un combattant;* les Etincelles. 13,50

Général Colin : *La division de fer, 1914-1918.* Préface du général Weygand. Avec 12 cartes et 15 photographies; Payot. 18 »

Cyp Etchegoyen : *Mon tour viendra*, l'enfer du poilu; Mignard. 12 »

H. Runham Brown : *La percée;* Internationale des résistants à la guerre, 11, Abbey Road, Enfield (Middlesex) Angleterre. 3 »

Philosophie

Jacques Maritain : *La philosophie bergsonienne*, études critiques; libr. Valois. » »

Dr H. Wallen : *Principes de psychologie appliquée;* Colin. 10,50

Poésie

Pierre Belleau : *Lumière de Loire;* S. n. d'édit., Nevers. 15 »

Marie-Antoinette Boyer : *Les roses de sable.* Lettre-préface de Joseph d'Arbaud; Carbonnel. » »

F. A. Cazals : *Léda.* Avec des dessins de l'auteur gravés sur bois par Gaspard Maillol; La Presse à Bras, 11, cité Falguière, Paris. » »

Edmond I. Jabès : *Illusions sentimentales;* Figuière. 6 »

Pierre Marfaing : *Poèmes d'Ariège;* Imp. Poinsès, Fra et Cie, Foix.

Georges Riguet : *Sérénades.* Avec des bois gravés de Raymond Rochette; Imp. ouvrière, Montceau-les-Mines. » »

Politique

André Andréadès : *Philippe Snowden. L'homme et sa politique financière;* Alcan. 12 »

Albert Renard : *Paix ou guerre?* Eupen - Montmédy. Alsace - Lorraine. L'Anschluss. Pays-Bas et Belgique. Préface de M. Raymond Poincaré; Alcan. 12 »

Victor Serge : *L'an I de la révolution russe. Les débuts de la dictature du prolétariat, 1917-1918;* libr. du Travail. 20 »

Georges Suarez : *Une nuit chez Cromwell précédée d'un important récit historique de Raymond Poincaré*, Edit. de France. 15 »

Léon Trotsky : *Ma vie*, essai autobiographique, traduit sur le manuscrit avec des notes par Maurice Parijanine. Tome II : *1905-octobre 1917. Tome IIIe: octobre 1917-fin 1929;* Rieder. Chaque vol. 16,50

Général P. Zavarzine : *Souvenirs d'un chef de l'Okrana, 1900-1917*, traduit du russe par J. Jeanson; Payot. 18 »

Questions militaires et maritimes

Marcel Le Braz : *Autour du monde à bord.* Préface de Paul Chack. Avec 150 photographies et une carte en couleur; édit. Je sers. 18 »

Henry Lake : *L'uniforme*, étude historique; Berger-Levrault. » »

P. Pélot : *Foch, sa jeunesse, ses amitiés, ses visites au collège Saint-Clément de Metz.* Préface du général Weygand. Avec des illustr.; Bloud et Gay. 15 »

Colonel Revel : *Initiation au voyage militaire des Alpes;* Berger-Levrault. » »

Questions religieuses

Melline d'Asbeck : *La mystique de Ruysbroeck l'Admirable. Un écho du néoplatonisme au XIVe siècle;* Leroux. » »

E. Fournier et R. Blatchford: *Jésus et l'Histoire. Réponse au R. P. Pinard de la Boullaye. Jésus a-t-il existé? Que faut-il penser des Evangiles?* L'Idée Libre. 4,50

Dom Hadelin de Moreau : *Dom Hildebrand de Hemptinne, abbé de Maredsous, premier Primat de l'ordre Bénédictin, 1849 - 1913.* Avec un portrait ; Desclée de Brouwer. 15 »

R. P. Lecanuet : *La vie de l'Eglise sous Léon XIII.* (L'Eglise de France sous la troisième République) ; Alcan. 60 »

Roman

Claude Arvor : *Une esseulée s'en va.* Avec 21 bois originaux de Jean Morin; Edit. Argo. 15 »

Détective Ashelbé : *Les curieuses enquêtes de M. Petitvillain, détective;* Edit. A. L. D. 12 »

Marcel Auzagneau : *Notre père ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Gaston Baissette : *Svea Morgan.* Avec un portrait de l'auteur par Marc Saint-Saens ; Cahiers du Sud, Marseille. » »

Marcel Berger : *L'homme enchaîné;* Flammarion. 12 »

Charles Boussinot : *Les Meskines;* libr. du Travail. 15 »

Emmanuel Bove : *Un père et sa fille;* Emile Paul. 12 »

Karen Bramson : *Une amoureuse;* Flammarion. 12 »

Pierre Coutras : *Les tribulations d'un poilu;* La Sauterelle, Marseille. » »

Henri Davignon : *Contes pour le centenaire belge. Les neuf Muses. Les quatre éléments;* Plon. 12 »

Lucie Delarue-Mardrus : *L'ange et les pervers;* Ferenczi. 12 »

Henri Drouin : *Refuges;* Edit. Armand Fleury. 12 »

Renée Dunan : *La chair au soleil,* illustrée de 14 documents des centres gymniques français; Edit. de Vivre. 12 »

Michel Epuy : *Pomme d'amour;* Attinger. 15 »

Pierre Frondaie : *Contes réels et fantaisistes;* Emile Paul. 12 »

Henri Ghéon : *La vieille dame des rues;* Flammarion. 12 »

Arnold de Kerchave : *La vie n'est pas si simple;* Renaissance du Livre. 12 »

Robert Lestrange : *Un si beau rêve.* Préface de Paul Brulat; La Laborieuse, Orléans. 12 »

Jean Mariotti : *Takata d'Aïmos ;* Flammarion. 12 »

Raoul Monmarson : *Iroko, Samba et Cº;* Baudinière. 12 »

Marcel Mompezat: *Ambulance H 24;* Nouv. Revue franç. 15 »

Julienne M. Moulinasse : *Des signes sur le roc.* Illust. de Raoul Bouillerot; libr. Versot, Dijon. 10 »

Liam O'Flaherty : *Le réveil de la brute* (*The return of the brute*), traduit de l'anglais par Louis Postif; Stock. » »

Georges Plazon : *L'Europe cynique ou les aventures de Ferdinand;* Renaissance du Livre. 12 »

Elie Richard : *Flo ou les reflets du silence;* Rieder. 13,50

Nicolas Segur : *Le paradis des hommes;* Albin Michel. 15 »

Edward Stilgebauer : *Le navire de la mort,* roman de la guerre mondiale, traduit de l'allemand par M. L. Lacroix; Payot. 18 »

Emile Zavie : *La retraite;* Nouv. Revue franç. 15 »

Sciences

Léon Brillouin : *La théorie des quanta. Les statistiques quantiques;* Presses universitaires, 2 vol. 125 »

Pierre David : *L'électro-acoustique, rapports de l'acoustique moderne et de l'électricité;* Hermann. 5 »

Georges Déjardin : *Les quanta;* Colin. 10,50

Albert Gosselin et Marcel Gosselin : *Constitution et thermochimie des molécules.* Préface de M. Camille Martignon; Presses universitaires » »

L'évolution. Avec figures; Doin. 32 »

C. Gutton : *Les ondes électriques de très courtes longueurs et leurs applications;* Hermann. 4 »

J. Hadamard : *Cours d'analyse professé à l'Ecole polytechnique.* Tome II : *Potentiel. Calcul des variations. Fonctions analytiques. Equations différentielles et aux dérivées partielles. Calcul des probabilités;* Hermann. 140 »

H. de Grassigny : *L'électricité à la maison.* Avec de nombr. figures; Albin Michel. 7,50

Professeur E. Guyénot : *La variation et l'évolution.* Tome II :

J.-J. Trillat : *Les applications des rayons X. Physique. Chimie. Métallurgie;* Presses universitaires. 85 »

Dr Verne : *Couleurs et pigments des êtres vivants.* Avec 26 figures ; Colin. 10,50

Sociologie

Arturo Alessandri : *Parlementarisme et régime présidentiel, évolution constitutionnelle internationale, financière et sociale du Chili.* Préface de M. B. Mirkine-Guetzévitch ; Recueil Sirey. » »

Etienne Antonelli : *Guide pratique des Assurances sociales.* Commentaire et texte complet de la loi du 5 avril 1928 modifiée par la loi du 30 avril 1930. Préface de M. Pierre Laval; Payot. 15 »

Paul Archambault : *Réalisme démocratique;* Edit. Spes. 15 »

E. Armand, Vera Livinska, C. de Saint-Hélène : *La camaraderie amoureuse,* réponse à une enquête sur la révision de la morale sexuelle; L'En-Dehors. 0,60

B. Buozzi et V. Nitti : *Fascisme et syndicalisme;* Libr. Valois. 15 »

Christian Cornélissen : *Traité général de science économique.* Tome IV : *Théorie de la rente foncière et du prix des terres;* Giard. 50 »

Floris Delattre : *L'Angleterre d'après guerre et le conflit houiller, 1919-1926,* étude de psychologie sociale; Colin. 35 »

Henri de Man : *La joie au travail,* enquête basée sur des témoignages d'ouvriers et d'employés; Alcan. 40 »

J. Morini-Comby : *Mercantilisme et protectionnisme,* essai sur les doctrines interventionnistes en politique commerciale du XVe au XIXe siècle. Préface par Alfred Zimmern; Alcan. 30 »

Nelly Roussel : *Trois conférences.* Préface de Mme Odette Laguerre; Giard. 7 »

Georges Valois : *Finances italiennes;* Libr. Valois. 15 »

Théâtre

Brieux : *Théâtre complet.* Tome IX: *Pierrette et Galaor. Puisque je t'aime. La Régence*; Stock. 16 »

Georges Hoog : *Quand l'ouragan est passé,* pièce en 2 actes; La Démocratie. » »

Georges Hoog : *La traversée,* symbole en 2 actes; Libr. de la Jeune République. » »

Varia

Annuaire de la Presse française et étrangère et du monde politique, 1930; Paris, 7, rue Portalis. » »

Bernhard Schwertfeger : *Les Carnets de Schwartkoppen (La vérité sur l'affaire Dreyfus),* traduits sur le texte allemand par A. Koyré. Préface de Lucien Lévy-Bruhl; Rieder. 15 »

Voyages

André Armandy : *La désagréable partie de campagne, incursion en Abyssinie.* Avec des illust.; Lemerre. » »
Gaëtan Bernoville : *Lourdes;* Flammarion. 10 »
Luc Durtain : *Dieux blancs, hommes jaunes;* Flammarion. 15 »
Stéphane Faugier : *Quand j'étais négrier;* Nouv. Revue franç. 15 »
Gabriel Faure : *Au pays de Virgile.* Sur les rives du Mincio. En relisant les *Georgiques*. Les décors de l'*Enéide*. Pèlerinages. Au seuil des Alpes. Les rencontres italiennes; Fasquelle. 12 »
Marie-Thérèse Gadala : *Egypte-Palestine. Du Sphinx à la Croix.* Aquarelles de Marius Hubert-Robert; Arthaud, Grenoble. » »
Myriam Harry : *La Jérusalem retrouvée;* Flammarion. 12 »
Pierre Lafue : *Kurt et Grete, Allemagne 1929;* Edit. Prométhée. » »
Jean Marguès-Rivière : *Vers Bénarès, la ville sainte, L'histoire merveilleuse de Li-Log.Le Guru Thibétain;* Attinger. 15 »
Walt Voigt : *Tableaux de voyage. Belle-Ile en mer.* Traduit de l'allemand par l'auteur. Avec un portrait par Ed. Saglio; Les Humbles.

MERCVRE.

ÉCHOS

Le premier « pensionné » de l'Académie Goncourt. — Axel, J.-K. Huysmans et Stéphane Mallarmé. — La chanson des « Filles d'Arbois ». — Il y a eu « Lanterne » et « Lanterne ». — Scènes de la vie future. — Sainte-Beuve était-il laid? — Les vivants et les morts. — Le Sottisier universel.

Le premier « pensionné » de l'Académie Goncourt. — En exécution d'un testament de Mme Longchamp, qui fut l'amie de feu Gustave Geffroy, l'Académie Goncourt va pouvoir disposer d'une rente annuelle qui ne sera pas inférieure, croit-on, à 20.000 francs.

Cette fondation a pour objet de « venir en aide à un homme de lettres âgé de plus de cinquante ans et n'ayant pas économisé de quoi vivre ».

Le premier bénéficiaire sera M. Léopold Lacour, sociologue, critique, historien et conférencier, né à Paris le 2 septembre 1856. Par la suite, le « pensionné » pourra, dit-on, être choisi parmi les Dix. Rien ne s'y opposerait, car le Conseil d'Etat aurait seulement précisé que les revenus doivent être, selon le vœu de la testatrice, attribués à un seul écrivain.

§

Axël, J.-K. Huysmans et Stéphane Mallarmé. — L'article publié dans le *Mercure de France* du 15 août 1929, à propos du quarantième anniversaire de la mort de Villiers de l'Isle-Adam, se terminait par un paragraphe indiquant que J.-K. Huymans s'oc-

cupa, après la mort de Villiers, de l'impression d'*Axël*, à la librairie Quantin, et donna le « bon à tirer ».

Il faut ajouter que J.-K. Huymans, aidé de Stéphane Mallarmé, fit également le « service » du volume à quelques amis du défunt. C'est ainsi qu'à la vente Octave Mirbeau (28 mars 1919) on vit passer, dans une reliure de P. Vié, vélin blanc, tête dorée, un exemplaire d'*Axël* avec cette dédicace :

A Octave Mirbeau;

pour Villiers :

J.-K. Huymans et Stéphane Mallarmé.

L. DX.

§

La chanson des « Filles d'Arbois ».

Arbois, 19 juillet 1930.

Monsieur le Directeur,

Dans ses Souvenirs sur Léon Deubel parus dans le n° du 15 juin, M. Eugène Chatot dit que, pour faire plaisir à sa bien-aimée, le poète avait rajeuni « une vieille romance franc-comtoise : Les Filles d'Arbois ».

Au vrai, cette banale chanson n'est ni vieille ni franc-comtoise. Arbois est mis là comme l'auteur aurait pu mettre tout autre nom de ville de deux syllabes. Elle est à peu près inconnue à Arbois. J'ai eu beaucoup de peine, il y a une dizaine d'années, à en trouver un texte pour M. Gaston Prinet qui a fait à ce sujet à l'*Intermédiaire* une communication qu'il m'a fait lire et que l'on peut facilement retrouver grâce aux tables de ce recueil.

Veuillez agréer, etc.

UN LECTEUR.

§

Il y a eu « Lanterne » et « Lanterne ». — Les notes qui suivent le premier volume des *Cahiers* de Maurice Barrès ont déjà prêté à sourire par le caractère un peu puéril de leur information. (Exemples : Verlaine (Paul), poète parnassien français; Bréal, philologue français; Mazel, sociologue, rédacteur au *Mercure de France;* Mme Faure, femme de Félix Faure, etc.). Celles qui accompagnent le second volume sont de la même encre. Ce qu'on trouve page 307 vaut d'être signalé. C'est une note qui se rapporte à cette phrase de Barrès, page 13 des *Cahiers :*

Je me rappelle avoir lu en cachette un discours de Hugo sur Voltaire. C'était devant un public de l'ordre le plus bas : la Lanterne de Boquillon.

Le commentateur anonyme croit devoir donner (p. 307) cet éclaircissement :

La Lanterne, journal radical publié par Bocquillon.

Lequel devait appartenir à la famille d'un certain Pirée... — L. Dx.

§

Scènes de la vie future. — La « Société pour la suppression du vice », qui a déjà fait interdire à New-York *Le Moyen de parvenir,* de Béroalde de Verville, vient d'obtenir un succès plus marqué encore. Une dépêche d'agence signale, en effet, que cette organisation a réussi à faire *arrêter* et poursuivre l'éditeur d'un ouvrage de Brantôme qui serait, paraît-il, une réimpression et une traduction de son livre *Vie des Dames Galantes.*

§

Sainte-Beuve était-il laid?

Fez, le 14 juillet 1930.

Monsieur le Directeur,

A propos du centenaire du romantisme, les critiques se sont appliqués, selon la mode actuelle, à disséquer la vie des romantiques; ils ont voulu étudier, en même temps que leur âme, leur vraie figure morale et physique.

Souvent, les textes sont accompagnés d'illustrations; mais les images ne se ressemblent pas, les textes se contredisent et il est difficile de se faire une opinion.

Un de vos érudits lecteurs pourrait-il apporter une solution à l'énigme posée par les deux citations ci-après?

L'une a été relevée dans un des derniers numéros de *Candide* (19 juin 1930) :

Mme de Loynes m'avait montré des photographies de ce fou érudit et subtil qui avait été également épris d'elle. Je ne sais rien de plus hideux, au physique et au moral, que l'auteur de l'ennuyeux Port-Royal et des admirables lundis.

Léon Daudet, *La Rive Gauche.*

L'autre citation est extraite d'un livre d'Henri Bremond, publié en novembre 1925: *Le Roman et l'Histoire d'une conversion :*

... Je ne fais pas allusion à la prétendue laideur de Sainte-Beuve. Il se

voyait laid, sans doute, et il en a beaucoup souffert ; il ne l'était pas (page 118).

Veuillez agréer, etc...

Ct BUTTIN.

§

Les vivants et les morts. — Le journal *l'Ordre* a ouvert une enquête sur cette question : « *De tous les morts illustres, sans exception aucune, quel est celui que vous aimeriez voir revenir parmi nous? Pourquoi?* » Outre les réponses qu'il a publiées, notre confrère en a reçu un certain nombre d'autres qu'il n'a pas cru devoir donner, les jugeant, à tort peut-être, l'œuvre de mauvais plaisants. Nous avons pu en prendre connaissance. Les voici :

Stresemann, avec qui je m'entendais si bien!

ARISTIDE BRIAND.

Clemenceau, parce qu'il pourrait donner le vrai texte de ses mémoires tripatouillés par ses héritiers.

ANDRÉ TARDIEU.

Foch, parce qu'il pourrait répondre à Clemenceau.

GÉNÉRAL WEYGAND.

Louis XVI, contre qui on pourrait faire une révolution plus complète que celle de 89.

LÉON BLUM.

Louis XVII, car nous pourrions enfin crier à peu près légitimement : Vive le Roy!

CHARLES MAURRAS.

Néron, bien qu'il n'ait mis le feu qu'à Rome.

PHILIPPE BERTHELOT.

Almereyda, que j'ai peut-être fait expédier un peu trop hâtivement *ad patres* : il pourrait me rendre encore quelques services.

L.-J. MALVY.

Mata-Hari, qui était vraiment épatante!

GÉNÉRAL MESSIMY.

Lénine, qui ne m'aurait pas fait le tour de cochon que m'a joué ce salaud de Staline.

TROTSKY.

Moi.

GUILLAUME II.

Madame Récamier, parce que je saurais m'y prendre avec elle mieux que Chateaubriand.

EDOUARD HERRIOT.

Mallarmé, parce qu'il pourrait terminer « Hérodiade ».

PAUL VALÉRY.

Washington, pour qu'il me dise si je n'ai pas raison.

GEORGES DUHAMEL.

Surtout pas *Jean-Jacques Rousseau,* qui a déjà écrit trop de lettres !

PIERRE-PAUL PLAN.

Lucullus, à qui je me ferais un plaisir de céder ma couronne de prince des gastronomes.

CURNONSKY.

Emile Zola, car il pourrait me donner son « Quatrième Evangile ».

EUGÈNE FASQUELLE.

Anatole France, qui n'était pas encore au bout de son rouleau.

CALMANN-LÉVY.

Ma grand'mère, qui va bientôt tomber dans le domaine public.

AURORE LAUTH-SAND.

Je balance entre *Félix Faure* et *Charles VII.*

CÉCILE SOREL.

Cambronne, naturellement !

MAUD LOTY.

§

Le Sottisier universel.

Le bénéficiaire de la pension ne s'ennuiera pas : aux dernières estimations, c'est environ trente-cinq mille francs qu'il recevra. Il sera plus riche à lui seul que six académiciens Goncourt, qui ne touchent que six mille francs chacun sur les arrérages de la succession des auteurs de *Mlle de Maupin.* — *Les Nouvelles Littéraires,* 26 juillet.

[A Londres avec Verlaine.] Rimbaud saute sur la plateforme d'un autobus qui passe. — MARGUERITE-YERTA MÉLÉRA : *Rimbaud,* p. 88.

Parmi les pièces sélectionnées, citons : *La Retraite aux Flambeaux*, de Hervieu. — *Les Nouvelles Littéraires*, 26 juillet.

Le ministère Polignac fut un défi lancé aux libéraux et à l'armée. Au département de la guerre siégea, insolent, le maréchal de Marmont, qui, la veille de Waterloo, avait abandonné Napoléon. — *La France du Sud-Ouest*, 28 juillet.

Ce grand bac contient quelque cinq cents litres d'acide sulfurique, dont l'odeur est, comme on dit, *sui generis*. — *L'Œuvre*, 23 juillet.
let 1930.

Qu'est l'orgueil d'un Leverrier, voyant apparaître au jour dit et à la place désignée, en l'immensité des espaces, l'étoile annoncée depuis dix ans, comparé à la gloire d'un cancre qui a trouvé son semblable ? — Georges Courteline, *Le Client sérieux*, p. 48.

« Qu'est ceci? pensa ma pendule. Trente degrés au-dessous de zéro?... Dépêchons-nous de retarder!... » Le soir, elle retardait tellement, qu'ayant besoin de savoir l'heure, je la dus aller demander à une personne du voisinage. — Georges Courteline, *Ah! jeunesse!...* p. 67.

Le *Daily Telegraph* dit qu'on a des raisons de croire qu'en cas de troubles plusieurs gouvernements étrangers, notamment la France, l'Italie, les Etats-Unis, interviendraient au Caire, sinon à Londres, pour rappeler la puissance protectrice à ses devoirs en ce qui concerne la sécurité de leurs ressortissants. Le bruit court même qu'un croisseur italien arriverait prochainement au Caire. — *La Liberté*, 22 juillet.

Dramatique mutinerie dans une prison d'Australie. — Quatre détenus ont réussi à s'enfuir en automobile... Deux des prisonniers ont été tués, et trois autres blessés. Le quatrième a réussi à s'échapper. — *Le Petit Parisien*, 17 juillet.

Le goût de l'indépendance, l'horreur des chaînes sociales, l'espoir insensé de rencontrer, vers les tropiques, des îles paradisiaques ont suffi à entraîner Crusoé, Gauguin, Stevenson, et tous les aventuriers, — âmes simples. — *Le Temps*, 3 août.

Ce sera la Suisse, d'abord, où il [le futur Louis-Philippe] accepta le petit emploi de professeur que nous avons dit; puis une randonnée en Scandinavie et jusqu'au Pôle Nord. — Franc-Nohain, *L'Echo de Paris*, 31 juillet.

Son premier article [de Rachilde] est consacré à Alfred Vallette qui présida à la naissance de la *Revue des Deux Mondes*. — *Le Soir*, 4 août.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1930.